Tome I. N° 1 PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e) 1er Avril 1920

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Notre Programme

De nombreux écrivains français ont signé l'an dernier un programme dont les parties essentielles peuvent se résumer dans les lignes suivantes :

Refaire l'esprit public en France par les voies de l'intelligence ; tenter une fédération intellectuelle du monde par la pensée française.

Ce programme, que toute la presse a reproduit et commenté, est capable de rallier l'élite de notre pays. Il énonce les conditions premières sans lesquelles la civilisation ne pourra pas sortir d'une crise que l'historien Ferrero comparait naguère à celle qui fut fatale au monde romain du troisième siècle.

Le moment est venu de réaliser l'idée qui avait rallié les signataires de ce manifeste, en donnant aux écrivains de la Renaissance intellectuelle et nationale les moyens d'en mettre en œuvre les principes.

Ce moyen, une Revue générale peut seule le fournir. Un organe nouveau est indispensable pour rassembler les forces de l'intelligence contre les puissances de dissolution, d'igno-

rance et d'argent qui menacent la raison et l'ordre de l'univers. Cet organe fédérera les éléments intellectuels qui, sur tous les points du globe, sont attachés à la sauvegarde de la civilisation.

Qui ne voit l'avantage que ces éléments auront à entrer en contact, à s'unir, à réaliser leur entente? En se rapprochant, ils se connaîtront mieux. Ils prendront conscience de leurs forces. Ils accroîtront leur confiance et l'efficacité de leur action.

L'Internationale de la Révolution s'organise : elle a des journaux, des revues qui répandent sa doctrine et soutiennent sa cause. Rien de méthodique n'a été essayé jusqu'ici pour mettre cette propagande en échec. L'attaque étant internationale, la défense doit également s'étendre aux nations.

Rassembler tout ce qui, dans le monde, prend parti contre la destruction, fortifier et étendre les relations entre les groupes dévoués à la cause de l'esprit, groupes qui trop souvent s'ignorent, tel est le dessein de cette Revue. *Il n'existe actuellement aucun organe qui puisse réunir l'ensemble des travaux qu'une œuvre semblable nécessite. Sa création s'impose. On a bien voulu nous le dire des côtés les plus divers.*

Entreprise par des patriotes français, elle vérifie le caractère d'universalité des principes dont ils se réclament. C'est un fait que la pensée française a toujours eu le don d'obtenir l'adhésion et de réaliser l'accord des esprits les plus différents par leurs origines. Cet assentiment, elle le doit à ce qu'elle parle à la raison, et la raison n'appartient en propre à un peuple que par l'usage qu'il sait en faire. Ainsi toute tentative de renaissance nationale en France doit trouver pour alliés naturels, en quelque contrée que ce soit, les hommes qui demandent à l'intelligence les bases d'un ordre nouveau. L'esprit de fidélité à la raison et à la lumière, qu'on peut appeler l'esprit classique, et dont la vertu est universelle comme le bon sens, est un lien naturel entre les hommes de tous les pays. En hommage à cette universalité de l'intelligence, notre Revue s'appelle la Revue universelle.

Le monde attend beaucoup de la France. A cette heure d'indicible confusion, il se tourne vers elle pour qu'elle se mette encore à la tête d'un mouvement civilisateur. Aux peuples libres, nous voulons présenter des idées françaises authentiques. Elaborées au cours des âges, apportées jusqu'à nous par la bonne tradition, longtemps méconnues ou rejetées dans l'ombre par les modes de la Révolution et du romantisme, le vingtième siècle naissant avait remis ces idées en honneur. Les leçons de la guerre leur ont rendu leur force éternelle. Elles sont encore plus nécessaires à la tâche du temps présent, qui est celle de la reconstruction. Fidèles à cet héritage, nous ne séparons pas le service de la France du service de l'humanité.

Répondant aux vœux de ceux qui entendent rétablir le prestige de la pensée française et la propager au dehors, la Revue universelle *intéresse spécialement les hommes qui participent à la réorganisation économique de la nation. La solution des problèmes sociaux est subordonnée à la restauration de l'ordre intellectuel. Pour remettre de l'harmonie dans la vie des peuples, il faut d'abord en rendre aux esprits. Les idées mènent le monde. Les idées justes ne triompheront que si elles ont le moyen de s'exprimer, si tous ceux qui pensent de même se rencontrent et collaborent. L'objet que se proposent les fondateurs de* la Revue universelle, *c'est de défendre les vérités dont dépend l'ordre par lequel la France et les nations, ses sœurs, réaliseront leur victoire.*

La Revue universelle (1) *publiera les travaux littéraires,*

(1) Nous tenons à remercier ici publiquement M. Georges Moreau qui a bien voulu nous céder le titre de *la Revue universelle*. Aucun lettré n'a oublié cette aînée qui marqua une date dans l'histoire des publications périodiques. M. Georges Moreau, qui l'avait fondée et qui la dirigea il y a quelque vingt ans, avait su lui donner un sérieux et une valeur auxquels nous ne saurions rendre mieux hommage qu'en nous efforçant de les égaler. En particulier, et bien que le but de notre nouvelle revue soit différent, nous nous sommes inspirés, dans la rédaction de notre partie chronique, de l'esprit qui présidait à l'ancienne *Revue universelle*. Impossible de ne pas rappeler que c'est dans ses colonnes que parurent le plus grand nombre des articles de critique littéraire de M. Charles Maurras.

historiques, philosophiques et politiques des écrivains de la Renaissance intellectuelle et nationale et de leurs alliés naturels des pays étrangers. Dans une large partie consacrée à l'information, elle fournira des documents où ses lecteurs pourront discerner le sens et la portée des événements du monde entier. Ce travail sera entrepris selon une méthode nouvelle. Nous ne donnerons pas un amas confus de notes ou de comptes rendus dispersés, mais des séries de tableaux qui en contiendront la substance. Nous nous efforcerons sans cesse de placer le lecteur à un point de vue d'où il pourra embrasser les ensembles. Des chefs d'études seront chargés de cette présentation. Un même esprit présidera à ces travaux. Ainsi les faits eux-mêmes se chargeront de contrôler nos doctrines.

Ce qu'un pareil programme a d'ambitieux, nous ne l'ignorons pas. Nous nous promettons seulement de travailler de manière à ne pas rester, par notre faute, au-dessous de nos espérances.

Dante et saint Thomas [1]

La théologie chrétienne a deux termes techniques, pour opposer, l'un à l'autre, les deux stades de notre vie, celui du temps et celui de l'éternité. Au premier stade, l'homme est voyageur, *viator*, en voie vers un terme à atteindre, vers un bien total à saisir. Autour de nous, choses et événements passent, formant, celles-là le cours de la nature, ceux-ci le flux et le reflux de l'histoire. Au bout de sa course, au moment où il prend possession de l'objet de son pèlerinage terrestre, le voyageur change de nom, il s'appelle désormais conquérant, possesseur, *comprehensor*.

L'humanité observe l'écoulement des phénomènes éphémères et des successions historiques ; les hommes de science en scrutent les lois ; les philosophes, que l'histoire a appelés tantôt les sages, tantôt les amis de la sagesse, s'efforcent à en embrasser la synthèse, à en expliquer les origines, les raisons profondes, la finalité suprême.

Là est le problème qui se dresse devant la conscience universelle.

Il n'y a pas deux problèmes, il n'y en a qu'un. L'homme n'a pas deux tâches à fournir, mais une : passer sagement du temps à l'éternité. Le Maître suprême l'a déclaré : « Une seule chose est nécessaire. »

Le génie et le caractère qu'était Dante Alighieri apercevaient l'ampleur et sentaient l'acuité de ce problème décisif ;

(1) S. E. le cardinal Mercier a bien voulu nous autoriser à publier le texte du discours qu'il a prononcé à Malines, le 25 janvier 1920, à l'occasion du sixième centenaire de Dante, centenaire dont l'Église a décrété la célébration dans toute la catholicité.

tous les ressorts de sa grande âme étaient tendus vers lui.

Qu'est la nature? Qu'est l'humanité? Que suis-je à moi-même? Mon âme voudrait s'affranchir des bas instincts qui la paralysent, s'échapper de la prison où elle étouffe : le pourra-t-elle? Comment?

Il me semble entendre le bouillant Florentin répéter le cri de saint Paul : « Je fais le mal que je ne veux pas faire; et le bien que je voudrais faire, je ne le fais pas : qui donc me délivrera de ce corps de mort? »

Dante était un des esprits les plus avertis de son siècle. Mythologies et philosophies anciennes, sciences de la nature terrestre et des globes célestes, grandeur et décadence des empires et des cités, culte du vrai et culte du beau, paganisme et christianisme, rien ne lui avait échappé, rien ne le laissait indifférent. Le jour où il sera aux prises avec le problème de la vie, il franchira les lisières de sa conscience personnelle, les frontières de sa cité et de son pays; il se fera l'interprète de l'humanité. Il est philosophe, il est croyant : il parlera, à la fois, le langage de la raison, de la science, et celui des Écritures, de la théologie catholique.

De l'exil, où l'avait relégué sa cité, « mère sans amour », il assistait, avec amertume, à l'entre-choquement des passions politiques, à leur stérilité cruelle : sa pensée, anxieuse, cherchait partout les issues par où pourrait arriver jusqu'à lui la lumière et s'irradier la paix. Il se prépare à dominer le bruit des combats et les violences des querelles politiques, à soumettre les siècles au verdict indiscutable de la morale éternelle.

Ce grand problème de la vie, deux génies, à la fin du treizième siècle, le regardaient en face. L'un tenait déjà la solution, et, dans le calme d'une âme sûre d'elle-même, la proposait à ses contemporains; sans que, dans son humilité, il s'en doutât, il la livrait aux méditations de toutes les générations à venir : ce génie contemplatif s'appelait Thomas d'Aquin. L'autre, Dante Alighieri, dans le cœur duquel bouillonnaient à la fois les passions d'un tempérament ardent et la lave des conflits et des révolutions d'un peuple batailleur, cherchait pour son âme et pour l'âme de ses frères une voie de passage de la violence à la paix, du désordre moral à la vertu. Disciple sincère du Christ, de l'Évangile et de l'Église, il s'était épris de la philosophie et de la théologie du moine de Sainte-Sabine, s'en était nourri, les avait faites siennes et ambitionnait l'honneur de les faire resplendir sous le regard émerveillé de ses contemporains. La *Somme de théologie* du docteur angélique et la *Divine Comédie* de Dante sont, — il semble permis de le dire sans aller au-devant d'une contradiction motivée, — les deux chefs-d'œuvre de la pensée et de l'art.

Dans la fresque vaticane, la *Dispute du Saint-Sacrement*, où Raphaël a mis en tableau le ciel et la terre reliés par le Christ, triomphant dans la gloire, adoré dans l'Eucharistie, saint Thomas d'Aquin est assis, avec saint Bernard, saint Bonaventure, le bienheureux Scot, à côté des grands docteurs de l'Église, Jérôme, Grégoire, Ambroise, Augustin; il porte sur la poitrine son symbole, le soleil; il enseigne, il éclaire, il vivifie; Dante est le voisin de Savonarole : ils enseignent, eux aussi, mais dans une sphère où notre pauvre humanité s'agite en gestation laborieuse de fraternité et de paix. Saint Thomas contemple le drame humain du haut du ciel. Dante le regarde d'un œil où se concentrent les humiliations et les souffrances des cœurs malades, meurtris, inquiets.

Qu'est la *Somme de théologie* de saint Thomas d'Aquin?

La réponse synthétisée et raisonnée de la révélation chrétienne au problème de la destinée humaine.

L'œuvre comprend *trois* parties. Dans la *première*, apparaît d'emblée Dieu, notre Dieu, Celui qui nous explique d'où nous venons, ce que nous sommes, où nous allons, nous et le monde créé qui nous entoure et dont nous sommes appelés à interpréter les louanges incessantes à la majesté divine. Saint Thomas nous dit quel est ce Dieu, ce qu'est sa vie intime dans l'unicité de sa nature et la trinité de ses substances personnelles; quelle est l'œuvre créée jetée par lui dans l'espace et dans le temps.

A la tête de ce monde sensible qui se déroule sur notre globe se trouve l'homme, agent libre, responsable de l'orientation de sa vie. Comment l'homme doit-il orienter sa vie? Le peut-il, et à quelles conditions? Tel est le thème de la *deuxième* partie de la *Somme théologique :* traité de *morale*, de morale générale d'abord, de morale spéciale ensuite.

L'acte moral dirigé vers sa fin véritable, le Bien suprême, Dieu; les éléments constitutifs de la moralité, la distinction

fondamentale entre le bien et le mal ; l'affermissement de la volonté dans le bien par la vertu et par les dons du Saint-Esprit, dans le mal, par le vice ; la notion de péché et sa genèse ; la loi morale sous ses multiples aspects ; la grâce, qui élève l'honnêteté à la hauteur de la sainteté : tel est l'objet de la *première* section de cette seconde partie.

L'étude détaillée, appliquée, des vertus et des vices, qui forment ou déforment l'homme parfait, le saint, se poursuit dans une *seconde* section, qui est une morale *appliquée*.

Dans une première partie, donc, Dieu, Bien souverain, s'offre à nous, nous invite à le connaître et à l'aimer ; dans une seconde partie, l'homme librement va à Dieu, se donne à Lui ; l'union de l'âme à Dieu s'accomplit, la sainteté est consommée. Qui a le pouvoir de la réaliser, cette merveille? Le Christ, Verbe éternel, fait homme et Rédempteur de l'humanité.

L'âme humaine est pécheresse : au péché de nature, elle ajoute les souillures de ses fautes ou de ses crimes personnels : sa purification est l'œuvre de la grâce, la grâce est l'effet des sacrements, les sacrements sont le fruit de la Rédemption. Le Christ, ses sacrements, la grâce, artisans de la purification et de la sanctification des âmes et de leur entrée triomphale dans la gloire, font l'objet de la *troisième* et dernière partie de la *Somme* de saint Thomas d'Aquin.

Le même thème forme l'objet, l'idée inspiratrice et directrice de *la Divine Comédie*. Dante appelle saint Thomas « son maître et son guide ».

Le moine, dans sa cellule, considère l'homme, le péché, la conversion, la sainteté accomplie. Le Florentin fougueux, errant à travers les villes et les campagnes de l'Italie, observe les hommes en chair et en os, suit leurs défaillances et leurs vices, sonde les douleurs et goûte les joies du repentir, chante les allégresses de la victoire.

Le docteur parle le langage de l'esprit à l'esprit, bannit les images, fait taire le sentiment, aligne et noue des concepts abstraits. Le poète ne voit l'idée qu'à travers l'image, ne la livre qu'en symboles, s'émeut, émeut, monte et descend toute la gamme des passions et le rythme du sentiment. Dans le détail et dans l'ensemble, son œuvre est une continuelle allégorie, où la pensée exprimée n'est qu'une invitation à chercher une autre pensée plus profonde, souvent mystérieuse.

L'œuvre de Thomas d'Aquin est un traité. Celle de Dante est une épopée. Les deux se complètent. La première a ouvert la voie à la seconde ; celle-ci fait vivre et vibrer celle-là. L'on ne sait qui admirer le plus, le docteur ou le chantre. Heureux le peuple, bénie la civilisation qui a enfanté ces deux génies jumeaux ! Car ils sont bien, l'un et l'autre, les fils du christianisme et de l'Église catholique.

Sans doute, ils appartiennent à l'humanité, parce que le problème auquel ils s'attachent est le problème de la destinée humaine, mais ils appartiennent, au premier chef, à l'Église, ainsi que le proclame avec une légitime fierté notre pontife vénéré et aimé Benoît XV, parce que la solution qu'ils offrent à nos méditations et à nos enthousiasmes est celle que le Christ a apportée au monde et que notre Mère la sainte Église nous propose à croire, à embrasser, à réaliser.

« Reviens à la vie, dit le poète, et triomphe. » *Risurgi e vinci* (1). Sors de l'*enfer*, traverse le *purgatoire*, entre dans la gloire du *paradis*. L'enfer, le purgatoire et le paradis ne sont pas, dans la pensée profonde du poète, les trois états : de mort irréparable, d'expiation temporaire, de béatitude finale, que nous révélera la vie future (2) ; ils sont partiellement cela, sans doute, dans leur signification allégorique immédiate, mais l'allégorie est imaginée pour nous aider à pénétrer plus à fond, par la pensée, dans l'*enfer moral* d'un cœur coupable, vicieux, asservi à la sensualité, à l'orgueil, à l'avarice et incapable de remonter, par lui-même, la pente où sa nature a glissé.

La conscience de l'état misérable où le péché a réduit l'humanité est le *point de départ* inévitable d'une conversion chrétienne. Se convertir, c'est gravir l'âpre montée des purifications, accepter les châtiments expiatoires, tourner vers Dieu ses espérances, chanter tour à tour *miserere; asperges me, Domine, hyssopo, et mundabor*, et avec les anges : *In te Domine, speravi; beati mundo corde;* se convertir, c'est boire aux eaux du Léthé et conquérir le droit de ne plus se ressouvenir de ses fautes passées ; c'est boire aux eaux rafraîchissantes de l'Eunoe, c'est-à-dire baigner son âme dans les eaux sanctifiantes de la contrition, de la confession, de l'absolution sacramentelle.

(1) Par. XIV, 125.
(2) Voir Berthier, *la « Divina Comedia » di Dante*, Introduzione, p. XLVIII.

Purifiée, renouvelée, envigorée dans ce *purgatoire du cœur*, l'âme est revêtue de la robe nuptiale de la charité sans laquelle on n'entre pas dans le royaume des cieux ; elle peut, cette fois, chanter avec le poète :

Du fleuve saint qui coule en cette heureuse plaine,
Je sortis tout refait, ainsi qu'au renouveau
L'arbre que renouvelle un feuillage nouveau.
J'étais pur, et tout prêt à contempler sans voiles
Les célestes clartés des divines étoiles (1).

L'*enfer* marquait l'état de péché et de misère d'où l'âme, travaillée par la grâce, était appelée à sortir ; le *purgatoire* est la *voie* de la purification et du repentir où s'opère la conversion ; le *paradis* est le point d'arrivée de l'âme à la sainteté, l'arbre de vie toujours orné de feuillage et chargé de fruits immortels ; le banquet perpétuel du Divin Agneau ; c'est l'âme digne d'être admise au séjour des bienheureux et de la reine du ciel, au foyer de la vision de Dieu, en face du Christ en son humanité et en sa divinité, de la Trinité sainte, au foyer de l'indéfectible amour. L'âme sainte a touché le but, elle a effectué, par sa coopération à la grâce, son retour vers Dieu, principe et fin de l'ordre de la création et de l'ordre de la Rédemption. Le drame est dénoué. Le problème de la vie est résolu. L'homme voyageur a changé de nom, il a conquis le prix de la lutte, il est possesseur de la béatitude, *comprehensor*.

Cardinal MERCIER.

(1) DANTE, *la Divine Comédie*, trad. Amédée DE MARGERIE, II.

L'Avenir de l'Ordre

Nous traversons une heure si trouble que beaucoup de contemporains ont fini par se familiariser avec l'idée d'un retour partiel ou total au chaos. On ne les étonne plus beaucoup en élevant des doutes sur le point de savoir si le soleil sera docile et si la terre assistera au lever du jour de demain. Quel que soit le fondement de ce pessimisme, il est de salubrité publique de ne pas se laisser imposer l'inquiétude et ses questions, comme si elles donnaient une solution. Ce questionnaire, il faut l'admettre, mais la solution est à dégager. En pleine révolution du centre et de l'orient de l'Europe, il peut y avoir apparence d'ironie à poser « l'immense question de l'ordre », mais c'est pourtant ce que font partout tous les hommes : après la défaite de l'Allemagne, ils ne se connaissent pas de plus grand intérêt commun.

L'avenir est-il à l'observation ou à la transgression des lois qui maintiennent la structure et qui permettent le progrès de la société?

Il n'y a pas à ergoter sur ces lois, qui sont assez simples. Chacun, plus ou moins, les discerne. On peut les désigner par des mots émouvants qui pénètrent au centre de la conscience individuelle, mais qui nous en rapportent l'atmosphère brulante, les confusions, l'obscurité, la litigieuse complexité. On peut procéder autrement : d'un vocabulaire moins passionné et dans une zone plus calme, sur le plan des vérifications expérimentales, on peut considérer les mêmes lois par leurs aspects purement politiques et sociaux et, de ce point de vue extérieur, rechercher ce que valent et ce que

peuvent de notre temps les lois de hiérarchie et de propriété, la loi d'autorité, la loi d'hérédité domestique ou dynastique, la loi de continuité et de cohérence, la loi de l'unité de commandement.

Sans faire l'analyse détaillée de chacune d'elles, et en nous bornant à relever une tendance générale, nous éviterons de nous contenter de sentiments confus ou d'observations arrêtées à notre cercle immédiat. C'est à la planète entière qu'il faut penser. Mais penser, c'est préciser, il ne faut pas l'oublier non plus. D'un troisième côté, les spectacles matériels du premier plan, avec les impressions générales qui s'en dégagent, ne peuvent être négligés.

I

Donc, nous n'écartons pas du début de cet examen ce que voit d'abord tout le monde : une instabilité et une licence à peu près universelles, un individualisme voisin de l'absolu ; là le pillage en permanence, et ici le vol ; la fureur de l'égalité, de l'instabilité, de l'incohérence... Cependant, au milieu de cette anarchie effrénée, n'est-il rien d'autre? On voit premièrement ceci : un manque de confiance profond et j'oserai dire parfait envers tout ce que cette anarchie peut promettre. Cela est palpable ; l'on n'y croit pas et l'on n'y a jamais moins cru. Scepticisme multiplié par l'inquiétude. C'est un fait que jamais la Révolution, ayant couru une si curieuse carrière, n'a obtenu un si faible crédit. Rappelons-nous l'attitude des autorités françaises attaquées en 1789 et en 1848 ; pour la plupart, elles ne croyaient plus en elles et leur foi secrète ou même publique allait à ce qu'on appelait « la Liberté ». Rappelons-nous aussi les sursauts d'espérance accompagnés d'épidémies de révolte qui répondirent aux ébranlements de 1789 et de 1848 à l'extérieur des nationalités ébranlées. Comparons à cela, de 1914 à 1918, l'atonie générale de l'opinion et la solidité des plus despotiques empires jusqu'au jour où la défaite militaire les eut touchés.

La Révolution russe est fille des échecs de la guerre, comme le succès des nationalités en Autriche, comme la révolte socialiste en Allemagne. L'action directe des idées démocratiques ou révolutionnaires a été égale à zéro tant

que Berlin, Vienne ou Sofia ont paru capables de résister. Loin de rien précéder, elle a suivi les indications de la force : on ne lui faisait pas confiance. Les mouvements de Petrograd et de Moscou ont été sans rayonnement appréciable pendant la guerre ; à la paix, l'évolution autoritaire, militaire et même bourgeoise du régime soviétique a déconcerté ses adhérents, l'histoire de la Hongrie les a consternés ; on n'avait presque pas d'exemple d'une consomption révolutionnaire aussi prompte. Jamais Saturne n'avait mis un tel entrain à dévorer ses propres enfants. En Allemagne, tous les vrais révolutionnaires ont été massacrés au début de leur course : Liebknecht, Rosa Luxembourg, Kurt Eisner, pour aboutir à cette réaction militaire, tant le processus a été semblable partout !

Quant aux pays victorieux, l'incapacité rare de quelques-uns de leurs hommes d'État, ou leur manque de lumières, le verbiage de beaucoup d'autres, la demi-trahison de plusieurs d'entre eux, la déraison violente du traité du 28 juin, ont vraiment accumulé les matières inflammables pendant dix-huit mois d'armistice ou de paix : les tentatives d'incendie nombreuses, obstinées, auront donné bien peu d'effet ! Universellement, la volonté de paix publique a été la plus forte ; une espèce de panique sentimentale s'est même portée au secours de l'ordre dans les pays tels que la France où il était peu défendu par les institutions. De bons votes ont été imposés par la peur, qui est un moyen de salut comme les autres. Sans pouvoir tout ce que leur accorde l'optimisme démocratique et libéral, de telles réactions méritent d'être tenues pour des signes considérables. Ces signes veulent dire que le monde moderne n'a pas trop envie de se perdre et même, comme tous les êtres, il veut se sauver.

II

En prend-il les moyens? Je ne veux pas dire les instruments de salut direct auxquels on se cramponne comme un naufragé à l'épave, je parle de moyens qui agissent à plus longue échéance et dont le service n'est pas toujours sensible au regard. Tout le monde croit au gendarme. Mais presque tout le monde semble professer aujourd'hui un certain détachement à l'égard du principe d'hérédité. Ce

serait un symptôme grave. Mais qu'en est-il? L'hérédité et l'héritage sont-ils aussi périmés qu'on nous l'assure? Où en sont les mœurs?

Les Européens qui estiment que l'on en a fini avec l'hérédité du pouvoir ou de la fortune n'ont pas été surpris de voir un Hébrard ou un Cassagnac succéder à Hébrard et à Cassagnac dans la direction de *l'Autorité* ou du *Temps*. Ils sont blasés sur un spectacle trop naturel; l'habitude qu'ils en ont leur fait oublier comment ils jugent couramment cette forme de dévolution; mais, quand ils la condamnent, d'après on ne sait quelle direction nouvelle du monde, ils oublient ce qui vient de se passer sous leurs yeux. Cependant les moins réfléchis n'auront peut-être pu apprendre sans un mouvement de surprise que, dans un pays neuf et secoué de révolutions variées, « de l'autre côté de la terre », un journal comme la *Nacion* de Buenos-Aires vient de fêter son cinquantenaire sans être sorti de la famille de ses fondateurs. Le général Mître avait légué cette feuille puissante à ses deux fils, qui l'ont léguée à leurs enfants. Là-bas comme ici, un organisme aussi complexe qu'un journal, une richesse aussi moderne peut s'hériter comme une pièce de terre. Là-bas comme ici, un heureux effort d'initiative continuée et bien transmise revient à fonder une espèce de dynastie.

Un fait, deux faits, dix faits ne prouvent rien. Ils doivent aider à réfléchir. Devant ceux-ci, la raison peut se demander pourquoi l'hérédité serait condamnée aujourd'hui ou demain plutôt qu'hier. Comme moyen d'action vers un avenir éloigné, c'est le plus droit et le plus simple de tous : son extraordinaire souplesse s'adapte à tous les modes et à toutes les conditions; son utilité générale résulte du destin du producteur doué de raison, qui se reproduit avant de mourir. La vie humaine serait indignement courte si la nature n'avait fourni aux sociétés cette procédure qui transmet les fruits des travaux par le sang. La flamme impersonnelle dont l'homme a le dépôt et qui ne fait que le traverser pour courir à d'autres délègue aux enfants qu'il procrée un pouvoir sur les biens qu'il a procréés comme eux et très souvent pour eux. Une postérité inerte qui sort de ses mains sera vivifiée par sa postérité vivante. Quand ses grands fils commencent à féconder son héritage, tout travailleur un peu amoureux de son œuvre sent avec

vérité qu'il va vaincre deux fois la mort. Le pouvoir de léguer son reste donne à l'activité d'une vie bien remplie le plus haut laurier naturel.

Notons que les sociétés chrétiennes du moyen âge, pénétrées du sentiment surnaturel de la vie future, se sont toujours montrées extrêmement sensibles à la récompense terrestre du père dans le fils. Elles ont chanté de toute leur âme l'*Abraham et semini ejus in secula*. Nos diverses races royales ou impériales sortent de ces nations ardemment convaincues de la réalité du royaume des cieux : comment des peuples moins croyants donneraient-ils moins d'attention au vœu charnel de la durée héréditaire? Elle est leur unique défense contre le temps, ils n'ont que cette ancre à jeter sur l'abîme de l'avenir. A la rigueur, les ambitions héréditaires auraient pu s'affaiblir par un brusque essor des espérances célestes; l'inverse se comprendrait-il?

On peut dire : — Si quelqu'un de caché dans le secret des cœurs ou planant sur l'abîme interplanétaire assiste, immobile et muet, ardent et tout-puissant, au développement des efforts de l'humanité, c'est sa loi même qu'il vérifie dans les choses et dans les hommes; il ne peut qu'en bénir l'effet multiplié. Mais si les espaces sont vides et si le cœur humain n'est lui-même assisté d'aucune « consolation internelle », tous les bonheurs de l'être et tous les bienfaits de la vie en paraissent plus exposés à l'érosion du temps et aux coups de la mort, leur tradition, leur transmission semble plus merveilleuse dans l'immensité solitaire au perpétuel mouvement. Tout moyen de sauver ou de prolonger le tremblant effort personnel en devient plus sacré peut-être! La pensée menacée s'en attache plus fermement à la philosophie de l'ordre et à la connaissance des lois de sa préservation. Que cet ordre succombe, le croyant garde le refuge de la cité divine : celui qui ne croit plus subit la catastrophe de tout ce que son rêve disputait à la mort.

Si donc l'irréligion est écartée, quelle cause aurait affaibli le sentiment générateur de l'héritage? Aimerait-on moins ses enfants? Serait-on moins attaché à la destinée de ses œuvres? On tient pour beau, pour utile et pour juste d'avoir réuni quelque faisceau de forces industrielles, commerciales ou politiques, on juge utile, bon et beau de les faire jouer et travailler ensemble : comment jugerait-on moins utile, moins beau, moins juste de prendre les mesures capables

d'assurer, entre des mains chéries que l'éducation rend habiles, l'intégrité et l'accroissement du trésor?

Hypothèses bien vaines, car la réalité est ce qu'elle doit être; les préjugés ont médiocrement altéré la marche antique et normale des choses. Quand ils ne sont pas trompés par les faux prophètes, nos yeux n'oublient pas de la rapporter comme elle est. Une seule chose est moderne : notre étonnement et notre embarras devant des phénomènes constants. Cela tient à ce que nous avons désappris les idées qui en rendaient compte.

Une philosophie courante ne se représente les biens du monde que pour les partager et les consumer aussitôt produits. Tout ce qui sort du pauvre cycle individuel la fait crier au monstre, à l'absurde, à l'inique.

Une philosophie plus sage conseille d'épargner afin de procréer de nouveaux biens dans l'humanité. Au lieu de dénoncer comme une usurpation injuste ou un sacrifice onéreux la constitution de « l'infâme capital », elle loue au contraire, le Capital divin de savoir et de pouvoir rendre aux industries de la matière les mêmes services que la Tradition aux arts de l'esprit. C'est en ajoutant à son capital que l'homme industrieux se forge l'instrument de conquêtes nouvelles : le capital de la mine aide à la voie ferrée, celui de la voie ferrée à l'automobile, celui de l'automobile à l'aviation. Ainsi la science aux sciences. Ainsi l'affinement du goût aux autres progrès de la culture de l'esprit : progrès, conquêtes, inventions qui se ramènent tous aux catégories supérieures du bien et du mieux.

On mentirait ou l'on se tromperait si l'on affirmait qu'au milieu de ses bouleversements, l'Europe d'aujourd'hui se montre favorable, en corps, soit à cette doctrine, soit à une doctrine quelconque des vertus de la durée, de la tradition, du capital et de l'héritage. Mais on se tromperait plus vivement encore à prendre au mot tout ce que les journaux écrivent ou ce qui est dit en conversation et à la tribune sur le déclin fatal de l'hérédité, la destruction des dynasties, la mort du capital ou de la tradition et la décadence générale de l'ordre. Les faits bien observés semblent montrer que l'ordre, dans nos conditions, outre qu'il dure, est capable de reverdir en prenant conscience de ses raisons.

III

Pour nous en tenir à la France, il est certain que, à la veille de la guerre, tout ce qui pensait marquait le penchant le plus vif, le plus réfléchi pour la connaissance, l'intelligence et le développement de l'héritage du passé : parmi nos écrivains et nos artistes, les plus « avancés » ou les plus révolutionnaires se préoccupaient de montrer que leur audace était dans le vrai plan et le droit fil de notre culture la plus parfaite. Ce souci passionné de se découvrir, à tort ou à raison, des ancêtres et des répondants dénotait le contraire de l'esprit d'anarchie. Par ses douleurs et ses horreurs, la guerre avait paru ralentir ce beau mouvement ou même, un instant, l'interrompre. Mais il a repris, et plus net. Après les travaux de la lutte, les joies de la victoire et les déceptions du traité lui donnent même un élan nouveau ; facilité d'adaptation qui établit sa profondeur et sa force.

Dans un ordre d'idées tout autre, il faut observer comment la guerre a été conduite. Il ne s'agit plus là d'un simple élan d'esprit vers le passé français. Il s'agit d'une suite d'actes réels, riches d'effets : entre une méthode dite révolutionnaire et celle que nous, réactionnaires, préconisions, le choix a été fait ; mais, instinctif ou volontaire, quel choix significatif ! Dès août 1914, il apparut que les hommes d'État républicains rompaient avec leurs procédés de 1792 et de 1870 ; ni clubs, ni assemblées, ni libres journaux, ni levées en masses tumultueuses. Ce qui fut tenté ensuite pour réveiller ces vieilleries a toujours été discuté et mal jugé, et n'ayant rien donné de bon, a été abandonné sans insistance jusqu'à la victoire du procédé opposé. On ne croyait donc plus au premier?

A la paix seulement, il en a reparu quelque chose pour notre malheur : certains principes dits « de 1848 », flottant dans l'atmosphère de la démocratie, auront aidé à faire accepter parmi nous ce qu'il y a de plus désavantageux pour la France dans les idées de M. Wilson. Mais l'esprit public s'en est aperçu si rapidement que, vers la fin de la discussion du traité, il y avait presque unanimité dans les Chambres et même au gouvernement pour regretter

que l'on n'eût pas adopté les méthodes ou les principes de l'ancienne France dans la politique étrangère.

Le président de la République sortant a laissé en manière de testament la plus âpre critique des erreurs dont il avait été le témoin ; le président de la République en fonctions a publié deux mois avant son élection le panégyrique de la doctrine nationale et royale qui eût évité ces erreurs. Telle a été la promptitude de l'esprit public français soit à conclure, soit à incliner dans le même sens.

Ces constatations et ces analyses de faits ne cadrent pas avec la version d'après laquelle les Français se seraient battus au nom d'idées que l'on prétend toutes nouvelles et telles que : « guerre à la guerre, » ou « guerre des démocraties », ou « guerre du Droit ». Ces mots sont bien vides. Dès qu'on veut les remplir, on s'éloigne du mythe officiel. Par exemple, de quel droit veut-on parler? Il y avait deux droits en présence. Pour les bien voir, au lieu d'écouter des propos d'orateurs, regardons aux actes des hommes. Les Français ont barré la route de leur pays aux Allemands. Si l'acte se justifie par le droit de la propriété héritée, en quoi diffère-t-il du droit de la Tradition et de la Réaction?

Supposons ce droit périmé ; disons que la planète appartient également à tous les humains, que le passé, les travaux des ancêtres ne comptent pas ; supposons qu'il y a égalité entre tous les vivants ; que le père n'a pas le droit de travailler pour le fils et le petit-fils, ni ceux-ci d'hériter de lui ; que chacun doit vivre sa vie avec la liberté de s'approprier ce qui lui est nécessaire : si tout cela est vrai, il devient vrai aussi que le droit était pour les Allemands. Étant presque deux fois plus nombreux que les Français sur un territoire de même étendue que le leur, ils avaient absolument pour eux le principe du droit révolutionnaire : l'envahisseur Guillaume II n'était que le syndic des revendications sociales, économiques et territoriales d'un pays à population dense contre un pays où la population est momentanément éclaircie ; devant ses justes menaces et ses violences ainsi motivées, les Français étaient rigoureusement dans leur tort.

Pour légitimer la défense nationale, les Français étaient donc obligés d'invoquer leurs titres dans le passé (l'effort et l'ouvrage reçus de leurs pères) et leurs titres dans l'avenir (l'effort prévu, le nombre espéré de leurs enfants et petits-

enfants). La logique faisait embrasser les colonnes du droit traditionnel. Considération du passé, calcul de l'avenir, nos idées de la guerre auraient été incompréhensibles sans le recours aux idées directrices de l'ordre français, qui sont d'ailleurs les mêmes qui permettent à l'Américain de fermer son continent aux « indésirables » : vieilles idées de l'ordre national, international et universel.

IV

Sans doute le lecteur attentif jugera-t-il ici, non sans raison, que l'expérience de la guerre ou celle de l'armistice ont quelque chose d'épisodique, de rare, par là d'un peu accidentel : il y aurait aventure à fonder là-dessus une appréciation générale. Il faut également convenir que l'évolution littéraire (qui fournit le symptôme de l'évolution des esprits) se déploie à la circonférence extrême des choses ; elle ne rend donc compte que des sentiments d'un public raffiné, mais relativement assez restreint. Essayons de saisir un ordre d'idées qui soit tangent à des réalités plus simples. Regardons les masses confuses du peuple de France en commençant par le milieu rural, qui compose beaucoup plus de la moitié du pays.

Sous les agitations superficielles, observons-nous un principe de révolution? Y a-t-il une tendance quelconque à l'exhérédation ou même à une lente éviction par les voies légales? C'est le contraire qui arrive. Les dernières années de la vie des paysans de France nous ont fait assister à deux puissants progrès matériels, et l'on a le droit de les classer dans l'ordre moral au chapitre des légitimes compensations.

Étant celui de nous qui a le plus perdu, le plus laissé de son sang et de sa chair à la guerre, le paysan français est aussi celui qui y a le plus gagné : ses énormes pertes en tués et en blessés ne sont comparables qu'aux vastes gains que lui a fait réaliser l'accroissement des prix de vente de ses produits. Or, ces gains ont été employés sans retard à l'amélioration de la terre. Avant la guerre, cette terre était esclave de l'hypothèque, et le petit propriétaire, endetté jusqu'au cou, savait que son domaine courait de très grands risques d'aller à d'autres qu'à ses enfants. Depuis la guerre,

l'hypothèque est purgée, la terre est complètement affranchie; son propriétaire en est redevenu le maître et seigneur ; comme les avances sont loin de lui manquer, il peut « voir venir ».

De plus, beaucoup de métayers et de fermiers ont acheté le bien qu'ils faisaient valoir. Ou ils ont arrondi leur petite parcelle. En sorte que la France peut montrer au monde des centaines de milliers de nouveaux propriétaires dont l'effort personnel est incorporé au terreau. La valeur de ce capital est donc multipliée. Elle tend à favoriser et à fixer la plante humaine. Si les nouveaux procédés de la culture scientifique sont éminemment propices à la solidarité des hommes entre eux, à leur association syndicale, la prospérité qui en sort favorisera le lien des générations, l'assurance des successions et des héritages, le désir de durer, de fonder, de perpétuer. C'est dans le mariage de l'homme et de la terre que s'accuse le mieux ce désir, si humain, d'être tout ce qu'il est pour ne pas mourir tout entier.

V

L'évolution industrielle est moins nette. Cela tient d'abord à quelques agglomérations d'éléments dangereux dues aux inévitables improvisations de la guerre. Puis la grande industrie comporte le changement des mœurs dans un grand nombre d'hommes pour la plupart arrachés à la vie rurale. Sont-ils voués à l'anarchie? Ou bien trouveront-ils leur ordre?

L'industrie moderne n'existe pas sans la réunion de capitaux puissants ; mais c'est une illusion de croire qu'elle les consomme ; elle les recrée au centuple. De plus, cette force féconde, qu'il faut cesser de blasphémer, n'existe pas sans la science, et qui dit science dit tradition. L'industrie a besoin d'aptitudes, d'adaptations, de qualifications professionnelles ; si elle est trop récente pour qu'il soit possible de parler communément de l'ouvrier-né, de l'ouvrier formé de père en fils à la mine ou à l'usine, comme on peut parler du paysan ou du marchand, c'est cependant vers la formation de catégories de ce genre que paraît incliner une partie de la masse ouvrière française, et la plus savante et la plus raffinée.

Ses profits de guerre, qui ont été grands, n'ont peut-être

pas été appliqués, comme à la campagne, en acquisitions utiles. Se sont-ils simplement évaporés en vaines fumées de plaisirs et d'orgueil? Si l'esprit d'épargne et d'avenir n'apparaissait en aucun cas, c'est l'esprit de révolution, seul, qui profiterait de cette ère d'enrichissement ouvrier. Mais d'abord le cas n'est pas aussi général qu'on le dit, et le cheminot français, par exemple, montre déjà de rares dispositions à l'épargne et au calcul de l'avenir. Même en négligeant l'élite qui se forme de ce côté, les risques de catastrophe demeurent douteux. S'il est possible que la classe ouvrière tente une révolution, elle ne peut pas y réussir toute seule en France. Pour venir à bout de la résistance paysanne, il lui faudrait de profondes complicités du fait de la bourgeoisie.

Notre bourgeoisie moyenne est mécontente. La guerre a achevé de la ruiner. Mais elle est active et ingénieuse. Elle peut se relever dans les travaux de la paix d'autant plus que, presque partout, ses idées sont patriotes, parfois avec tendances religieuses catholiques de plus en plus marquées. Seule, une minorité peu puissante et peu considérée y pourrait « bolcheviser » d'accord avec des ouvriers d'industrie. La révolution ne se produira pas ou échouera piteusement. Ce fantôme exorcisé, notre classe ouvrière peut accéder pacifiquement aux bienfaits d'une possession et d'une transmission plus régulière de richesses qu'elle aide à créer. Parce que son moyen d'existence est fort compliqué, elle a besoin, plus que personne, de durée et d'ordre. Le désordre commencerait par la ruiner elle-même et avant les autres. Il lui suffirait de le voir et d'agir en conséquence pour que des secousses très dures fussent entièrement épargnées au pays.

Peut-elle le voir? Et le verra-t-elle? Cette raison, cette sagesse ouvrière peut-elle naître? Pure question d'idées directrices.

La tête de la France en décidera. Mais déjà l'on peut affirmer que, de ce côté, le mal n'est pas inévitable.

VI

Si l'évolution des idées générales continue d'être parmi nous ce qu'elle a été depuis vingt ans ; si, avec une régu-

larité digne de la sphère céleste, l'esprit public continue de s'orienter de gauche à droite ; si la jeunesse instruite et cultivée qui grandit dans les lycées et les grandes écoles continue de marquer ce curieux, profond et pathétique retour au catholicisme qui tira d'un petit-fils d'Ernest Renan, Ernest Psichari, le héros, presque le martyr, tombé à Saint-Vincent-Rossignol auprès de son canon muet, un chapelet enroulé autour de ses doigts ; si, d'autre part, les influences de philosophie et d'histoire sociales extrêmement conservatrices et traditionnelles représentées par la doctrine d'Auguste Comte, de Taine, de Renan, de Fustel de Coulanges assurent et prolongent leur autorité parmi les éléments non religieux de la même jeunesse ; si la France élimine cet esprit germanique, dont l'essence est révolutionnaire non seulement dans Marx, mais (comme Jaurès lui-même l'avait senti) dans la suite de philosophes qui va de Luther à Fichte et Hegel par Kant ; si la tradition helléno-latine de la France se reconstitue à la chaleur de la victoire militaire qui a manifesté la vertu de son sang ; si la guerre perçue et prédite par tous les chefs du mouvement réactionnaire n'a pas vérifié en vain leurs enseignements ; si la période 1920-1930 développe et continue la période 1900-1914 ; en un mot, si, d'après la spirituelle indication d'un écrivain socialiste, M. Marcel Sembat, les idées réactionnaires continuent de ne trouver devant elles qu'une « absence d'idées » révolutionnaires, il est fatal que les doctrines anarchistes tombent comme des feuilles sèches ; les pires épreuves sociales ne leur rendront qu'un semblant de couleur et de vie dont la violence même avouerait la débilité et leur philosophie de l'individu solitaire, véritable sociologie du désert, fera le désert autour d'elle, les « primaires » eux-mêmes devront l'abandonner. Bref, le monde ouvrier sera amené, par la force des choses et par son essor même, au contact des principes qui régneront bientôt dans tous les cerveaux cultivés.

Là, comme ailleurs, une réaction nécessaire, salutaire, féconde se prononcera donc. Et comme l'ouvrier français est le plus intelligent des apôtres, le plus ouvert et le plus ardent des prosélytes, à quelque doctrine qu'il se consacre, celui-ci ne s'y mettra pas à demi ! Son retour à la vérité naturelle et sociale sera complet. Il sera même capable d'imposer, en ce cas, à ses patrons capitalistes les prin-

cipes d'un ordre traditionnel plus strict qu'ils ne l'auraient voulu : c'est avec lui que se pourra conclure un accord stable et fructueux dont tout le monde profitera. Il ne faudrait qu'un peu de bonheur et de propagande pour susciter au nouveau pacte social cette atmosphère de généreuse allégresse qui faisait dire au bon Aristote que les États fondent sur l'amitié. Il n'y a pas de raisons pour que la loi de la concorde des classes inspire moins d'enthousiasmes que l'idée de leurs dissensions.

La justice et l'ordre étant d'intérêt croissant, qu'est-ce qui peut y faire obstacle? Seulement quelques thèses d'une fausseté tragique en circulation dans le haut et le bas de la société, entretenues par une petite poignée d'exploiteurs politiciens et financiers. La bourgeoisie est en train de soigner et de guérir cette maladie de l'encéphale. Les diverses catégories de la classe ouvrière peuvent l'imiter : elles l'imiteront plus vite, si l'on s'en occupe sérieusement. La jeunesse des classes moyennes est de taille à disputer la jeunesse ouvrière au socialisme. Le concours de l'État est indispensable. A son défaut, l'on doit souhaiter que cette œuvre de reconstitution morale et sociale ne soit pas combattue indirectement par un État ennemi de lui-même. Quand l'esprit, dans sa liberté, fait la guerre aux sophismes, on peut exiger que l'État n'intervienne pas pour défendre et pour décorer le sophiste. Que les armes soient égales de ce côté, nous aurons bataille gagnée. Ce ne sera sans doute pas l'âge d'or, parce qu'il n'y a pas d'âge d'or, mais la plus forte cause de troubles cruels sera éliminée du territoire de la France et peu à peu du genre humain : quand on aura cessé de croire aux paradis terrestres de la révolution, l'ère des réformes sérieuses sera possible.

* * *

J'écrivais l'essentiel de ces réflexions destinées à un public latin du Nouveau Monde à la veille même de la journée électorale du 16 novembre.

« Le mode de scrutin est neuf, remarquais-je ; la petite Proportionnelle doublera donc les imprévus d'une situation sans précédent. Mais les partis du désordre sont si peu sûrs de la faveur du public qu'ils ont essayé de détruire toute liberté de parole et, n'y ayant pas réussi, d'y anéan-

tir la libre expression de l'écrit. Toutefois leur succès, s'il se produisait, ne serait que précaire et peu signifiant ; l'opinion universelle aurait tort de s'en alarmer et de s'en offusquer. Par contre, si grand qu'il puisse être et qu'il doive être, le succès des idées d'ordre ne pourra être encore assez capable de donner une idée exacte de leur vitalité réelle et de l'avenir qui leur est promis dans les profondeurs du peuple français.

« Le grand historien Albert Sorel, qui fut un haut fonctionnaire du Sénat de la République, a dit que les belles pages de l'histoire anglaise trouvent leur expression dans un grand Parlement, mais que les plus belles pages de l'histoire de France s'expriment par un grand roi. Il ne faut jamais oublier cela. Une fois embarquée sur les flots généreux d'une réaction bien conduite, la France, logicienne et ordonnatrice, ira jusqu'au bout. Elle y parviendra, sans violence, par une naturelle évolution des esprits. Nos pères se sont divertis à beaucoup détruire. Depuis trente ou quarante ans, les fils ont trouvé beaucoup plus intéressant d'entreprendre de rebâtir ; mais les maux de la guerre leur ont fait de cette passion un devoir.

« Les bouches peuvent répéter le vocabulaire anarchique et révolutionnaire auquel on ne croit plus, ou si peu ! Les têtes, déjà touchées d'une autre lumière, méditent sur les conditions d'une Renaissance. Tout les reporte et les ramène vers leur souci déjà ancien d'un esprit nouveau qui se fortifie chaque jour du progrès de son influence et de l'accroissement de sa propre pensée. Le sentiment de ce réveil est un bienfait. Répandons-le par toute la terre. Que dociles à la leçon qu'elles ont donnée en naissant, les sept langues romanes qui se parlent de Buenos-Aires à Bucarest renouvellent le témoignage de leur principe originel : latinité, c'est ordre. L'antique vérité sociale latine fécondera au positif l'expérience négative de Moscou et de Petrograd. Le fond de l'anarchie a été touché du côté de l'Orient ; à notre Occident de montrer comment s'institue cette Archie, autorité rationnelle pétrie d'amitié et de force qui fit les délices du monde et sans laquelle il rechercherait inutilement son bien nécessaire, la paix. »

Cet avenir n'est pas trop beau si l'on fait le compte de tout ce que le monde vient de souffrir. Cet avenir paraît

possible, probable même, et le plus probable de tous, pour peu que le sort prenne soin de maintenir dans sa rigueur l'événement sublime sans lequel tout serait perdu. Nos calculs d'un avenir habitable n'existent que par rapport à la victoire des Alliés et à sa durée, à la défaite allemande et à sa durée. Un relèvement de force allemande signifierait tout à la fois l'invasion militaire et l'élan révolutionnaire universel. Contre les deux menaces, la victoire est le bien des biens. Ce qui reste d'ordre vient d'elle. L'avenir qui germe se dissoudrait, cette espérance tomberait, avec toutes les espérances, si la victoire acquise cessait d'être tenue. Cette première vérité devrait servir de lien à l'intelligence de tous les peuples civilisés. Quand ils l'auront comprise, les conditions de l'ordre seront mieux pénétrées face à l'ennemi menaçant.

CHARLES MAURRAS.

Contes pour le Gal Bramble

I

HISTOIRE DES VARIATIONS

Au temps où j'étais attaché à une ambulance, dit le docteur, nous avions avec nous au mess trois padres.

— C'est beaucoup, dit le Révérend Jeffries.

— C'était beaucoup, approuva le docteur, mais l'un d'eux au moins n'était pas gênant. Le padre catholique, homme robuste, parlait très peu, mangeait énormément et écoutait avec un mépris infini les discussions de ses confrères.

Je ne veux pas vous chagriner, Padre, mais le catholicisme est la seule religion. La raison d'être d'une foi, c'est d'apporter une certitude. A quoi sert un *credo* que l'on peut discuter, un dogme aussi changeant qu'une philosophie? Moi qui suis condamné par profession à étudier des êtres dont l'équilibre moral est instable, j'affirme que l'Église romaine a compris la nature humaine. Comme psychologue et comme médecin, j'admire l'intransigeance des conciles. A tant de faiblesse et de sottise, il faut le ferme appui d'une autorité sans tolérance. La valeur curative d'une doctrine n'est pas dans sa vérité logique, mais dans sa permanence.

— Il est certain, dit le colonel Parker, qu'il fallait au moins les directions rigides du catholicisme pour empêcher les Irlandais de devenir fous, mais ne jugez pas l'espèce d'après vous-même, O'Grady : les Saxons ont le cerveau solide et protestant.

— *Well*, continua le docteur, nos deux autres padres

passaient leurs soirées à s'entre-dévorer. L'un était anglican, l'autre presbytérien, et ils appliquaient, pour se faire concurrence, les méthodes commerciales les plus modernes. L'Église d'Angleterre avait trouvé une vieille voiture de forains qu'elle avait installée à Dickebusch et où elle vendait du chocolat aux Jocks ; sur quoi l'Église d'Écosse avait installé à Kruystraete un télescope pour leur montrer les étoiles. Si l'une faisait le trust des cigares, l'autre accaparait les cigarettes. Si l'une faisait venir une lanterne magique, l'autre commandait un cinéma. Mais le danger permanent pour la paix du mess était la question des Baptistes.

Comme il n'y avait pas avec nous de padre baptiste, les infortunés soldats de cette secte (ils étaient sept à la division) ne pouvaient assister à aucun office. L'étonnant est qu'ils ne semblaient pas se rendre compte de l'étendue de leur malheur.

Nos deux padres étaient d'accord sur un point : c'est qu'on ne pouvait laisser ces hommes privés des consolations de la religion, dans la zone dangereuse où nous vivions alors. Mais l'Église d'Angleterre et l'Église d'Écosse prétendaient toutes deux avoir des droits à annexer cette petite congrégation neutre.

« — Excusez-moi, disait l'Église d'Écosse, le baptiste ne pratique, il est vrai, l'immersion du baptême qu'au moment où le croyant adulte confirme sa foi, mais sur tous les autres points il se rattache au presbytérianisme. Son église sans évêques est démocratique comme la nôtre.

« — Pardon, disait l'Église d'Angleterre, le baptiste, en exigeant le retour aux formes primitives des sacrements, se montre le plus conservateur de tous les chrétiens anglais. Or, il est admis par tout le monde, et même par vous, que l'Église d'Angleterre est la plus conservatrice des églises réformées. D'ailleurs... »

Cela continuait ainsi pendant des heures et ce débat futile m'agaçait d'autant plus que j'avais fini par connaître aussi bien que les deux parties, les arguments en présence.

Or, un jour, je fus envoyé au poste avancé de l'ambulance qui se trouvait dans Maple Copse, ce petit bois en avant d'Ypres.

— Endroit malsain, dit le général.

— Si malsain, *Sir*, que pendant mon séjour un *Whizz Bang* vint tomber sur notre abri et mit mon sergent en petits

morceaux qui restèrent accrochés aux branches des arbres. C'était regrettable, parce qu'il était le meilleur avant du team de football de la brigade. Je réunis dans une serviette ce que j'en pus trouver, j'annonçai l'enterrement pour le lendemain, et, comme c'était mon tour de relève, je redescendis à l'ambulance.

Mon retour fut animé. En sortant de cette belle tranchée qui s'appelait Zillebeke Road, j'eus la sottise de vouloir traverser le terrain découvert jusqu'au remblai du chemin de fer. Un mitrailleur trouva spirituel de me repérer de la colline 60...

— Ça va bien, docteur, dit le général Bramble : nous connaissons...

— Enfin, à la sortie d'Ypres, ayant rencontré une Ford, je pus me faire ramener au camp. Je trouvai dans le mess l'Église d'Angleterre et l'Église d'Écosse qui se disputaient, comme à leur habitude, en attendant le dîner, tandis que l'Église romaine lisait son bréviaire dans un coin.

« — Satan, d'où viens-tu? me dit l'un d'eux.

« — *Well, gentlemen*, leur dis-je, réjouissez-vous de me revoir, car je viens en effet des Enfers. »

Et je leur racontai mes aventures avec une mise en scène de canonnades, d'explosions, de balles sifflantes et de muraille de plomb, digne de nos meilleurs correspondants de guerre.

— *You, old humbug!* grommela le colonel.

« — A propos, dis-je en terminant, j'ai du travail pour l'un de vous : mon sergent, Freshwater, a été volatilisé, et ce que j'ai pu en recueillir sera enterré demain matin. Je vous donnerai l'itinéraire... porte de Messine... Zillebeke. »

Je vis le menton des deux padres s'abaisser rapidement.

« — Mais, dirent-ils, en même temps, quelle religion?

« — Baptiste, répondis-je avec insouciance et légèreté... Une cigarette, Padre? »

Les deux camarades ennemis regardaient le plafond avec une attention surprenante; l'Église romaine avait le nez dans son bréviaire et tendait les oreilles.

« — *Well*, dit enfin l'Église d'Angleterre, j'irais volontiers au bois du Zouave, j'ai été dans de plus mauvais endroits, mais pour enterrer un homme de ma propre église; pour un baptiste, il me semble, O'Grady...

« — Pardon, intervint l'Église d'Écosse, le baptisme est

la plus conservatrice des formes du christianisme anglais et l'Église anglicane se pique elle-même...

« — Sans doute, sans doute, dit l'autre, mais l'Église baptiste n'est-elle pas démocratique comme l'Église presbytérienne?... »

Cela aurait pu durer jusqu'à l'enterrement du pauvre bougre, si l'Église romaine n'avait interrompu soudain d'une voix douce, et sans lever le nez de son petit livre :

« — Si vous voulez, je puis y aller?... »

La haine du papisme est le commencement de l'union, et ils y allèrent tous les deux.

II

SIMPLE HISTOIRE DU SOLDAT BIGGS

« Nature fait peu de gens vaillants : c'est la bonne institution et discipline. »

CHARRON.

Le nouveau Padre était un homme gras, naïf et de bon visage. Il arrivait tout droit d'Angleterre et plut au général par la candeur de ses étonnements.

— Qui fait tout ce bruit? demanda-t-il.

— Nos canons, dit le colonel Parker.

— Vraiment? dit le padre surpris.

Comme il pénétrait dans le camp, il fut arrêté par une sentinelle.

— Qui va là?

— Ami, répondit-il.

Puis allant à l'homme :

— C'est bien là ce que je devais dire? demanda-t-il avec inquiétude.

Sur quoi le général, enchanté, invita le Révérend Jeffries à manger à sa propre table.

— Padre, lui dit-il, vous verrez que ce mess est une heureuse famille.

— Padre, approuva le docteur, vous verrez en effet que ce mess présente tous les caractères de la famille : c'est une assemblée d'êtres que le hasard seul a réunis, qui ne se com-

prennent pas, se jugent avec sévérité et sont forcés de se supporter.

— Ne plaisantez pas, dit le colonel Parker : ces amitiés par ordre ont donné naissance aux plus beaux dévouements.

Et comme il était en verve ce soir-là, il raconta l'histoire du soldat Biggs.

— Vous avez connu Biggs, mon ancienne ordonnance? C'était un tout petit homme, instruit et timide, qui, en temps de paix, vendait des cravates. Biggs détestait la guerre, les obus, le sang et le danger.

Or, à la fin de 1916, les Puissances avaient envoyé le bataillon au camp d'instruction de Gamaches. Un camp d'instruction, Padre, est un terrain jalonné de tranchées invraisemblables où des officiers qui ne font pas la guerre apprennent à la faire à des camarades chevronnés.

Les commandants des camps, ayant une clientèle à conserver, lancent chaque saison une mode nouvelle. Pour ce printemps, on va, je crois, porter l'ordre dispersé, mais l'automne dernier, la formation en masse était prônée par les meilleures maisons. On parle beaucoup aussi, depuis quelque temps, du tir au jugé, une création tout à fait originale de mon ami Lamb, un garçon plein de goût et qui ira loin.

A Gamaches, le grand chef était le major King, Écossais assoiffé de sang, dont la marotte était la baïonnette. Il démontrait assez bien qu'en dernière analyse c'est la baïonnette qui gagne les batailles. D'autres ont prouvé avant lui que seules la grenade, l'artillerie lourde ou même la cavalerie peuvent décider de la victoire, mais la doctrine de King était nouvelle en ceci, qu'il préférait, pour former ses guerriers, la suggestion morale à l'escrime réelle. Pour la boucherie assez répugnante qu'est une lutte à l'arme blanche, il jugeait nécessaire d'inspirer aux hommes la haine féroce de l'ennemi.

Il avait donc fait coudre des sacs de paille en forme de soldats allemands : il les avait coiffés d'une sorte de casque allemand, les avait peints en gris fer, et les donnait comme cibles à nos Highlanders.

« — Le sang coule, répétait-il pendant les exercices, le sang coule, sa vue doit vous réjouir. Ne vous attendrissez pas : pensez à larder au bon endroit. Pour arracher ensuite la baïonnette de la poitrine du cadavre, il est bon de lui poser le pied sur le ventre. »

Vous imaginez que Biggs désapprouvait de tels discours. En vain le sergent-major Fairbanks, des Guards, lui débitait-il son répertoire le plus sanglant, cette âme tendre n'imaginait qu'avec horreur les entrailles et les cervelles à nu, et les charges les mieux préparées perdaient par sa faute cette ivresse belliqueuse si chère au major King.

« — Au temps, hurlait le sergent-major Fairbanks, au temps, pour Private Biggs. »

Et après vingt essais manqués il concluait tristement :

« — *Well, boys!* Vous verrez, et ce sera comme je vous le dis, qu'au jour du Jugement dernier, quand nous serons tous réunis pour la revue finale et que le Seigneur s'approchera, l'archange Gabriel, ayant commandé : « Garde à « vous ! » devra dire aussitôt : « Au temps, gentleman, au « temps, je vous prie, pour Private Biggs ! »

A la fin de la période d'instruction, King réunit tous nos hommes dans un grand hangar et leur fit sa célèbre conférence sur la haine de l'ennemi.

J'étais assez curieux de l'entendre, car on parlait beaucoup au G. Q. G. de l'extraordinaire influence qu'il avait sur le moral des troupes. « Un discours de King fait autant de mal aux Boches que dix batteries d'obusiers lourds », m'avait dit le chef d'état-major.

L'orateur commença par un brillant récit des atrocités commises en Belgique. Il avait un répertoire délicieux d'assassinats, d'incendies et de viols, et je commençais à me sentir tout à fait mal à mon aise quand il passa aux atrocités commises sur les champs de bataille.

Ce fut alors une terrible description de prisonniers fusillés, un récit nauséabond des effets des gaz et une épouvantable histoire de sergent canadien crucifié ; puis, quand nous eûmes tous le poil hérissé et la gorge sèche, un hymne de haine vraiment éloquent et un appel à la baïonnette vengeresse.

Alors King se tut quelques minutes pour jouir de nos visages hagards, et quand il nous jugea à point :

« — Maintenant, conclut-il, s'il y a parmi vous un homme qui désire une explication, qu'il n'hésite pas à parler, je répondrai à toutes les questions. »

Alors on entendit dans le silence la voix douce et pure du soldat Biggs qui disait :

« — *Please, sir?*

« — Oui, mon garçon, dit le major King avec bienveillance.

« — *Please, sir*, dit Biggs, je désirerais savoir comment on peut se faire verser dans l'Intendance? »

Le soir, dans la cuisine, nos ordonnances discutèrent cet incident et découvrirent au cours de la conversation que Biggs n'avait jamais tué personne. Tous les autres étaient de vieux guerriers : ils s'étonnèrent.

L'ordonnance du général, Kemble, ce géant qui à lui seul en avait une douzaine au tableau, plaignit vivement le pauvre petit *cockney*.

« — Homme, homme, disait-il, comment est-ce possible? Quoi? Jamais un? Pas même blessé?

« — Non, dit Biggs, honnête : je cours très lentement, j'arrive partout le dernier... *I never get a chance.* »

Or, quelques jours plus tard, le bataillon fut remis en ligne et lancé dans une petite échauffourée en face de Fleurbaix pour enlever un saillant. Vous vous en souvenez, *sir?* C'est une des meilleures choses que la division ait jamais faites.

Préparation, barrages rampants, communications coupées, tout marcha à l'horloge et nous prîmes nos amis dans leurs trous comme des lapins.

Or, tandis que les hommes, à coups de fusils, de grenades, de baïonnettes, nettoyaient les boyaux conquis, on entendit tout à coup hurler :

« — Harry, Harry, *come on*... Envoyez Biggs... Faites passer Private Biggs. »

C'était la voix du Highlander Kemble : Un autre géant empoigna Biggs par le fond de sa culotte et le hissa avec son fusil à la hauteur du parapet. Là deux mains robustes saisirent le petit homme qui circula dans les airs tout le long de la file pour être enfin transmis à Kemble, qui, l'attrapant de la main gauche, lui dit d'une voix affectueuse, tout heureux du plaisir délicat qu'il allait offrir à son ami :

« — Homme, homme, regarde dans ce trou : j'en ai là deux au bout de mon fusil, mais je les ai gardés pour toi. »

— Cette histoire est vraie, dit le général Bramble, et elle prouve une fois de plus que le soldat britannique a bon cœur.

Le Révérend Jeffries était devenu très blanc.

André Maurois.

Le Patriotisme humanitaire

Au cours de l'hiver 1909-1910, *alors que nous suivions ensemble les conférences de M. Le Roy sur « l'Attitude et l'Affirmation catholiques », Augustin Cochin m'exposa ses idées sur le caractère dogmatique de la doctrine élaborée par Rousseau et les Philosophes du dix-huitième siècle, réalisée dans les Sociétés de Pensée, sous la Révolution; doctrine considérée par Augustin Cochin comme une sorte de « Catholicisme retourné ». Il en résultait qu'il fallait renverser les principes de l'ancien ordre social pour les appliquer à l'ordre nouveau, et donner aux termes qui servent à définir cet ordre : « Peuple », « Société », « Vérité », « Liberté », un sens ésotérique entièrement différent du sens usuel* (1).

Une objection se présentait à l'esprit : Il y avait eu pourtant une conception commune à la Révolution et à l'Ancien Régime, celle de la Patrie, l'idée du maintien de l'Unité française et de la défense contre l'Étranger. Augustin Cochin me répondit qu'il ne fallait pas se faire illusion sur cette prétendue similitude du concept de Patrie. Il y avait lieu de distinguer, disait-il, deux espèces de Patriotismes radicalement opposées : l'un traditionnel à base de loyalisme, *l'autre, révolutionnaire, fondé sur l'idée de* solidarité.

Comme suite à ces conversations, Augustin Cochin m'adressa l'étude que publie aujourd'hui la Revue universelle. *Cette étude, écrite antérieurement à notre échange d'idées, il la destinait sans doute à prendre place dans l'ensemble de ses travaux. Sa mort glorieuse au champ d'honneur, en* 1916, *ne lui a pas permis de recueillir le fruit de la tâche immense qu'il avait poursuivie quinze années durant. Une grande*

(1) Cf. les études d'Augustin Cochin récemment publiées : « La Mystique de la Libre Pensée » (*Revue de Paris* du 1er février). « Les Sociétés de Pensée » (*Correspondant* du 10 février).

partie de son œuvre était du moins achevée, et pourra être publiée, après avoir été revue par M. Ch. Charpentier, le fidèle collaborateur d'Augustin Cochin et le dépositaire de sa pensée.

C'est cette œuvre qui apportera la réponse au point d'interrogation que pose la conclusion de la présente étude.

Antoine de Meaux.

La Révolution n'est pas l'effet de circonstances extérieures — elle n'est pas non plus l'œuvre personnelle de quelques ambitieux. Il ne reste dès lors qu'une voie ouverte aux explications : recourir à cet ordre de causes à la fois intérieures et supérieures à l'homme, qui tiennent au plus profond de lui-même et pourtant le dominent : ce sera un phénomène d'ordre religieux. L'enthousiasme, le « fanatisme », est la dernière ressource des historiens à court de moyens, pour rendre raison des actes révolutionnaires. Et cet enthousiasme n'est-il pas en effet, à ne voir que les mots, le plus naturel de tous, l'amour de la patrie? Le Patriotisme est le ressort de la Révolution ; l'ignorer, ne voir que le côté négatif, « pathologique » de l'effort révolutionnaire, tel est aux yeux de M. Albert Sorel le défaut des *Origines* [*de la France contemporaine*, par Taine], et au contraire « le Patriotisme exaspéré » fera pendant, sous la plume de M. Aulard, avec « les circonstances de guerre ».

Cependant, on se méfie, en général, de ce Patriotisme-là ; il déconcerte et inquiète : d'une part, en effet, il n'en est pas de plus sanguinaire et de plus brutal — à rebuter le plus intrépide chauvin. Et pourtant, les plus douillets de nos pacifistes, les plus susceptibles de nos humanitaires, lui font bonne mine. Pourquoi cette exception? Et si Danton est un patriote comme les autres, pourquoi ne pas prendre à l'Abbaye, en septembre 1792, des exemples de « boucheries nationales », bien autrement suggestifs que les batailles de l'Empire?

C'est, nous explique M. Aulard lui-même, que Danton n'est pas un Patriote, au sens vulgaire du mot :

« Les peuples divers, qui composaient le royaume de France, la Révolution les fédéra en un seul peuple, le

peuple français, et fondit ces petites patries en une seule nation, la nation française une et indivisible.

« A peine fondée, cette nation nouvelle eut l'idée d'une fédération de toutes les nations du monde en une seule famille humaine où chaque groupe national conserverait sa personnalité. C'est alors qu'on commença à dire populairement que tous les peuples sont frères, qu'ils doivent s'aimer, s'entr'aider et non se haïr, s'entre-tuer. Voilà ce qu'était un Patriote, en 1789 et en 1790. »

C'est justement ce qui s'appelle, en 1908, un humanitaire. On a reconnu cette silhouette familière, un peu guindée sans doute, et en frac bourgeois, à la Jaurès. Mais enfin, c'est bien elle — et l'idée est juste.

Le mot *Patriotisme* a deux sens, à la fin du dix-huitième siècle. Il existe dès 1788 — dès 1770 — un Patriotisme, celui des Sociétés de pensée justement, qui n'a rien du nôtre que le nom. Il suffit, pour s'en assurer, de le voir à l'œuvre. C'est bien lui qui tua « par principes », selon les maximes de Rousseau, en 1789 et en 1790, depuis les provinces, les corps, les ordres d'État, jusqu'aux moindres corps de métiers, tous les organismes vivants de l'ancienne France — « qui désossa la nation », comme disait Talleyrand, la désagrégea assez complètement pour lui faire porter sans révolte l'énorme carcan administratif qu'elle traîne après elle depuis cent ans, et qui donne une prise si commode aux tyrannies césariennes ou sectaires. Il anéantit tous les petits patriotismes, au nom du grand, de l'unité nationale, le seul subsistant aujourd'hui de tant de liens qui attachaient un Français d'alors à son pays. Et de là ce nom de Patriotisme, dont le sens n'est ici que négatif : il s'agit bien plus de tuer les petites patries que de faire vivre la grande ; la grande ne gagne rien à ces ruines, au contraire : il est superflu d'observer que l'unité française était faite avant 89, trop bien même, et prenait déjà sur la vie des provinces — et banal de redire que, depuis, elle est devenue un fléau, la première cause de la congestion de la tête et de l'anémie des membres.

Et en effet, ce n'est pas de la France que s'inquiète ce Patriotisme-là. Rien n'est plus instructif que sa courte histoire : il naît vers 1770, lors des troubles parlementaires, dans les Sociétés philosophiques. Il est alors, et jusqu'en novembre 1788, surtout Provincial. C'est par Province, en effet, autour des Parlements et des États en révolte, que

s'organisent les « correspondances », les « Pactes d'union », qui « font parler » bon gré mal gré contre le « Despotisme ministériel » la « Nation » bretonne, ou dauphinoise, ou provençale. Jamais ne se fit si grand bruit de ces petites nations ; c'est au point que dans certaines, le vieil esprit provincial, endormi depuis la Fronde, s'éveille, s'y trompe, et prend pour un regain de jeunesse un mouvement philosophique qui devait lui porter le coup de grâce. Rien de curieux, par exemple, comme l'alliance, en juillet 1788, de la Noblesse de Bretagne et des avocats philosophes de Rennes, du Contrat de la duchesse Anne et du *Contrat social*. Trois mois durant, ils luttèrent côte à côte ; le quatrième, la duchesse Anne se crut remontée sur son trône ; le cinquième, elle périt, sans combattre, étranglée par ses nouveaux soldats. C'est que le « Patriotisme » avait changé d'étiquette : Parlementaire en 88 pour enrôler les villes, il était National en 89, pour dissoudre les provinces et les corps. Et ce Patriotisme extensif ne s'en tient pas là. Comme le dit bien M. Aulard, il est Européen en 91, à la veille de la guerre : les Jacobins se voyaient alors à la tête d'une république européenne. Si leur Patriotisme s'est arrêté en chemin, fixé pour un temps à l'unité française, c'est pour des raisons fortuites : parce que les provinces françaises ont cédé — que les nations étrangères résistent — à l'unité jacobine. S'il a défendu les frontières françaises, c'est qu'elles se trouvaient être alors celles de la Révolution Humanitaire ; pur hasard, d'ailleurs : il suffit, pour en juger, de lire les adresses et circulaires des Jacobins, six mois avant la guerre.

Il y a deux partis à la Société mère : les uns veulent la guerre parce que c'est leur guerre, une guerre sans précédent, « la guerre des peuples contre les rois », — c'est-à-dire « la Philosophie », « les Principes », leur doctrine et leur secte, levant des troupes, commandant des armées, et s'installant de vive force chez les peuples voisins. Les autres n'en veulent pas, pour des raisons de prudence : « Comptez-vous pour rien, dit Robespierre le 2 janvier 1792, le droit de vie et de mort arbitraire dont la loi va investir nos patriciens militaires dès le moment où la nation sera constituée en guerre? Comptez-vous pour rien l'autorité de la police qu'elle remet aux chefs militaires dans toutes nos villes frontières? » — et si l'on est vainqueur, « c'est alors qu'on fera une guerre plus sérieuse aux véritables amis de la liberté, et que le système

perfide de l'égoïsme et de l'intrigue triomphera ». Prenez garde au « militarisme », au réveil de l'ancienne discipline et des vieux sentiments devant l'ennemi ! Voilà en deux mots l'objection.

Et la réponse est du même goût ; on compte, disent les partisans de la guerre, sur le « Patriotisme » des soldats — voyez-vous le nouveau sens du mot? — et pour l'entretenir, sur l'union avec la garde nationale : « il régnera dans nos armées une opinion publique à laquelle les traîtres seraient obligés de céder et qu'ils n'oseraient au moins contrarier ouvertement » — traduisez : il y aura des Sociétés pour dénoncer les hérétiques et animer les tièdes, comme dans la garde nationale, et par son moyen. Enfin, on compte sur les frères étrangers : « Croyez, frères et amis, que la Révolution française a plus de partisans chez l'étranger qu'il n'y en a qui osent se montrer ». — Excellentes raisons de part et d'autre, on le voit : mais où est l'intérêt de la France dans tout ceci? Je ne vois que celui de la secte.

Ce Patriotisme-là changea depuis d'horizon et de nom, mais pas de principes ; il s'appelle aujourd'hui Humanitarisme, et travaille à dissoudre cette France qui lui servit un moment d'instrument et d'abri.

Mais les deux Patriotismes, humanitaire et français, luttèrent côte à côte en 92? Le second fit, au service du premier, la guerre à l'Europe? — sans doute, et ce ne fut ni la première ni la dernière fois qu'il travailla pour autrui. Il fait la guerre en 1792 au profit d'une secte humanitaire, comme il l'a faite cent ans avant, pour l'orgueil du grand Roi, et la fera quinze ans plus tard pour la folie de Napoléon : héroïquement, glorieusement — et bêtement.

*
* *

D'ailleurs, s'ils se trouvèrent alliés par le hasard des circonstances, ils ne furent jamais amis. Ils se méfient l'un de l'autre, dès le début. Le Patriote des Sociétés qui dénonce, déclame, et ne se bat pas, ne ressemble en rien et ne plaît guère à celui des camps, qui ne guillotine pas et se bat. Ils travaillèrent, chacun de son côté, l'un à force de phrases et à coups de piques contre de pauvres Français entassés dans les prisons ; — l'autre, à coups de fusil contre les Prussiens et les Anglais. Et même quand le second fut au bout de sa

tâche, et rentra vainqueur dans ses foyers, il trouva si vilaine mine à son confrère, qu'il l'envoya pérorer à Cayenne.

Chacun a, dès l'origine, ses procédés, sa physionomie à lui, et les essais de fusion échouèrent. On voulut, en 92, jacobiniser l'armée, par les Volontaires, par les clubs militaires, par la délation organisée et encouragée des chefs — Camille Rousset a montré avec quel succès. Par contre, les Jacobins voulurent faire la guerre en Vendée : on en sait l'issue, et comment leurs généraux, Léchelle, Rossignol, Ronsin et « les héros à cinq cents livres », furent renvoyés, la faux dans les reins, à leurs tribunes et à leurs clubs, par les paysans de la Rochejaquelein. Il fallut appeler les vrais soldats, les Mayençais.

Chacun se le tint pour dit, et resta désormais dans sa sphère ; l'un fait la guerre aux ennemis de la France, comme il la fait d'habitude. L'autre invente une guerre spéciale, la guerre aux ennemis de l'humanité — guerre sans précédent. Elle a ses armes, les piques — ses combats, les journées — ses champs de bataille, les prisons — son corps spécial, l'armée révolutionnaire — ses adversaires, les « ennemis du dedans », Fanatisme, Modérantisme, Fédéralisme, Despotisme, et autres monstres en *isme*. C'est là proprement ce qu'on appelle « la guerre de la liberté », « la guerre à la guerre », celle qui doit fonder la paix et le bonheur universels. Ce sera la dernière de toutes : « Si le sang coule encore, dit Billaud, du moins va-t-il servir pour la dernière fois à sceller à jamais les droits de l'humanité. C'est le dernier sacrifice meurtrier dont elle aura à gémir, puisqu'il est offert pour fixer le retour sur la terre de l'appréciation des hommes, de l'estime qu'ils se doivent, de la confiance qu'elle inspire... et de l'harmonie civile qui lie étroitement tous les citoyens par le charme d'une si belle existence ».

Il serait certes bien curieux d'étudier de près cette guerre nouvelle, car elle est seule de son espèce, et c'est alors seulement qu'on vit à l'œuvre, au naturel, ce Patriotisme Humanitaire qui ne se montre de nos jours qu'en redingote de conférencier, derrière une table verte et un verre d'eau sucrée.

Notons-en seulement le trait saillant : la férocité. Il fallait s'y attendre : on fait quartier à un ennemi de son pays, voire de son parti, — mais que faire à ceux du genre humain, sinon les détruire? *Détruire* est le mot, par tous les moyens : « Il s'agit moins de les punir que de les anéantir », dit Couthon. « Il ne faut rien déporter, il faut détruire tous les conspirateurs », dit Collot. Il n'est aucune loi dans une telle guerre, ni de justice, ni d'honneur, ni de pitié. En reconnaître une, c'est « tuer juridiquement la Patrie et l'Humanité ». « Qu'y a-t-il de commun, dit Robespierre, entre la liberté et le despotisme, entre le crime et la vertu? Que des soldats, combattant pour des despotes, aient donné la main à des soldats vaincus, pour retourner ensuite à l'hôpital, cela se conçoit encore : mais un homme libre, composer avec un tyran ou son satellite, le courage avec la lâcheté, la vertu avec le crime, c'est ce qui ne se conçoit pas, c'est ce qui est impossible... il faut de la distance entre les soldats de la liberté et les esclaves de la tyrannie. »

Et pour bien marquer cette distance, on décrète de fusiller les prisonniers. La guerre nouvelle, dit un orateur jacobin, est une guerre « de Nation à brigands » — *brigands*, le mot restera pour désigner les ennemis de l'humanité ; ce ne sont plus, à proprement parler, des hommes.

Et on les traite en conséquence. De là ces injures grossières, si choquantes pour les vrais soldats, et pourtant naturelles : la nouvelle guerre est brutale, moins par instinct que par principe. Elle pose en principe l'indignité de l'adversaire, comme l'ancien honneur, sa valeur. Les ennemis sont des « monstres », des « animaux féroces qui cherchent à dévorer le genre humain » — Pitt est déclaré « un ennemi de l'humanité ».

De là ce mépris du droit des gens, ces massacres de parlementaires, de prisonniers de guerre. De là surtout ces destructions d'hommes, de femmes, d'enfants même — les enfants de Bicêtre en septembre 92, les trois cents petits malheureux de l'entrepôt de Nantes — dont l'horreur empêche en général de remarquer l'étrange caractère. On a vu des jacqueries de paysans, des massacres dans le feu de l'assaut, des cruautés de proconsul. On n'a jamais vu qu'alors de petits groupes d'hommes — les autorités républicaines et les clubs patriotes — assez rompus au meurtre pour le pratiquer à froid pendant des mois, en gros et en détail, comme une opération de voirie.

Ce ne sont pourtant ni des fous, ni — tous du moins — des brutes, souvent de petits bourgeois, terriblement pareils aux autres. Mais quel merveilleux entraînement ! A Nantes, les

purs — ils sont une vingtaine autour de Carrier, outre les quatre-vingts piques de l' « armée Marat » — sont gens à dépouiller cent jeunes femmes ou filles de seize à trente ans, plusieurs enceintes, plusieurs nourrices, à les attacher nues dans les fameuses gabarres, puis les soupapes ouvertes, à les regarder s'enfoncer lentement, en abattant à coups de sabre les mains suppliantes qui sortent des sabords. On fusille, à Nantes, de cent cinquante à deux cents paysans vendéens par jour, dit tranquillement Carrier. On en noie jusqu'à huit cents à la fois. A Lyon, les patriotes durent renoncer aux mitraillades parce que les dragons chargés de sabrer les survivants se mutinaient de dégoût, — parce qu'on jetait les morts au Rhône faute de bras pour les enterrer, et que les riverains d'aval se plaignaient de l'infection : il y avait dès la première semaine cent cinquante cadavres sur les graviers d'Ivours. Même plainte à Arras, où le sang de la guillotine infecte le quartier. Le général Turreau, en Vendée, donne l'ordre « de passer hommes, femmes et enfants à la baïonnette et de tout brûler et incendier », etc...

Telle est l'œuvre du Patriotisme humanitaire. Ces débauches de sang nous révoltent, parce que nous les jugeons en patriotes ordinaires — c'est un tort. Un humanitaire pourrait nous répondre qu'elles sont légitimes : la guerre humanitaire est la seule qui tue pour tuer — elle en a le droit, et c'est par là même qu'elle se distingue de la guerre nationale. « Frappe sans pitié, citoyen », dit à un jeune soldat le président des Jacobins, « sur tout ce qui tient à la monarchie. Ne dépose ton fusil que sur la tombe de tous nos ennemis — *c'est le conseil de l'humanité* ». C'est « *par humanité* » que Marat réclame 260 000 têtes. « Que m'importe d'être appelé buveur de sang ! » s'écrie Danton, « Eh bien ! buvons le sang *des ennemis de l'humanité*, s'il le faut ». Carrier écrit à la Convention que « la défaite des brigands est si complète, qu'ils arrivent à nos avant-postes par centaines. Je prends le parti de les faire fusiller. Il en vient autant d'Angers, je leur assure le même sort, et j'invite Francastel à en faire autant... ». N'est-ce pas horrible? Et se figure-t-on les cris de M. Jaurès à la lecture d'une pareille lettre du général d'Amade (1)? Cependant la Convention

(1) Augustin Cochin écrivait au moment de la conquête du Maroc. CHARLES CHARPENTIER.

applaudit et fait imprimer la lettre, et M. Jaurès ne crie pas, que je sache, dans son *Histoire socialiste;* la conclusion de Carrier nous dit pourquoi : « C'est par *principe d'humanité* que je purge la terre de la liberté de ces monstres. » Voilà la réponse ; la Convention, Carrier et M. Jaurès ont raison : le général d'Amade ne peut rien faire de tel, parce qu'il ne se bat que pour la France. Carrier est un humanitaire, qui guillotine, fusille et noie pour le genre humain, la Vertu, le Bonheur universel, le Peuple en soi, etc... Ils sont chacun dans leur rôle.

Ayons donc soin de distinguer les deux Patriotismes, l'humanitaire ou social, et le national, — le premier reconnaissable à sa cruauté, le second à son dévouement. Les confondre serait faire injure au second, qui ne massacre pas, — et tort au premier, qui a le droit de massacrer. Ils étaient alliés de hasard en 93. Ils sont opposés de principe en tout temps.

Dirons-nous au moins que ce sont deux sentiments de même famille, deux formes d'enthousiasme politique? Je ne le crois pas. L'enthousiasme a deux faces en général : sacrifice de soi-même à une idée passionnément embrassée — c'est la foi ; sacrifice des autres à cette idée — c'est le fanatisme.

Le Patriotisme jacobin n'a que la seconde face. Aucun zèle politique n'a jamais fait si bon marché des vies humaines — et pourtant le côté foi n'augmente pas en proportion ; au contraire, il est nul. Voyez les grands tueurs devant leurs juges. Pas un n'a le courage de leur dire en face : « Eh bien ! oui, j'ai dépouillé, j'ai torturé, j'ai tué, sans formes, sans mesure, sans pitié, pour l'idée que je crois bonne. Je ne regrette rien, ne retire rien, ne nie rien. Disposez de moi comme il vous plaira. » Pas un ne parle ainsi — c'est que pas un n'a au cœur le côté positif du fanatisme, la foi — pas un n'aime, ne connaît même ce qu'il a servi. Ils se défendent comme des assassins vulgaires, en mentant, niant, chargeant des frères. Leur grand argument, légitime, mais piteux si on se place au point de vue de la morale vulgaire, est qu'ils ne pouvaient épargner les autres sans se perdre eux-mêmes, qu'ils agissaient par ordre, que tout le monde alors, d'ailleurs, parlait comme eux — en un mot, le contraire de la foi libre : ils plaident le cas de contrainte. Quelle différence avec ces milliers de prêtres et de religieuses, qui, eux, n'ont

tué personne pour leur foi — et donnent leur propre vie, plutôt que de prêter le serment qu'elle défend.

Est-ce que nos patriotes sont des lâches? — certes, et ils devaient une autre attitude, ne fût-ce qu'à eux-mêmes : quand on a versé le sang des autres pour une idée, on n'a plus le droit de lui marchander le sien. Et pourtant, il y a une raison à cette lâcheté : leur Patriotisme n'est pas une foi, il est négatif. La Patrie Jacobine, c'est la Société de Rousseau, c'est-à-dire, en fin de compte, une fédération d'égoïsmes — il n'y a rien là de beau, d'aimable, rien pour le cœur. Le Patriotisme jacobin n'est qu'une des branches de cette morale philosophique, tirée de Hume et de Hobbes, et fondée, de l'aveu même de ses pontifes, sur le grand principe de « l'Amour-Propre ». L'Intérêt, dit le politicien, la Cupidité, dit l'économiste, les Passions, dit le moraliste, la Nature, répète à l'unisson le chœur des Philosophes, tels sont les ressorts ; et le but est un état plus heureux — et non plus parfait ; le moyen, détruire, et non créer — et on ne meurt pas pour tout cela.

Mais alors d'où vient qu'on tue? D'où peut naître, comment se soutenir ce fanatisme par excellence, qui n'a que l'écorce de haine, sans l'amande de dévouement et d'amour, les inquisiteurs sans les martyrs? C'est ici que l'histoire reste en défaut, et se résigne à constater sans comprendre. Elle voit bien les faits, reconnaît même leur liaison logique aux principes, et que cette Humanité devait tuer, cette Liberté, contraindre. Elle n'aperçoit pas l'origine, la nature des sentiments qui peuvent asservir un cœur d'homme, un peuple entier, à cette terrible logique. Expliquer 93 par le « Patriotisme » jacobin, c'est encore expliquer un mystère par une énigme.

AUGUSTIN COCHIN.

Le Fer sur l'enclume

PREMIÈRE PARTIE

I

CE QUI EST FAIT EST FAIT

SÉVERIN Lhostis s'était allongé près du feu, dans un fauteuil de cuir, un de ces fauteuils amples, bas, matelassés, profonds, où l'on peut aussi commodément songer à tout qu'à rien. Un cigare, dont il aspirait, à de longs intervalles, des bouffées lentes, se consumait entre ses doigts. Il regardait, du moins il paraissait regarder, Marie, sa femme, et son beau-père, le commandant Burdéron, installés vis-à-vis, sous la haute lampe, à une petite table verte, devant un échiquier garni de ses pièces qu'ils manœuvraient en silence, méditant leurs coups.

Depuis que le commandant avait obtenu sa retraite et vivait chez son gendre, au Mourillon, sa fille, tous les soirs, une fois ses enfants couchés, jouait aux échecs avec lui. Séverin, que le jeu intéressait, en demeurait simple spectateur, soit par nonchalance, soit pour de plus obscurs motifs. D'habitude, il assistait au début de la partie ; ensuite, il sortait, car il aimait, avant d'aller dormir, humer le vent de la mer et marcher au bord, dans la nuit. Fils de marins bretons, ayant navigué lui-même jusqu'à trente-deux ans, — il commençait alors sa trente-quatrième année, — la mer lui tenait au cœur comme la grande nourrice originelle. Dès qu'il s'en approchait, son sang battait plus clair ; même en la saison froide, il s'y trempait. Elle respirait presque à sa porte : il n'avait qu'à traverser le jardin de la

villa pour descendre, au-dessus du flot, vers le chemin abrupt qui longe la Pointe de la Mitre, en face de Saint-Mandrier.

Mais, ce soir du 19 mars, un acerbe vent d'est, qu'exaspérait l'équinoxe, précipitait les houles à l'assaut des promontoires ; et la maison des Lhostis, battue en plein par l'ouragan, vibrait dans toute sa membrure, comme un navire enlevé sur une lame, quand l'hélice crie hors de l'eau. Séverin, en Bretagne, et au large des lointains océans, avait affronté des tempêtes apocalyptiques. Cette nuit-ci, pourtant, le tumulte de la mer et de l'espace opprimait son âme d'une appréhension, semblable à l'attente incertaine d'une catastrophe.

Par un pli qu'il avait de tendre ses sens vers l'extérieur, il essayait de réagir en décomposant les bruits du chaos : l'informe trépidation de l'abîme, rumeur de chaudière effervescente ; les chocs rauques et caverneux, les explosions des vagues brandies contre les rocs, et dont les gouttes giclaient sur les agaves des buissons, sur les pierres du talus ; plus près, le mugissement de trombe qui déferlait dans les arbres, autour de la villa, les rafales qui grondaient, au creux de la cheminée, comme des bêtes fauves. Il *voyait* les masses d'air se rompre aux angles du toit, filer en ondes glaciales sous les joints des portes, par les fenêtres des volets, glapissantes, geignantes, ululantes, rôdant avec des plaintes d'agonie, jusqu'à ce qu'un autre tourbillon les dévorât. Il écoutait aussi les flammes des bûches, à l'intérieur du poêle, ronfler dans des soubresauts furieux, comme au milieu d'une musique sonnant la charge, des roulements de tambours ivres ; cocasse analogie, insérée entre des impressions anxieuses, sans rien en dissiper. Puis, une phrase lui vint, puérile d'apparence, et claire pour lui seul :

— *Heureusement*, il ne pleut pas.

A l'instant même où cette réflexion, inarticulée, glissait au bord de sa vie consciente, sur le perron, sur la tôle des chéneaux la pluie crépita. Il envoya un coup d'œil rapide vers la pénombre du mur, à un cartel doré, en forme de cul-de-lampe, lequel marquait neuf heures moins cinq.

— Dans vingt minutes, se dit-il encore, *elle* sera là.

Il considéra les deux joueurs d'échecs perdus dans leur stratégie, et soudain leur sécurité lui parut étrange :

— Le bel engin qu'une passion pour abolir ce qui existe au dehors ! Marie s'aperçoit-elle seulement qu'il pleut sur notre toit?

Tandis que le commandant poussait en droite ligne une de ses tours, le visage honnête et régulier de Marie n'énonçait qu'une attention calculatrice à la riposte qu'elle préparait. Cette veillée, pour elle et son père, en continuait des milliers d'autres, toutes sérieuses, silencieuses, tranquilles comme les pulsations du cartel qui, depuis le règne de Louis XV, dans la famille des Lhostis, sonnait les heures et les demies.

Mme Lhostis s'était initiée d'abord aux échecs, afin de servir un goût déjà ancien du commandant ; ne devait-elle pas à son père un moment de sa journée? Sa complaisance d'affection cessa bientôt d'en être une : à mesure qu'elle dominait les aridités du jeu, satisfaite d'exceller dans une science difficile, elle joua pour jouer, de plus en plus appliquée et fervente. Elle ne prévoyait pas le moins du monde quels contre-coups impliquerait en son ménage cet abstrait et tyrannique divertissement ; elle trouvait, d'ailleurs, très simple que son mari, chaque soir, rêvât à son aise ou déambulât sans elle.

Abandonner une minute de bonheur, et n'en plus souffrir, c'est le vulgaire symptôme qu'une affection languit. La jeune femme de Séverin, lorsqu'elle sacrifia les calmes délices de leurs sorties nocturnes, avait obéi aux exigences tacites du despotisme paternel. Puisque son mari, par bonté, pensait-elle, consentait à cette privation, elle s'y accoutuma généreusement ; mais elle se fût indignée si on était venu lui dire que les échecs la consolaient d'une heure d'intimité perdue. Elle restait, d'ailleurs, au jeu, maîtresse de ses propensions, s'évertuant moins à triompher qu'à maintenir jusqu'à la fin le duel indécis : son père, elle le savait, quand il se couchait sur un mat, reprenait dans sa tête ses combinaisons malchanceuses et ne s'endormait plus.

Or, elle voulait éliminer toute peine de la vie des siens, comme d'autres tiennent à voir leurs meubles sans cassure ou les allées de leur jardin sans feuilles pourries. Elle-même n'avait connu d'aigres souffrances, dans sa chair, qu'en mettant au jour ses deux fils, et, dans son âme, qu'à chaque séparation, tant que Séverin s'embarquait, au péril des mers, pour des mois.

Saine et forte, d'une humeur jusque-là radieusement égale, Marie semblait prédestinée à vivre heureuse. Elle marchait dans la paix avec les hommes et avec Dieu. Cependant une présomption la leurrait : elle s'imaginait émettre sur tout ce qui l'approchait une

clarté de joie nécessaire ; comme d'une source fraîche dérive la verdeur d'un pré.

Séverin la dévisageait sous la lampe dont le capuchon rabattait une lumière d'ambre autour de ses épais cheveux mordorés. Il lisait, une fois de plus, sur sa mine, la confiance naïve d'un cœur en repos.

Toute la personne de Marie certifiait l'insouciant abandon d'une épouse sûre de sa jeunesse et qui se croyait aimée. Son exubérante chevelure était nouée en un chignon simpliste ; une raie unie divisait ses bandeaux. Pas un diamant ne décorait ses oreilles, pas un bracelet ses bras. Sa robe, d'un bleu gris, effaçait, plus qu'elle ne les faisait valoir, les lignes robustes de son corps. Et surtout, bien qu'une ombre, pour Séverin qui la voyait obliquement, drapât ses yeux, sa figure portait une certitude de calme que la tension du jeu laissait intacte.

Elle n'était point belle d'une beauté qui charme, mais l'effigie d'une race s'était burinée dans ses traits. On eût volontiers chargé sa tête de l'ample chapeau noir qu'aux grands jours mettent encore les paysannes de Bresse, du chapeau rond comme un dôme, fièrement surmonté du cône hiératique, avec les barbes pendantes de dentelle et le double gland d'or. Née d'une mère et d'un père bressans, elle rappelait les femmes de Pont-de-Veyle ou de Viriat par l'ovale d'un profil osseux et sévère, un nez rectiligne, des lèvres droites, serrées, un contour de menton quelque peu rude. Seulement, le bonheur, aidé du bien-être, amollissait à la surface cette énergique ressemblance. Le hâle de la mer avait eu beau toucher ses joues, le bleu des veines entreluisait, vers ses tempes, sous l'épiderme velouté. Une habituelle gaîté détendait sa bouche volontaire. Elle était la femme créée pour l'homme, à sa place et tranquille au foyer. Ce qui plaisait en elle, comme le fond de cette harmonie, c'était un air absolu de franchise et de sagesse.

Son père, vis-à-vis d'elle, offrait les mêmes accents de visage, mais qu'avaient durcis trente années de labeur et de commandement, la tristesse d'un veuvage précoce, des amertumes ou des passions rentrées. M. Burdéron avait le teint sec et recuit de l'ancien colonial, des creux jaunes sous les pommettes qui signifiaient un foie malade. La vigueur probe de sa face n'en ressortait pas moins, avec une âpreté de médaille. La mâchoire appuyée sur la paume de sa main, il faisait songer à d'impassibles joueurs d'échecs arabes, accoudés, durant une après-midi torride, contre les dalles d'une ruelle, devant une taverne

ombreuse, autour de l'échiquier posé à terre. Son œil net d'artilleur dominait son étroit champ de bataille, comme s'il eût réglé le tir d'une batterie. Une telle rectitude était écrite dans son regard, que nul ne paraissait pouvoir mentir en sa présence. De ses lèvres, qu'adoucissait une moustache blanchissante, souplement touffue, jamais une fausseté méchante n'avait dû s'évader.

Séverin, le comparant à lui-même, l'appelait « une âme à la vieille marque », « un homme cubique, fait d'un seul coup ». Au fond, le commandant était quelqu'un de plus compliqué que ses apparences. Le métier militaire avait renforcé sa droiture native, son bon sens, sa décision. Mais l'âge, — quoiqu'il eût juste cinquante-trois ans, — faisait coriace tout le rugueux de son caractère : pointilleux comme un bureaucrate, maniaque dans son amour de l'ordre, autoritaire, irritable, il rendait parfois à son entourage l'existence incommode. Pour l'heure, en beau train de battre sa fille, il se sentait naïvement satisfait. Séverin, qui suivait cette impression au coin de sa paupière, dans un certain plissement de sa patte d'oie, revenait, par antithèse, aux mystérieuses anxiétés dont, seul, il se formait une pâture :

— Le pauvre homme ! Lui et Marie ne pensent qu'à leurs pions, comme s'il n'y avait rien d'autre sous les astres. Un cyclone renverserait la villa, ils ne l'auraient pas entendu venir. Ils croient tout paisible autour d'eux, comme ils sont. Et, pourtant, un mot suffirait à culbuter leur illusion dans un désastre. Ils sont heureux parce qu'ils ignorent. Je ne veux pas qu'ils *sachent*, ils ne sauront jamais !

Neuf heures allaient sonner ; il se leva sans hâte et passa dans le vestibule. Le vent, tel qu'un chien noir, hurlait à ses talons. Une lampe orientale, en forme d'œuf pointu par le bas, sous les bouffées d'air qui entraient, balançait au plafond le demi-jour treillissé de ses verres multicolores. Une jeune fille brune, le cou entortillé d'un châle, tenant un bougeoir, montait l'escalier de marbre. Elle se retourna vers Séverin, et, sur un ton de prudente familiarité :

— Monsieur sort avec ce temps? Je souhaite bien du plaisir à monsieur.

— Oh ! répondit-il, enfilant les manches d'un long manteau à pèlerine, j'en ai vu d'autres.

— Bonsoir, monsieur.

— Bonsoir, Aline.

Aline était la fille d'un ancien commis aux vivres, nommé Pascal, retiré dans la banlieue de Toulon, au bourg de la Valette, où il

sonnait les cloches et chantait la grand'messe. Marie l'avait prise pour femme de chambre. Malgré son encolure épaisse et le roulis vulgaire de sa démarche, Aline méritait d'être appelée par le commandant « une fine mouche ». Elle apportait à son service une surprenante diligence. Seulement, son œil d'émerillon laissait moins encore échapper un point faible en ses maîtres qu'un grain de poussière sur un meuble. Prompte aux galéjades et aux brocards, elle serait devenue trop familière si on ne l'eût parfois bridée. Séverin la maintenait à distance, tout en la ménageant. Il trouva déplaisante l'ironie couverte de son mot : « Je souhaite bien du plaisir à monsieur. » Mais d'autres soucis l'absorbaient et il rouvrit la porte du petit salon pour jeter aux deux pousse-bois cette parole d'habitude :

— A tout à l'heure.

Marie, qui adoubait, un doigt levé sur sa dame avant de la déplacer, inclina la tête en signe d'assentiment. Le commandant, tout à sa tactique, n'eut pas l'air d'avoir entendu...

Séverin sortit par la vérandah donnant sur le jardin. Aussitôt dehors, la tempête le heurta en pleine figure ; la pluie criblait sa barbe et lui brouillait la vue. Il descendit, ployé en avant, les degrés de la terrasse. Les ténèbres étaient compactes ; à peine discernait-il deux gros pins agitant, pareilles à des fumées sombres, leurs masses orageuses.

Au bout du jardin, vers le balustre, il descendit encore quelques marches, et, ayant tiré derrière lui la porte de bois, il entra sur le chemin de la falaise, fruste, bossué, qui subit les ressauts du rivage, les redans et les entailles des criques.

Aucun réverbère ne l'éclairait en cet endroit ; mais, du port, les deux fanaux de la passe, les rampes électriques des navires disposés comme des châteaux de lumières, renvoyaient jusque-là leur éclat rigide ; du large, à l'est de la côte, le feu tournant d'un phare arrosait d'un jet brusque les rivages ; et, plus près, les blancheurs livides que les lames remuaient autour des brisants, par secousses, faisaient une clarté.

Séverin s'avança, tendant son corps de biais, le long de la corniche déserte. Il s'arrêta devant une ruelle où les rafales s'entonnaient à la façon d'un torrent ; et il regarda au fond de l'obscurité, comme s'il eût cherché quelqu'un. Il dépassa ce couloir, puis retourna sur ses pas, scruta une seconde fois la ruelle ; l'ombre y palpitait avec les houles du vent ; mais personne ne parut. Il n'eut aucun signe d'impatience, en homme qui a devancé le moment exact d'un rendez-vous.

Il remonta vers la villa, le cou entre les épaules, frappé dans le dos, comme par un fouet, par les bourrasques impulsives. Ses narines s'ouvraient à l'émanation des varechs et à l'odeur térébenthineuse des eucalyptus mouillés. Il retrouva sourdement la jouissance coutumière de percevoir le goût du sel sur ses lèvres humides d'embrun. Sa solitude entre le vent féroce et la mer pantelante reconstituait pour sa mémoire des nuits à bord telles que cette nuit, des heures de quart sans nombre et qu'il ne recommencerait plus.

Depuis qu'il avait quitté la marine, son passé le tirait à soi par des reprises nostalgiques. Il n'avait point, comme tant d'autres, brisé sa carrière dans une crise de dégoût, indigné de voir des marins qui naviguaient relustrer jusqu'à cinquante ans sur leur manche leurs trois galons, tandis que des « fils d'archevêques », embusqués dans les majorités d'escadre ou au ministère, s'adjugeaient toutes les faveurs. Qu'aurait-il perdu à finir simple lieutenant de vaisseau? Des inclinations méditatives, un mélange d'indolence et de fierté le rendaient peu sensible aux avancements et aux glorioles. Même il eût trop volontiers pensé de sa personne : ce qui me regarde me regarde à peine. Une sorte de bouddhisme latent s'insufflait, comme une vapeur d'opium, en son énergie. Il se demandait si sa vie n'était pas un songe où le dormeur n'était certain que de songer ; il suspectait la valeur de ses actes avant de les accomplir, et, par intervalles, estimait son Moi « autant qu'une pelure d'oignon ».

Mais une chimère l'avait induit, comme disait le commandant, « à casser sa gourmette ».

Dès sa sortie du *Borda*, chaque fois que le service lui laissait du répit, ou, le soir, sur la table de sa chambre, il notait des esquisses de poèmes et de drames symbolistes. Il débuta, — on s'en doute, — par des paysages maritimes. Excellent nageur et plongeur, bien des fois, les matins d'été, en contemplant au travers de l'eau des pourpres brunes de madrépores et des fonds glauques oscillants, il s'était dit qu'un artiste dont l'œil serait bon, obstiné à surprendre le mystère des pénombres sous-marines, en extrairait des merveilles. Afin d'explorer mieux les « Paradis de la mer », il s'était fait descendre dans une cloche de verre, muni d'un réflecteur, jusqu'à la zone opaque. Des impressions qu'il « dragua » naquit un livre descriptif, d'une écriture singulièrement tarabiscotée ; car une erreur le tour-

mentait, il croyait qu'on n'a point de style, sans habiller d'un vêtement d'artifice les choses que l'on veut rendre. A son immense surprise, une revue notable inséra son manuscrit ; autour de son nom se fit un bruit passager.

Vers cette époque, on parlait de construire des sous-marins. Il souhaita manœuvrer un de ces périlleux bateaux ; le mécanisme des moteurs et des torpilles lui était extraordinairement familier. Il commandait en second l'*Arbalète*, un aviso-torpilleur de la défense toulonnaise, et il aurait servi « à son banc de quart », plus longtemps, si l'un de ses oncles, l'armateur de Cherbourg, M. Hervé Lhostis, n'était mort en lui léguant quinze mille livres de rente. Séverin conclut que sa vocation ferme était d'écrire, puisque lui tombait au creux de la main « la poignée d'olives », faute de quoi l'homme de lettres, producteur besogneux et contraint, dissipe à mesure ce qu'il acquiert intérieurement.

D'autres motifs spécieux, épaulant celui-là, emportèrent sa décision. A l'improviste, il pouvait être désigné pour une station d'Extrême-Orient, avoir en perspective trente mois d'exil. Lui-même serait parti sans répugnance : l'Inde et la Chine miroitaient à l'arrière-plan de ses imaginations, comme de fantastiques architectures vermeilles dont la distance évaporait les formes, et il eût joui de les raviver. Marie, au contraire, toute résignée qu'elle fût à ses demi-veuvages, quand elle s'en représenta le terme possible, inclina vers la pente où s'entre-bâillait un avenir heureux.

« Séverin n'aurait qu'à rédiger une lettre de dix lignes, et ce serait fait. Il ne *nous* quitterait plus. »

De leurs deux fils, Albert et Ferdinand, Albert, l'aîné, turbulent déjà, raisonneur, avait besoin d'une formation virile. Marie, jusque-là, suffisait à le dresser. Mais, dès qu'il serait grand, maintiendrait-elle, sans l'aide du père, l'équilibre de cette discipline? Des prudences maternelles appuyèrent donc ses vœux d'épouse amoureuse. Pourtant elle contredit d'abord Séverin dans son projet : jamais il n'aurait l'approbation du commandant. Au premier mot qu'elle en proféra, M. Burdéron haleta fortement, secoua les épaules, croisa les bras :

— Et tu vas lui laisser faire cette boulette ! Vivoter de ses rentes, c'est bon pour un traînard comme moi. Peut-on savoir ce que l'avenir nous réserve? Ce garçon, s'il prend ses quartiers, que deviendra-t-il? Un ratureur de papier, un mandarin. Nous en avons trop de cette engeance, nous en crevons.

Le commandant n'admettait dans un État que trois espèces d'hommes nécessaires : le laboureur, le prêtre et le soldat ; il eût mis aisément le soldat plus haut que le laboureur et le prêtre ; et il n'était pas loin d'opiner :

« Qui démissionne déserte. »

Mais, s'il se gendarma seul à seul avec Marie, ses objurgations, en face de son gendre, perdirent de leur rudesse bougonne. Le flegme extérieur, quelque peu distant, du marin le bridait à son insu ; modeste, il se jugeait inférieur à Séverin, admirait ses facultés d'artiste, quoique ses œuvres lui parussent baroques. Le prestige des trois cent mille francs avait obscurément accru cette déférence tacite. Séverin, lorsque son beau-père critiqua ses intentions, se contenta de rétorquer au vieux colonial une de ses boutades :

« Tout ce qui reste d'honnête dans le militaire devrait démissionner en masse. »

L'humiliation croissante de l'armée sous le joug des potentats civils écœurait M. Burdéron ; pour arracher la France aux démagogues, il estimait seuls expédients les moyens désespérés. Il n'en pressa pas moins son gendre par des arguments de fidélité, d'honneur, l'adjura même de rester à son poste, « comme un timonier tient la barre jusqu'au bout ». Séverin, que cette dialectique impérative délogea de son apathie, se défendit avec véhémence, résolu d'ailleurs, quoi que pût dire son beau-père ou Marie, à passer outre ; et il fit ce qu'il voulait faire.

Maître brusquement de ses jours, il céda aux mollesses câlines d'une existence où sa femme et ses fils lui appartenaient, où il dormait et veillait à sa guise, lisait sans s'interrompre, poursuivait l'achèvement d'un grand drame légendaire en prose rythmée qu'il avait entrepris, étant à Bizerte.

Cependant, après quelques mois d'indépendance, une satiété gâta cette vie sans chocs. Un malaise lui vint de ne plus se vouer tout entier à la mer. Tant qu'il foulait le pont d'un navire, la mer le possédait, corps et âme, jusqu'à la mort. Maintenant il ne lui donnait que quelques heures oisives ; l'amour dont elle l'avait lié se tournait en des relations raisonnables, exemptes de risques. Ce changement l'affectait, comme s'il eût été infidèle à une maîtresse qu'il ne cessait pas d'idolâtrer. En effet, il pouvait bien, avec un illustre Celte, appeler la mer « sa vieille maîtresse » ; mais il en avait une autre, et c'était elle qu'il attendait.

Un dimanche de mars, l'année précédente, il revenait de Saint-Mandrier, par les Sablettes, avec Marie et ses deux fils. Devant l'embarcadère, où se massait une foule, son ami Bordes, un officier de la *Dévastation*, le présenta, lui et les siens, à la veuve d'un contre-amiral, Mme Lougrée, depuis peu établie au Mourillon. Celle-ci avait auprès d'elle sa nièce Éliza, une jeune fille de vingt-trois ans, dont les Lhostis avaient entendu dire qu'elle composait des vers et les déclamait. Quand tous montèrent sur le bateau, la poussée des embarquants isola de Séverin Marie, Ferdinand et Mme Lougrée. Il se porta, tenant Albert par la main, vers l'avant du pont, et, comme il tournait la tête, il reconnut à deux pas de lui Éliza, séparée de sa tante dans la cohue. Entre eux se noua une de ces conversations superficielles d'apparence, où un homme et une femme perçoivent des unissons légers, se donnent le *la*.

Éliza Lougrée ne paraissait rien avoir de ce qui foudroie le commun des hommes jusqu'à la cécité de l'adoration : elle était d'une taille ordinaire, la sveltesse de son corsage confinait à la maigreur, une maigreur nerveuse qu'il devina tressaillante ou crispée au moindre frôlement. Sa figure laissait entrevoir une tension réfléchie, mélancolique. Ses yeux pers, dont les cils vibraient à chaque instant, s'absentaient dans une sorte de somnambulisme ; si quelque impression les ranimait tout d'un coup, leur stupeur se changeait en inquiétude exaltée. Des souffrances incommunicables, — ou peut-être des pressentiments de souffrance, — avaient endolori ses lèvres. Elle semblait faite pour subir plus que pour agir. Une délicatesse maladive distinguait son profil : son nez s'incurvait doucement, à peine charnu, translucide ; son menton était spirituel, mais trop pointu. Une chose unique, en elle, séduisit dès l'abord Séverin : le timbre de sa voix. La voix d'Éliza détenait une volupté ; le plus souvent, nonchalante, serpentine, mouillée de vagues tendresses ; le peu d'accent provençal qu'elle s'était incorporé en faisait mieux chanter les inflexions ; chaque fois qu'y passait un éclat d'enthousiasme ou de moquerie, elle sonnait comme un violoncelle qui monte à l'aigu...

Était-ce le sursaut d'un contraste, au fond de la nuit sauvage, ou parce que ce rendez-vous serait un rendez-vous d'adieu? Séverin, marchant seul sur la falaise, retrouvait dans la chambre obscure de ses souvenirs, entouré d'un halo pourpre, le soir étincelant de leur première rencontre. Ces images exactes flambaient devant lui, à la manière d'un brasier qu'une rafale excite. Des centaines d'autres

dimanches, il avait regardé le soleil, s'inclinant vers les toitures de l'arsenal, rebondir sur les coques des grands vaisseaux, et viser, comme des cibles d'or, les plaques de cuivre aux bouches des canons, tandis que des files de matelots, en blanc sur les passerelles, suivaient d'un œil placide le sillage des canots-majors chargés d'hommes à cols bleus. Pourquoi, en cette minute-là, le spectacle de la rade heureuse, des navires au repos, l'orgueil des pavillons qui claquaient sur les mâts et les vieilles magnificences des sites avaient-elles fait vibrer sa belle humeur, comme si, dans un coup de lumière, il les découvrait? Le contact de cette inconnue lui insinuait-il déjà d'illusoires émerveillements?

A un an de distance, il sentait encore près de son visage le voile bleuâtre enroulé autour du chapeau d'Éliza, et ce voile, que le vent lutinait, recevait, au déclin du jour, la couleur soyeuse des petites houles dont toutes les pointes bougeaient sous le ciel diaphane. Elle parlait, et il la considérait, moins occupé de ce qu'elle disait que d'elle-même : les souffles de l'espace éveillaient une rougeur sur ses joues claires, au bord de son oreille festonnée de frisons châtains ; le couchant s'attisait en ses prunelles ; les mots qu'elle articulait séparaient ses lèvres finement froncées, ombrées, là où elles se joignaient, par un mince renflement. Comme elle s'extasiait en montrant, à l'est de la ville, la cime nue, marmoréenne du Coudon, tel qu'un sphinx qui, d'en haut, scrutait la mer brumeuse, il lui désigna de l'autre côté, vers Ollioules, les crêtes hérissées contre les lances obliques et rutilantes de l'occident.

— Ne dirait-on pas, remarqua-t-il, que ces hauteurs furent construites pour la guerre dès avant les siècles? Les rocs ont des airs de bastions, de redoutes, de tours ébréchées. On s'attendrait à voir, entre leurs créneaux, des canons s'allonger et circuler des sentinelles.

— Vous croyez donc, monsieur, répondit Éliza, des guerres encore possibles?

— Non, répliqua-t-il, j'ai fini d'y croire ; mais Toulon, s'il n'y croyait plus, cesserait d'être Toulon.

Avant qu'il eût achevé son idée, elle l'avait comprise, et, mobile, oubliant sa question, à l'aspect d'un yacht amarré, elle évoqua une croisière qu'elle avait faite entre Alger et le Bosphore :

— Le matin, par le hublot ent'rouvert, la brise me réveillait. Je n'apercevais que l'eau et le soleil, le soleil et l'eau...

Elle avait, de même que lui, une passion pour la mer. Sans paraître

le citer, elle répéta, de son livre qu'elle avait lu, une phrase « sur l'éther qui encercle l'orbe marin, comme l'anneau d'une bague en presse l'émeraude ». Ce lyrisme de réminiscences déplut à Séverin qui tenait de sa mère, une Lorraine, un fond judicieux ; malgré tout, son amour-propre d'auteur fut secrètement chatouillé.

Pendant qu'ils causaient, un remorqueur à aubes croisa leur bateau ; l'écume de son remous jaillit jusque sur le pont. Albert éclata de rire ; Éliza eut le dos éclaboussé. Elle portait une robe « coque d'amande » que l'eau de mer tacha vilainement. Séverin, avec son mouchoir, l'essuya d'une main légère et respectueuse. Il ne se doutait point qu'un tel mouvement d'obligeante familiarité présageait une prise de possession...

Ces menus épisodes et leurs suites, en quelques secondes, durant son attente, s'entrenouèrent dans sa lucidité. L'imminence d'une séparation jetait, pour l'instant, son passé plus hors de lui ; et il examinait :

— Comment l'ai-je aimée? Comment m'a-t-elle aimé? Qu'y eut-il en moi, puis en elle, de si terrible que nous n'avons su nous éviter? Quand je l'ai connue, j'étais inactif, trop de désirs inemployés m'alourdissaient. Avant elle, aucune femme ne m'avait pris par un élan durable. Marie, je l'aimais, je l'aime toujours ; elle est plus belle de corps qu'Éliza ; elle a des vertus éminentes ; peu de choses lui manquent pour égaler la femme forte des Écritures. Mais elle s'est donnée dans l'ordre, elle est à moi trop absolument, je ne possède en son amour que des joies sans résistance.

La résistance d'Éliza fut l'aiguillon... D'abord, une prévention désavoua mon amitié pour elle. Je pensais que tous les sentiments d'une femme qui écrit doivent se volatiliser en métaphores. Parfois elle devisait trop bien, elle m'agaçait. Elle nous avoua un jour qu'elle tenait au z de son prénom ; je trouvai ridicule cet enfantillage romantique. Cependant, je lui reconnaissais des dons tellement subtils ! Elle pénétrait les nuances de tout ; ses intuitions terminaient ce que ma paresse négligeait d'articuler. Lorsque je lisais devant elle les scènes de mon drame, elle atteignait mieux que moi l'art où je tendais. Un mot qu'elle laissait tomber à l'aventure me fixait dans l'axe d'une conception. Ses idées semblaient sortir de profondeurs mal définies et d'autant plus attirantes. Je devins curieux d'entr'ouvrir les plis de cette pénombre. Mon intelligence, seule, était conquise ; je le croyais du moins. J'étudiais Éliza comme

une figure singulière, si différente des jeunes filles dont se meublent les salons ! Des saillies lui échappaient qui prolongeaient à son égard mes incertitudes. Un jour, elle disait à Marie devant moi :

— Je voudrais me teindre les cheveux au henné, me mettre du kohl aux yeux ; *j'adore le maquillage.*

Ce goût du faux qu'elle simulait aurait pu me désenchanter sans retour ; Marie la défendait contre ma méfiance :

— Elle est plus simple qu'elle n'en a l'air, et c'est une fille malheureuse.

Éliza vivait tristement : un père et une mère divorcés et remariés tous deux ; un frère, parti pour le Japon et dont elle n'a plus de nouvelles ; sa tante, une excentrique, une spirite fantasque et maussade. J'eus pitié d'elle ; c'est par la compassion qu'elle me troubla.

Elle plaisait à Marie ; Marie plaisait à Éliza ; il fallait bien que cela fût. Éliza admirait chez Marie la femme de caractère, la maîtresse de maison qu'elle-même ne sera jamais. Marie s'étonnait des supériorités d'Éliza, sans en être jalouse, — est-elle capable de jalousie? — Elle s'aidait par cette amitié à mieux comprendre mon œuvre. Éliza, d'ailleurs, se targuait peu de ses avantages ; comme pour les amoindrir, elle déplorait ses insuffisances, ses distractions, ses manques de logique, sa pente à la morosité.

Au moment où Marie, en juillet, se fit une entorse, Éliza venait passer des après-midi près de sa chaise longue ; elle allait lui cueillir, au jardin, les figues les plus mûres, elle arrangeait à Ferdinand des jeux de patience. Étais-je pour quelque chose dans cet empressement? Elle prétend que non, elle voudrait me convaincre que, si je ne l'avais pas cherchée, elle n'eût aucunement songé à moi.

Certaines de ses façons dénonçaient pourtant une coquetterie. Une fois, Marie, étant seule avec elle, la conseillait sur le plissé d'une jupe. J'arrivai, je m'arrêtai au seuil de la porte entre-close. Éliza se retourna, et, d'un ton cavalier :

— Allez-vous-en, fit-elle ; nous sommes dans les chiffons ; nous n'avons pas besoin de vous.

J'entrai comme si elle n'eût rien dit ; mais déjà elle essayait son pouvoir sur ma volonté : son tact délié la prévenait qu'un effluve d'elle passait et repassait dans les vagues de mon sang.

Une découverte m'inquiéta : je m'aperçus que je dissimulais mon inclination, et, moi, qui ai la haine de toutes les hypocrisies, je prenais plaisir à celle-là. Ce m'était une volupté de nourrir au plus intime

de moi-même une plaie cuisante que personne ne soupçonnait. L'idée de tromper Marie, d'exposer son bonheur me consternait, et la tentation de séduire Éliza m'affolait...

Ici, le soliloque de Séverin dévia vers des transports d'homme ivre. Chaque fois qu'il se butait à l'alternative : choisir entre Éliza et Marie, son âme rebondissait en arrière ; il ne se résignait ni à rompre avec l'une ni à sacrifier l'autre. Une délibération sur ce choix lui apparaissait atroce et vaine. Il se savait coupable envers Marie, envers ses fils. Théoriquement, il avait pu se poser la question : « Où est le mal? Qu'est-ce que le bien? » Mais, au travers des fumées de sa vie charnelle, le précepte de l'immémorial catéchisme : Adultère point ne seras, s'obstinait à luire, fanal incorruptible. Sans nier ses désordres, il se refusait à les voir tels qu'ils étaient. S'il se penchait sur ce gouffre vague, un je ne sais quoi de nauséabond sortait de là, et il se détournait en hâte.

Pouvait-il, impliqué dans sa passion, en débrouiller les phases? Il allait jusqu'au bout de son égarement, ainsi qu'un joueur, au milieu d'une mauvaise série, persiste et ne veut rien savoir de sa ruine presque certaine, mais se dit en aveugle : « Demain, je ferai mon bilan. »

Sa liaison avec Éliza Lougrée avait eu des origines antérieures au temps où ils se connurent. L'un et l'autre subissaient l'infection obscure de ce sophisme : pour l'artiste la commune sagesse ne fait pas loi. Ils étaient les contemporains d'un Rimbaud, d'un Signoret, d'un Verlaine, qui, par dégoût de végéter comme des ronds-de-cuir ou des marmottes, galvaudèrent effrénément des forces splendides. L'illusion d'être indépendants sollicitait Éliza et Séverin vers des paradis romanesques. A cette chimère sans objet, tous deux, en se découvrant, donnèrent une prise.

Séverin, né pour les rudesses et l'imprévu d'une vie maritime, se dissolvait dans sa langueur présente. Son avenir s'annonçait aussi rectiligne que le trot d'un bon cavalier sur une longue piste molle. Au sursaut d'un rêve amoureux ses puissances imaginatives tressaillirent, comme jadis, les veilles de grands départs, quand il ne savait pas quelles eaux l'hélice de son navire ferait bouillonner.

Il approchait d'un âge où ceux dont la jeunesse fut chaste ont faim et soif, par moments, des mauvais fruits qu'ils n'ont point mordus. Par cela seul qu'il tenait en main toutes les chances d'une félicité moyenne, il éprouva l'envie de les anéantir, comme s'il voulait

se prouver qu'il la méprisait. Son affection pour Marie était devenue plus sensuelle, depuis que nulle absence ne rompait leur intimité : désirant trop sa femme, il était d'autant plus induit à en convoiter d'autres. L'entrée d'Éliza dans leur existence irrita cette inquiétude voluptueuse. Des affinités esthétiques le grisaient. Trois mois il s'abusa d'un semblant d'amitié : tandis qu'il croyait n'aimer que sa conversation et ses poèmes, il s'imbibait d'elle toute, et, au lieu de l'Éliza réelle, c'était une créature fictive, divinisée, qui se faisait maîtresse de lui. Résolu à ne jamais porter sur elle des yeux d'amant, il laissait au plus profond de ses veines cette passion couver, se délectait dans le premier frisson de sa fièvre.

Quand elle venait avec sa tante, les soirs de l'autre printemps, à la villa Lhostis, Séverin, avant qu'on servît le thé, ne manquait pas de s'approcher d'elle et lui demandait :

— Voulez-vous nous dire quelque chose?

A cette phrase attendue, elle se soulevait un peu, promenait sur son front les doigts de sa main droite, abaissait les paupières afin de se recueillir. Cette minauderie préalable n'offusquait pas l'assistance, tant elle semblait, chez Éliza, spontanée ! Sa voix languide et chaude, s'élevait, célébrant en des vers païens « le jeu sacré du naître et du mourir », et « les mystiques symphonies » de la mer

Où glissent les archets d'argent du clair de lune.

Le calme crépusculaire de la rade, le brusque dégorgement du flot au creux des falaises, l'odeur du myoporum et du genêt d'Espagne dans les massifs du jardin s'ajoutaient à la résonance des strophes. Elle croyait chanter ses émotions, alors qu'elle diluait des thèmes ressassés par les poètes à la mode. Séverin, malgré son goût du factice, apercevait confusément l'inanité de cette poésie. Mais, déjà, il perdait sa clairvoyance critique, moins attentif aux vers eux-mêmes qu'à celle qui les modulait. Il l'écoutait, et il contemplait ses mains. Les mains d'Éliza, d'une finesse aiguë, intelligente, émettaient plus d'idées que sa bouche n'en proférait. Une sorte de vibration musicale passait quelquefois jusqu'au bout de ses ongles roses et brillants, et, lorsqu'elles se tendaient dans l'ombre, Séverin voyait fuser aux pointes de ses doigts comme des lueurs magnétiques.

Devinait-elle le prestige dont il se laissait ensorceler? Il s'appliquait à contenir ce qu'il éprouvait ; elle n'y répondait par aucun émoi passionné. « M. Lhostis, jugeait-elle, est un homme supérieur. » Elle

l'eût pensé, même s'il ne se fût pas départi d'une réserve indifférente ; car les paroles de Séverin, perspicaces et brèves, tombaient rarement dans le vide. Elle le pensa d'autant plus qu'il admirait ses talents.

Marie, plus que Séverin, les premières semaines, retint l'amitié d'Éliza. Elle sut gré à Mme Lhostis de ne pas lui faire sentir, comme d'autres en son milieu, l'irrégulière position de ses parents. Sa tristesse native se fondait en bien-être à respirer la joie et la bonté de cette puissante femme épanouie. Marie possédait assez de littérature pour que la jeune muse ne s'ennuyât pas auprès d'elle. Éliza, jusqu'alors, avait dédaigné beaucoup de vertus pratiques ; elle en prenait exemple dans cette maison pertinemment dirigée. Mais une bizarrerie l'intriguait : par quel art Mme Lhostis était-elle heureuse, mariée à un homme aussi froid? Sur cette apparente froideur, dès que leur intimité fut mieux assise, elle aventura une réflexion :

— Oh ! s'empressa d'expliquer Marie, il a gardé au dehors l'habitude, prise en mer, d'être strict avec ses hommes ; mais si vous saviez quelle âme tendre, compatissante, même trop... Et, quand il se tourne à être gai, c'est un démon...

Elle rougit un peu de sa confidence, comme si elle avait trahi le fond de son bonheur. Éliza, aussitôt, démêla de quel amour M. Lhostis comblait sa femme ; et une jalousie subite la pinça au cœur. Ce mouvement, dont elle eut honte, s'apaisa. Puis, lorsque la passion clandestine de Séverin lui fut perceptible, elle voulut croire qu'elle se leurrait. Cependant, l'hypothèse d'un triomphe sentimental, l'appât de se sentir préférée à une autre excita son imagination vaniteuse. Elle eût tremblé d'horreur si quelqu'un lui avait dit : « Vous serez, dans ce ménage, la cause d'un désastre. » Elle se riait, malgré tout, de sentir que Marie n'était effleurée d'aucun soupçon.

Pourquoi Marie, en effet, eût-elle craint, comme une rivale, « cette petite maigriote »? Pourquoi eût-elle mis en doute, chez Séverin, la fidélité d'une tendresse plus amoureuse que jamais? La curiosité d'Éliza rôdait autour de conjectures possibles :

— Marie ne voit rien ; c'est peut-être qu'il n'y a rien. Je me trompe et je suis une sotte de rêver qu'il s'occupe de moi. Ou bien, elle ignore, parce qu'il dissimule ; mais, dans quel espoir dissimulerait-il? Si j'étais sa femme, j'aurais vite lu dans son jeu. J'ai peur que Marie ne soit pas fine ; est-ce ma faute?

Elle-même, en attendant, se garda de laisser transparaître qu'elle comprenait. Au fond de leur amitié s'insinuait donc un mystère, ils

en jouissaient tacitement, et, par là, nouaient entre eux une sorte de complicité latente. L'image de Séverin se fixait, plus avant d'un jour à l'autre, dans la substance d'Éliza ; l'absurdité d'une liaison *réelle* avec lui rassurait sa vertu contre le péril de songeries idolâtres.

Elle découvrait en ses yeux glauques de Breton le sérieux des immensités, la profondeur des abîmes. Elle aimait le pli noble de ses paupières pesantes, le sourire dont ses fortes dents éclaircissaient parfois sa barbe brune. Ses allures possédaient une élégance, son port, de la souplesse ; une courtoisie discrète mesurait toutes ses manières ; sa voix un peu sourde savait prendre des intonations persuasives. Éliza trouvait à son front étrangement bombé, d'une blancheur mate, un air de génie. Elle rendait au centuple à Séverin ses admirations littéraires ; elle espérait en lui l'écrivain novateur, le symboliste qui allait restituer au drame sa grandeur perdue depuis des siècles, et en ferait « un miroir convergent », une synthèse du visible et de l'invisible.

Il lui prêtait des livres, surtout des romans où se dévidaient les sempiternelles fictions du désir trompé ; c'était, pour lui, un prétexte à éprouver sur elle l'idée qu'il se formulait de l'amour, « une exaltation dans la conscience de vivre, jointe à l'appétit de s'engloutir dans l'inconscient ». Cette étreinte éperdue des contraires, des mots, prétendait-il, ne pouvaient la représenter ; la musique seule en figure le frémissement. Éliza saisissait à moitié tout ce que signifiait la métaphysique sensuelle et confuse de son ami ; par une trouble attente, elle pressentait à quoi peut-être il en viendrait ; mais alors, ne saurait-elle pas se défendre? Tandis qu'elle cherchait avec délices sa perdition, elle se croyait donc sûre d'elle-même.

Les premiers mois de leur amitié, d'occultes puissances semblèrent disposer tout afin que la catastrophe devînt facile. Les occasions se coalisèrent où ils se retrouvaient et se parlaient sans témoins.

Lorsque la saison chaude s'établit, Mme Lhostis offrit à Éliza de lui apprendre à nager. Éliza, régulièrement, arrivait entre cinq et six heures ; quelques jeunes voisines venaient aussi ; elles se dévêtaient dans la villa, n'ayant, hors du jardin, qu'une dizaine de marches à descendre pour se jeter à l'eau. Séverin ne se baignait pas en même temps qu'elles ; mais, après que toutes étaient remontées et rhabillées, on servait sous les pins de la terrasse une collation ; souvent, ensuite, les baigneuses s'éparpillaient à travers les allées ; Séverin se promenait tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre ; de la sorte,

personne n'était surpris si Éliza et lui allaient ensemble jusqu'au balustre ou s'en retournaient vers le mur du clos, jusqu'au puits.

Ces moments-là distillaient à tous deux, goutte à goutte, le philtre des illusions dévorantes. Jamais l'univers ne parut à Séverin plus éblouissant ; jamais il n'avait mieux senti la maturité de sa force, les consonances de ses orgueils ; les pulsations de ses veines bourdonnaient comme une musique étouffée. La fraîcheur liquide des ombres, le brasier amorti du ciel, les reflets de la mer assoupie entre les bras fumants des promontoires, tout se condensait autour d'Éliza transfigurée, sans qu'il s'avouât encore sous quel amour il s'envoûtait. Un certain soir de juin, comme ils marchaient là l'un près de l'autre, au loin sur un boulevard passa la voix traînante d'un marchand d'oranges qui clamait : « Mayorca la bella ! Mayorca la bella ! »

— *La bella!* dit Séverin. Vous l'entendez? C'est le chant même des espaces. Tout est beau, tout est heureux. Êtes-vous heureuse, vous aussi?

— Je le suis presque, répondit-elle, sentant dans ses membres une légèreté qu'elle supposait devoir à l'excitation du bain.

— Pourquoi presque? Marie et moi nous voulons que vous le soyez en vérité.

— Je ne puis pas l'être, même en songe, répliqua-t-elle, se contractant soudain, car cette façon de langage : *Marie et moi*, l'avait secrètement déçue. Vous connaissez le fond de ma tristesse. Depuis l'instant où j'ai entendu ma mère dire à mon père : « Tu sais, j'ai assez de toi, j'en aime un autre et je pars », depuis cette minute-là, je n'ai plus foi dans la durée d'un bonheur humain.

En se prenant pour une désabusée, Éliza était sincère. Son passé de jeune fille impliquait un avenir d'amères prédestinations. Le premier ménage paternel, en apparence paisible et stable, s'était disloqué tout d'un coup, devant ses yeux, comme une baraque de foire qu'un ouragan démolit. Son père, un graveur sur bois, Breton abstrait, têtu, ne voyait que ses planches, ses gouges et son couteau. Il avait épousé une amie d'enfance, et, d'un naïf égoïsme, se reposait dans cette affection. Après ses gravures, ce qu'il aimait le plus au monde, c'était sa femme et ses enfants. Mais, tyrannisé par son œuvre, il ne leur abandonnait que des miettes de sa vie. Sa femme, une Bourguignonne enjouée et caressante, se lassa vite de ressembler au mendiant de l'Évangile, mourant de faim à la porte du riche qui n'aperçoit même pas sa présence. Elle trouva, aisément, dans Paris, des compensations, et devint la proie d'un pervers doublé d'un sot, d'un peintre nietzschéen. Ce Don Juan de vingtième ordre s'estimait un surhomme ; il la persuada d'être une surfemme, dédaigneuse des morales d'esclave, implacable pour les faibles. Sous prétexte de franchise, elle quitta son mari d'une manière cyniquement brutale. Éliza resta longtemps bouleversée de cet horrible départ : son père sanglotant dans le vestibule, tandis qu'elle se pendait à son cou ; en bas, le choc des malles qu'on chargeait, sur un fiacre, comme des cercueils, ces impressions écrasaient sa mémoire, pareilles aux images d'un cataclysme.

Deux ans après son divorce, M. Suliac Lougrée se remaria ; il prit une femme laide et vulgaire dont il eut un fils. La marâtre s'ingénia sournoisement à rendre aux enfants de l'autre épouse la maison exécrable. Aussitôt majeure, Éliza se réfugia chez sa tante Lougrée qui voulut bien la prendre ; car, n'ayant jamais été mère, elle jugea commode d'acquérir une fille déjà élevée, douce, séduisante et propre à lui faire honneur dans le monde.

Mais Éliza paya cher cette sorte d'adoption. Mme Lougrée, personne haute et anguleuse, d'une pâleur lunaire, toujours habillée de noir ou de violet, avait le renom d'une originale ; c'était, dans l'intime de son existence, une femme plus qu'étrange, tour à tour funèbre, d'une solennité glaçante, se mettant en toilette pour dîner avec sa nièce et ne desserrant pas les lèvres à table, ou subitement enthousiaste, pérorant, drolatique, éperdue d'un héros qu'elle se forgeait, songeant à se ruiner pour de chimériques œuvres sociales. Elle amalgamait à une dévotion fantaisiste des pratiques de spirite, prétendait lire à livre ouvert au fond des pensées d'autrui, tenait des Esprits, disait-elle, le pouvoir de mettre en branle les choses massives, d'arrêter les pendules et d'évoquer les morts. On racontait au Mourillon que, vers la fin du carême, l'année d'avant, étant allée à confesse, comme son curé refusait de l'absoudre tant qu'elle n'aurait pas cessé d'interroger les tables, elle le menaça de « faire danser sa boîte », se leva furieuse du confessionnal dont les parois ensuite craquèrent et oscillèrent, et le prêtre, en surplis, l'étole au cou, épouvanté, sortit. Elle méditait d'utiliser sa nièce, étonnamment nerveuse, pour des séances d'hypnose. Éliza aurait volontiers glissé vers les troubles recherches de l'occultisme ; mais l'idée d'être « un sujet », un médium, humiliait son indépendance ; elle tenait à sa personnalité. Son refus de se prêter à des nécromancies exaspéra sa

tante qui la bouda, l'accusa ensuite d'ingratitude, lui reprocha une robe et un bracelet, deux cadeaux vieux de six mois.

— Eh bien ! ma tante, répondit Éliza, si je vous suis à charge, je n'ai donc plus qu'à vous quitter.

A ces mots dits d'un ton nettement tragique, Mme Lougrée, par un revirement de son incohérence, l'attira sur ses genoux, la noya de caresses, implora son pardon. Respirer l'air de cette demi-folle qu'à de certains moments elle aurait crue hantée de plusieurs démons contradictoires, c'était sur l'âme d'Éliza un poids sinistre. Cependant, émigrer ailleurs, et, pour s'assurer un toit ou du pain, devenir institutrice, secrétaire, demoiselle de compagnie, ces emplois asservissants lui répugnaient. Elle patientait donc, dans l'espoir candide qu'après un volume de vers publié elle trouverait à vivre de sa plume.

Séverin, sachant ces infortunes, au lieu de se détourner d'Éliza, l'en aima davantage. Il oubliait la dure maxime qu'il avait une fois écrite : « Laisse la Misère creuser sa fosse, si tu n'y veux pas choir avec elle. » L'écorce froide de sa complexion, — Marie le jugeait bien, — couvrait des fibres de pitié facilement vulnérables ; une moelle de charité, quoiqu'il fût un chrétien vague, avait, depuis son baptême, imbibé ses os ; son penchant à compatir lui masquait la déraison croissante d'un amour qui devait être sans merci. L'affection de Marie et la sienne paraissaient bonnes à Éliza ; en la dilatant dans une confiance radieuse, il la sauvait d'elle-même et des sujétions d'un milieu néfaste ; et, pour un fort saturé de sa force, n'était-ce pas une volupté délicate d'élever la faiblesse jusqu'à soi? Mais les appétits amoureux qui serpentaient à l'abri de son amitié induisaient de cet abandon déjà tendre la perspective, chez elle, d'une résistance amoindrie.

Quelques soirs après la conversation où, dans l'allée des myrtes, il lui avait dit : « Nous voulons que vous soyez heureuse », Marie, en descendant à la mer pour son bain, fit un pas trop brusque sur l'une des marches rudes taillées au flanc du talus ; son pied droit se tordit, se déboita presque ; elle dut rester immobile près de trois semaines. Éliza n'en continua pas moins à venir quotidiennement Sa présence, dans la maison, devint une habitude. Elle se faisait aimer des enfants, même des domestiques, et M. Burdéron prenait pour elle des attentions galantes dont sa fille et son gendre plaisantaient doucement entre eux.

En août, comme Toulon brûlait, sous une canicule africaine, au bas de ses rocs, Mme Lougrée emmena sa nièce dans la montagne. Marie, avec Albert et Ferdinand, accompagna le commandant à Vichy. Séverin, que les villes balnéaires horripilaient, demeura seul au Mourillon.

C'est alors qu'il se vit dans la geôle terrible de l'idée fixe et tenta de s'en libérer. Absente, Éliza aspira son être par les multiples sortilèges que trois mois de contacts avaient alourdis. Au salon, au jardin, devant la porte de la rue comme sur celle de la falaise, il retrouvait, subtils et suaves, les fantômes de ses allées et venues. Il souffrait de ne plus la tenir, près de lui, charnellement tangible ; et, cependant, parce que nul ne contrariait leur tête-à-tête imaginaire, il s'attardait à recréer la forme idéale de son corps et de son âme. Mais, trop libre dans cette divagation, il s'en lassait ; des intervalles de conscience nette l'aidaient à rompre son apathie de dormeur qui ne voulait plus s'éloigner ; et soudain, en face de lui-même, il sursauta :

— Que se passe-t-il donc? *Il n'y a plus qu'elle.* C'est insensé !

Les fils de soie dont son amour le garrottait, il les sentit brusquement pareils aux tentacules d'un poulpe inexorable ; il espéra « chavirer » la bête et l'assommer d'un coup ; mais les ventouses collaient trop bien.

Il envisageait de sang-froid les calamités concevables où cette passion l'impliquerait. L'attente du péril, au lieu de le rebuter, ne pouvait qu'allécher ses instincts de coureur d'aventures. Les obstacles, pour lui, se posaient ailleurs : l'hypocrisie énorme d'un adultère l'effrayait, et l'atroce duplicité qu'il faudrait soutenir, le désespoir de Marie si jamais elle se savait trompée, l'humiliation de laisser à ses fils un exemple indigne dont ils se souviendraient.

A l'égard d'Éliza, oserait-il, loyalement, se l'assujettir, avec la certitude que cette liaison aurait une fin? Et qu'avait-elle de plus que cent autres pour fasciner son choix? N'était-ce pas sa puissance de rêve à lui qui, seule, faisait belle et désirable une créature de commune sorte?

— Je ne *dois* plus la revoir, conclut-il sans marchander. Si notre intimité recommence, nous sommes perdus. Mais, quel prétexte inventer pour que Marie, à son retour, ne l'attire plus innocemment?

Il décida de rejoindre sa femme à Vichy, de lui avouer son désarroi, façon irrévocable de casser les reins aux espoirs d'une tendresse prohibée ; et, sur-le-champ, il prévint Marie qu'il arriverait la semaine suivante. En attendant, sa solitude ne fut pleine que de l'image

d'Éliza, et, pendant qu'il se disait : « C'est fini », il cédait d'autant plus à l'enchantement d'un désir sans lendemain.

L'exaltation amoureuse se transmuait, pour son cerveau, en un afflux de pensée radieux. Il travaillait avec une fébrile aisance ; ses perceptions atteignaient, du matin au soir, cette limpidité ultra-lucide qu'apporte, un instant, au buveur, son premier verre d'absinthe. La lumière sentait bon, la brise imbibée de sel lui tendait l'odeur chaude des figues trop mûres. Chaque minute du jour semblait l'agonie d'une splendeur menant à des splendeurs plus hautes. Même les appels des clairons dans les casernes et, dans les cales de l'arsenal, les chocs précipités, aigres et stridents, des marteaux pneumatiques sur les rivets rendaient à ses oreilles un son gai, un son de victoire.

Ainsi continuait le mirage où il devait se perdre. Il avait réservé pour ses heures de méditation laborieuse un étroit pavillon, au bout du jardin, du côté de la rade, une pièce qu'Éliza, encline au style précieux, dénommait « le pavillon d'émeraude », parce que des faïences, d'un vert miroitant, rehaussaient le linteau de sa porte et les jambages de ses fenêtres en arc brisé. Plus d'une fois, elle y était entrée avec lui, s'était assise au bord du divan. C'était là qu'il écrivait, durant ces journées d'août, même vers midi, s'apercevant à peine des effluves torrides que le toit de briques déversait sur sa tête. De là il contemplait la mer foudroyée de soleil, évaporée dans un songe d'argent, telle, sous la brume de ses haleines, qu'un miroir contre lequel on eût soufflé. L'azur fou de ses reflets se projetait, à gauche, au delà de la petite jetée grise et du vieux fort Saint-Louis, sur la courbe dorée des rivages et l'éperon ocreux du Cap-Brun. Des pins bleuissaient autour d'une colline dont la cime tremblait d'un feu rose. Le rouge des tuiles, sur une villa, se décolorait dans la blancheur vorace du ciel où le môle du Coudon, haut et loin, paraissait vitrifié sous la pluie sèche des rais solaires.

Séverin dominait cette lassitude de la méridienne ; devant sa fenêtre, les buissons de troènes blancs de poussière, les agaves aux bouts pendants comme les pointes de sabres tordus, et, en pleine rade, les buttes nonchalantes de Saint-Mandrier, les formes trapues des navires de guerre pareils à des îlots morts, plus à droite, la bosse fauve et verte de Sicié, tout succombait à un sommeil d'anéantissement. Lui seul vivait et la clarté, la clarté nue, crispée, souveraine qui semblait ne plus pouvoir changer.

Parfois ses paupières battaient, se fermaient, molles de chaleur. Il recueillait dans les vibrations de l'espace des souffles bas, imperceptibles comme le chuchotement d'un rêve. Rien ne s'égarait, pour lui, des sons épars à travers le silence. Il écoutait langoureusement le pas d'une servante sur le chemin, la chaîne d'un puits étirée sur la margelle, un piano assourdi derrière des persiennes closes, la rumeur ivre des insectes, un bourdon qui ronflait pompant des fleurs jaunes de cassis, les ondulations vagues qui roulaient dans les pins, le ruissellement du flot dont les murmures s'écoulaient en son âme, comme la fontaine d'un ravin parmi des pierres moussues.

Puis, il rouvrait les yeux et son extase s'en allait vers l'empire indéfini des eaux embrasées. Des îles claires, à l'est de la rade, se levaient de l'orbe marin dont le limbe était si ferme qu'il ressemblait à un balcon noir arrondi au-dessus du vide, contre l'éther pâle et fondu, à l'intersection des deux gouffres. Là où le soleil marchait sur la rade, une nappe d'acier bouillant s'y étalait, des aigrettes de flamme pétillaient. Les vastes rides lentes qui se développaient en demi-cercle, incurvées selon l'ovale des golfes, charriaient dans chacun de leurs plis des étincelles. Séverin suivait cette fournaise aveuglante ; sa rétine la défiait de longues minutes. Il se sentait, avec un frémissement d'orgueil, affranchi de son corps et de ses convoitises, simple, uni comme un rayon. Mais cette ivresse victorieuse n'était que le simulacre d'une délivrance. L'accablement de toutes choses enserrait son énergie d'une molle incantation : « Abandonne-toi, modulaient la mer et la terre, laisse-toi vivre, dissous-toi. » A l'ombre de ses élévations contemplatives, son amour, ainsi qu'une plante malsaine, rampait et bourgeonnait.

Quelques jours plus tard, il prit le train pour Vichy. En route, son projet de se confesser à sa femme lui apparut une démarche humiliante, ridicule, scabreuse. Marie le croyait un homme de caractère ; elle s'appuyait sur lui ; il était une partie de sa force. Après un tel aveu, sans doute lui pardonnerait-elle ce commencement d'infidélité. Pourtant, quelle diminution d'estime ! Il ne serait plus devant elle qu'un fragile, un pauvre cœur de rien. La colonne de confiance qui portait leur affection en resterait mutilée. Marie, désormais, aurait peur des autres femmes ; sur l'insouciante gaieté de leur ménage persisterait la menace d'une rupture possible. Aussi conclut-il, raidi dans son amour-propre :

« Je ne dirai rien et je me vaincrai moi-même. »

Son secret demeura donc impénétrable au fond de sa poitrine, et sa passion s'obstina, comme un vautour, à lui manger le foie. Ils revinrent au Mourillon ; Éliza, déjà rentrée, s'empressa de faire une visite à Marie.

Il avait résolu de se tenir à l'écart, chaque fois qu'elle serait là. Or, Marie vint elle-même dans sa chambre l'appeler pour entendre Éliza lire un conte nouvellement écrit. Il secoua la tête d'une façon qui signifiait : « J'ai autre chose à faire. » Cependant il descendit, et son cœur tressauta d'un émoi où il reconnut la gravité de sa défaite. Toute la véhémence de ses désirs comprimés se précipitait vers elle par une sorte d'explosion intérieure durement déchirante.

Il la retrouva engraissée et embellie par l'air des montagnes. Sa manche de dentelle laissait entrevoir un coude fuselé, d'une blancheur qui s'animait d'un rose lumineux. Les contours de son visage, plus arrondis, se répondaient dans une mollesse heureuse. Une aisance d'humeur presque insouciante atténuait ses contrastes de langueurs pensives et de saccades agitées. Elle revenait, visiblement en joie, sans doute d'avoir acquis des nerfs moins susceptibles, mais davantage de se revoir chez les Lhostis.

Séverin résista mal à la fausse simplicité du conte qu'elle leur lut avec sa voix délectable, pareille, lui disait-il, « à du cristal dans du velours ». Au lieu d'imiter, comme en ses vers, les rythmes et les images d'auteurs fameux, elle avait suivi la grâce de ses impressions. C'était l'histoire d'une petite fille, saisie par la légende de sainte Madeleine que les anges enlevaient une heure, tous les jours, entre leurs mains, au-dessus de la Sainte-Baume, et nourrissaient de leur musique. Elle aussi s'était mise en route pour aller vivre parmi les anges, dans une grotte alpestre. Mais elle rencontrait un vieux berger qui la persuadait de regagner le logis maternel. Cet épisode menu se déliait sur des paysages d'une ténuité quelque peu mièvre, naïve pourtant.

Lorsque Éliza partit, Séverin s'avoua qu'il aurait une peine étrange à se déprendre d'elle ; une seule objection lui interdisait encore le pas irrévocable :

— Si je lui parle, saurai-je me faire écouter? S'exposera-t-elle au péril d'être assurée que je l'aime, en essayant de vivre comme s'il n'y avait rien entre nous?

Séverin eût été, par un penchant de son indolence, un homme irrésolu ; mais ses années de commandement lui avaient imposé l'habitude, en tout, des vives décisions. Son amour, sophiste ironique, l'incitait à en chercher une, contre son propre désordre, « pour y mettre fin ».

— Je veux élucider ce qu'éprouve Éliza ; si elle ne correspond pas à mon sentiment, la question est tranchée ; nous cesserons de nous voir, et je l'oublierai.

Sans qu'il eût appris les régles de la stratégie galante, il savait le grand point de toute offensive : choisir l'instant. Après une lecture, une conversation où elle avait brillé, Éliza s'enivrait d'une sorte d'ébriété d'intelligence ; satisfaite d'elle-même, elle devait être alors plus facile à toucher.

Ce fut à un de ces moments qu'il se déclara. Un certain soir d'octobre, tandis que Mme Lhostis reconduisait des visiteurs jusqu'au vestibule, ils demeurèrent seuls, à l'intérieur du petit salon, debout, l'un contre l'autre, en face d'une aquarelle qui représentait, sous des nuages d'un gris nacré, au milieu du port de Brest, le vieux *Borda*, posé de biais, tendant son beaupré mélancolique, avec ses fenêtres blanches et sa coque noire, semblable à un pompeux catafalque.

— Sur ce ponton, dit-il tout d'un coup, ai-je compté les heures avec ennui ! Et, cependant, j'étais, en ce temps-là, maître de moi comme de l'univers...

— Mais vous l'êtes bien plus à présent ! répliqua-t-elle sans calculer son imprudence.

— J'ai cru l'être, reprit-il en soutenant cette parole d'un regard de tendresse craintive, jusqu'à ce que je vous aie connue...

— Moi ! fit-elle avec un léger éclat de rire, à quoi pensez-vous?

Comme Séverin, en silence, prolongeait sur sa personne l'enveloppement d'adoration de ses yeux trop véridiques, elle détourna la tête, devint très pâle, et sa voix sérieuse, un peu frémissante, s'abaissa :

— Vous êtes marié. Votre femme est mon amie. Je ne veux plus entendre ce langage.

— Mon amitié vous fait peur? releva-t-il, enhardi, car elle n'avait joué ni la surprise ni un vertueux courroux. Vous n'êtes donc pas sûre de vous même?

— Oh ! si, très sûre. J'ai la certitude, d'avance, que toute folie se terminerait en désillusion. J'ai toujours été sage et je le serai.

Il avait osé prendre entre ses doigts sa main dégantée qui devint soudainement froide, comme glacée par une angoisse. Elle la retira d'un air d'impatience, mécontente de ce qu'il pût surprendre son trouble.

— Eh bien! poursuivit-il, puisque vous êtes en paix pour votre cœur, ne vous offensez pas d'une affection que vous savez sans espérance. Permettez-la...

— Je ne permets rien, brusqua-t-elle en s'échappant, et elle disparut dans le vestibule à la rencontre de Marie, dont le pas alerte résonna sur le dallage.

Cette fuite prévue ne déconcerta guère Séverin; il n'apercevait qu'une chose : sa confidence avait agité manifestement Éliza; donc elle l'aimait, ou n'était pas loin de subir sa domination. Un espoir terrible incendia ses veines; et, cessant de se débattre contre le démon qui le mordait, il n'aspira qu'à se laisser dévorer.

Depuis plus d'un jour Éliza s'attendait à une explication. Elle la redoutait, et, pourtant, quelque chose en elle l'espérait. L'assaut, quoique respectueux, devait la secouer d'autant plus qu'elle le voyait venir. Quand son ami proféra les paroles tentatrices, elle ne sut pas totalement se maîtriser. Mais, jusqu'à cette minute, elle demeurait en droit de se conduire comme si elle eût ignoré. Dorénavant, un seul parti pouvait être son salut : rompre avec Séverin. D'abord elle s'y décida, estimant que, si elle écoutait ses douceurs une autre fois, elle serait déloyale envers Marie. Ensuite, un embarras spécieux dévia son bon vouloir.

— Quelle raison donnerai-je à cette pauvre Marie pour ne plus aller chez elle? Je ne peux pas lui mettre au nez : « Votre époux me fait la cour. Voilà pourquoi je me brouille avec vous. » Et puis, qu'ai-je tant à craindre? Il croit m'aimer plus qu'il ne m'aime. Jamais il ne m'entraînera plus loin qu'où je voudrai. Songe-t-il à mal faire? Il est trop clairvoyant, trop généreux.

Sa présomption se dupait sur les dangers; mais tous les motifs d'éluder une rupture masquaient une vérité pernicieuse : elle était confusément éprise de Séverin. Maintenant qu'il la cherchait d'amour, cet attrait la sollicitait par une aimantation déjà plus forte à son insu que ses défiances intimes. Une curiosité, qu'attisait un esthétisme pervers, l'engageait dans l'imprévu d'une amitié anormale où, tout à la fois observatrice et agissante, elle côtoierait l'expérience d'émotions inédites.

Après avoir, une semaine, sous prétexte qu'elle était souffrante, cessé de paraître chez les Lhostis, elle revint comme auparavant. Séverin guetta les plus furtives occasions de lui redire ses transports et de l'y apprivoiser. Seulement, il n'aurait pu multiplier ces tête-

à-tête sans des ruses et des impostures, et une accointance illicite se resserrait entre eux. Leurs entretiens perdaient aussi les nuances paisibles des premiers mois. Tantôt Éliza devenait sévère, capricieuse, taquine, « telle qu'une pelote hérissée d'aiguilles », tantôt elle se laissait fléchir à des concessions enivrantes. Lorsqu'elle le quittait, il s'affligeait de n'avoir pu échanger que des phrases vaines. Il se défendait de lui écrire ; cette imprudence d'écolier eût risqué de tout perdre. Elle, à son tour, se trouvait malheureuse de ne le voir que par intervalles. Leur faim de se connaître et de se pénétrer restait plus sentimentale que sensuelle, mais déjà insatiable autant qu'un besoin de possession démente. Les journées qui séparaient leurs possibilités de rencontre pesaient à Séverin horriblement. Il se penchait sur les heures, comme un cocher furieux sur de mornes haridelles insensibles au fouet.

Si Éliza arrivait, en présence de Marie, de Mme Lougrée, de jeunes femmes volontiers malicieuses, il fallait se contraindre, simuler l'indifférence ou une sympathie banale, se garder d'une œillade fulgurante, d'une inflexion de voix qui les aurait trahis. Le perpétuel qui-vive de ces mensonges était plus un supplice qu'une volupté.

En novembre, Séverin n'hésita pas à lui proposer des rendez-vous hors de la villa. La souplesse démoniaque des conjonctures servit son impatience. Durant la partie d'échecs, tous les soirs, il se promenait sans donner lieu au moindre soupçon. Éliza, deux soirées par semaine, avait l'indépendance de ses mouvements : le mardi et le samedi, Mme Lougrée se rendait en tapinois dans un cercle de spirites et ne rentrait que vers minuit. Sa vieille domestique montait, de bonne heure, se coucher. Éliza descendait ordinairement chez une voisine, une jeune fille bossue, douée pour le dessin de facultés merveilleuses, et prenait avec elle des leçons qu'elle prolongeait, écourtait selon sa fantaisie.

Séverin lui arracha, non sans peine, la promesse de le rejoindre au bas de l'avenue Duquesne, en sortant de chez la bossue. « Ils feraient quelques pas », sous les palmiers du boulevard, désert et sombre à ces heures, et pourraient enfin causer librement.

Le premier mardi de ces équipées, il l'emmena le long du quai, jusqu'à un tournant d'une singulière sauvagerie nocturne qu'il appelait « la jungle ». A cet endroit, entre la route et le surplomb à pic de la côte, des palmiers, en masse profonde, confondaient les lignes courbes de leurs tiges pendantes ; dans les nuits sans lune,

l'ombre, parmi leurs fûts, était si dense qu'on n'aurait pu distinguer un homme d'un tronc d'arbre. Éliza, bien que les passants fussent rares, tremblait d'être reconnue ; cependant, cette promenade romanesque l'enlevait au delà du possible, vers les confins de pays irrévélés où elle s'évadait avec l'Élu qui, pour l'instant, lui appartenait.

Elle oubliait son lyrisme de poétesse et ses affectations, jasait tout bas comme une amoureuse enfant. Dans cette solitude, un abandon lui semblait moins coupable. Séverin n'en effarouchait la sécurité par aucune caresse indiscrète. Elle s'appuyait à peine sur son bras ; souvent il s'emparait de ses doigts et les portait à ses lèvres. Il aurait voulu ne jamais aller plus loin, comprenant que son faux bonheur tenait au fil d'un songe qu'un geste pouvait briser. Quelquefois une telle douceur les oppressait qu'ils faisaient silence, s'écoutant marcher et vivre. A leur droite, la mer diffuse, presque invisible, se taisait infiniment. Nulle étoile ne luisait. Les feux d'un navire s'éloignaient vers le brouillard du large. La roue flamboyante du phare se projetait hors des ténèbres et s'y renfonçait à temps égaux. Le monde s'évaporait sous la nuit, tel que leurs âmes souhaitaient qu'il fût, comme si, dans le sommeil docile des créatures, eux seuls eussent respiré, aimé.

Éliza consentit à renouveler ces rendez-vous dont elle ne s'effrayait plus. Mais, en décembre, le boulevard était fréquemment balayé par des tempêtes et des pluies furieuses. Séverin devant être au logis à dix heures, elle le raccompagnait dans les chemins de la Mitre, mieux abrités, et assez noirs pour que personne ne pût, sous son capuchon, la dévisager. Un samedi, comme ils s'approchaient de la mer et de la villa, une épouvantable averse creva sur leur dos. La porte du jardin était à trente pas ; Séverin lui dit, peut-être sans arrière-pensée :

— Nous n'avons qu'une chose à faire, nous réfugier dans le pavillon.

— Non, pas là, répondit-elle d'abord. Un pressentiment la retenait, et l'indécence d'entrer comme une voleuse, chez Mme Lhostis, en compagnie de Séverin. Mais l'ondée se précipitait ; Séverin, l'entraînant, insista :

— Venez vite ; qu'avez-vous à craindre? Votre tante demain se demanderait où vous fûtes trempée.

Ce : *qu'avez-vous à craindre?* la convainquit. Elle céda plutôt que de paraître avoir peur. Ils pénétrèrent sans bruit dans le jardin

et à l'intérieur du pavillon. Éliza restait debout devant la porte entr'ouverte, regardant l'air opaque et la pluie qui vibrait sur le sol vague ; impatiente de ressortir, comme abasourdie par le vacarme du déluge, elle ne parlait plus. Séverin, dans l'isolement de cette obscurité, sentait monter en sa chair l'inquiétude d'une convoitise. Il attira son amie vers le divan, commença témérairement à lui baiser les paupières et la bouche. Elle se rebiffa contre ses privautés ; il ne poussa point ses avantages...

Mais, après le départ de la jeune fille, son désir, aiguisé, s'exaspéra. Il eut beau se honnir, s'objecter une fois de plus les contre-coups probables de son crime, sa traîtrise à l'égard de Marie, et la fin vulgaire d'une amitié qu'ils avaient rêvée toute spirituelle ; la somme des impressions luxurieuses débordait sa volonté lasse de les contraindre. Il ne songeait qu'à brusquer sa victoire, de crainte d'en perdre l'occasion. Il ne se laissait plus un seul moyen d'éviter l'acte irrémédiable, et, selon son mot, faisait « comme les pêcheurs de nacre qui, avant de plonger, se nouent aux chevilles une lourde pierre pour descendre au fond sûrement ».

Éliza s'était juré de ne capituler jamais. Le troisième soir où un orage les ramena dans le pavillon, elle succomba. Ce furent de tristes délires dont les minutes étaient comptées. Roulée dans cette frénésie, Éliza perdit la tête. Mais le châtiment allait être, en un sens, plus prompt que la chute. Deux mois après, elle s'aperçut que leurs dérèglements auraient des suites ; elle devrait s'éclipser bientôt, si elle ne voulait pas qu'aux regards les moins soupçonneux son opprobre fût manifeste.

Une autre aurait cherché quelque solution perverse, mais commode. Chez Éliza l'effervescence imaginative coexistait avec une surprenante candeur pratique. Au premier instant de sa découverte, l'issue immédiate lui parut de se jeter à la mer ou d'avaler un poison foudroyant. Séverin la vit consternée, elle révéla son tourment ; il surmonta la commotion qu'il reçut, réconforta la malheureuse en lui faisant promesse de ne la délaisser « pour rien au monde ». Cet engagement rendit à Éliza la vaillance de vivre ; elle s'attachait à Séverin d'une passion presque dépouillée de littérature et éperdument douloureuse ; mais le lien qui aggravait leur intimité lui ouvrait un avenir de sourdes et folles espérances.

Ils décidèrent qu'en mars elle partirait d'une façon mystérieuse, gagnerait Barcelone et s'y tiendrait cachée jusqu'à sa délivrance.

La nuit même du 19, où il l'attendait sous l'ouragan, elle se disposait à prendre un express dans la direction de l'Espagne ; elle disparaîtrait, laissant sur sa cheminée, pour sa tante, une lettre qui donnerait le champ libre aux hypothèses les plus contraires, sauf à celle d'un suicide.

Séverin sentait-il, en ce moment, l'horreur certaine du lendemain qu'avait préparé sa faiblesse? Tandis qu'il cheminait le long de la falaise, plus haut que la villa, reprenant le soliloque interrompu par la fièvre du rendez-vous, il prononça en lui-même ces mots :

— *Ce qui est fait est fait.*

Parole pesante comme l'enclume où est battu le fer rouge de toutes les expiations, rigide sentence sculptée en lettres de bronze sur la porte du Paradis que l'archange barrait avec son épée de flamme ! Quand un homme a fait une chose, l'omnipotence des Trois Personnes de la Trinité Sainte serait impuissante à faire qu'elle ne soit pas. Le poids d'un acte est, par là, incommensurable. Mais, dans l'esprit de Séverin, cette phrase ne rendait pas un son de remords ; le remords suppose une âme déjà extérieure à sa faute, en état de la réprouver. Lui, le romanesque de sa liaison ne cessait pas d'étourdir sa conscience ; son cœur demeurait trépidant d'une avidité charnelle. S'il avait pitié d'Éliza, sa plus grande torture était de se voir arracher une maîtresse dont il ne pouvait s'assouvir. « Ce qui est fait est fait » voulait exclure la menace d'un remords prochain :

« Laissons le passé ; il fut ce qu'il lui était difficile de ne pas être, jetons-le derrière notre dos, et faisons face virilement au destin. »

Il se retourna, ses yeux tendus distinguèrent une forme grise, agile, qui s'avançait contre le mur de la villa, un manteau qui battait au vent. C'était Éliza. Il redescendit en courant, s'élança jusqu'à elle, la saisit à pleins bras. Ils poussèrent avec précaution la porte de bois ; l'ombre du jardin les engloutit...

Et, pendant ce temps, sous l'indiscernable masse des nuées ruisselantes, sur la forêt échevelée des vagues, les colères de la tempête redoublaient. Des hordes de démons semblaient pourchasser, à travers l'obscur bouillonnement des étendues, une proie impossible à saisir. La mer heurtait ses clameurs, comme les cymbales d'une orgie. Convulsées et titubantes, les lames se poussaient vers la côte, à tâtons, effrénément ; elles enserraient les rocs avec leurs bras d'écume, s'agrippaient aux buissons des pentes, et retombaient, épuisées, dans le chaos des remous où elles se dévoraient. Le tonnerre du ressac, les

giclements des embruns sur les talus mouillés criaient la furie ténébreuse d'une force qui broyait en ignorant qu'elle broyait. Mais, dans les plaintes confondues des flots et des rafales passaient tout ensemble les ivresses pleurantes d'étreintes sans apaisement, les palpitations de voluptés meurtries, d'un amour désespéré, les agonies d'un adieu qui ne voulait pas finir.

Émile Baumann.

(*A suivre*).

les idées & les faits

LA VIE ÉTRANGÈRE

L'AVENIR DES TRAITÉS DE PAIX

Lorsque, près d'un demi-siècle après la conclusion des traités de Vienne, Napoléon III prétendit qu'ils n'existaient plus, son algarade fit sensation ou fit scandale. On peut être sûr que rien de pareil n'arrivera aux traités de Versailles et de Saint-Germain. Ils sont déjà fatigués au point de perdre contenance et de s'évanouir au grand jour.

Les causes de cette faiblesse sont à rechercher dans deux raisons principales : « Ce sont les victoires qui font les traités », observait justement Voltaire. En tronquant net la victoire de l'Entente par une conversation forcée et prématurée avec l'ennemi au mois de novembre 1918, le président Wilson préparait obscurément, mais sûrement, les difficultés insolubles où nous allons désormais — quand je dis *nous*, j'entends l'Europe — nous débattre de mois en mois, de jour en jour. Le stigmate d'une victoire imparfaite caractérise donc tout d'abord les actes diplomatiques passés depuis la fin de 1918.

La tare démocratique (wilsonienne aussi pour les trois quarts) les identifie en second lieu. On ne fait pas la paix entre *peuples*, entre *sentimentalités opposées et irresponsables*. Le domaine de la raison, du droit, est ailleurs. Fléchier a bien noté cette distinction quand il dit quelque part d'un ministre célèbre qu'il « liait les grands par des traités, mais qu'il gagnait les peuples par des remontrances ». Il

dénonçait ainsi, par anticipation, les faiblesses des conventions spécifiquement démocratiques.

Il y aurait peut-être une troisième raison. Toutes les idées officiellement dominantes procèdent en quelque sorte d'une idée plus générale et qui est l'idée d'évolution. Imbus de cette doctrine, la plupart des vaincus ont signé, moins leur défaite, que leur revanche inévitable. Puisque vivre c'est changer, à quoi bon s'inquiéter de ce que l'on signe? La vie de demain biffera les engagements trop durs d'aujourd'hui. Les incidents innombrables, provoqués d'outre-Rhin par l'exécution du traité de Versailles, ne baignent-ils pas tous dans cet état d'esprit de fatalisme *actif*, si l'on peut ainsi s'exprimer?

Il résulte de cet ensemble, peu encourageant pour la paix, que les traités d'hier peuvent être considérés comme en voie de déchéance rapide. Certes, on les invoquera toujours, mais pour mieux les rompre, en les bravant. Leur application ressemblera trait pour trait à certaines alliances que le grand conflit a vues naître, et qui n'ont été, suivant la parole très fine d'un essayiste social, que « la forme la plus subtile de la guerre ».

Envisageons sans défaillir le chaos qui nous environne, et tâchons seulement de lui communiquer la forme de notre action. Pourquoi serions-nous les seuls à ne pas tirer parti de l'hystérie démagogique et de la philosophie évolutive? Pourquoi, si changements il doit y avoir, ces changements ne prendraient-ils pas figure humaine et allure française?

Depuis 1790, l'Europe cherche une épine dorsale. Pas plus Napoléon que Bismarck n'ont réussi à faire passer pour telle leurs mécaniques de fer où les peuples hurlaient. Survint M. Wilson avec son injection de paraffine empoisonnée. Le corps européen croula comme une masse. Il reste à l'organiser.

Par la force des choses, cette organisation que nous réaliserons s'opérera dans le cadre des traités de paix. Du côté Orient, du côté Autriche, du côté Pologne, du côté Rhénanie, nous aurons à repérer les traces de l'antique sensibilité européenne, nous aurons à la rééduquer. Sans doute l'Europe de demain, que nous avons à faire, comme on pétrit une pâte, ne ressemblera point aux Europes du passé. Il suffira qu'elle leur réponde, en se dégageant de plus en plus de l'aspect monstrueux que Bismarck et Wilson lui ont donné.

Au moment même où les libéraux anglais, dont M. Lloyd George

prépare la renaissance, s'apprêtent ouvertement à favoriser contre l'Europe le nationalisme russe et germanique, il n'est pas mauvais que des voix fraternelles, celles de M. Deschanel, de M. Poincaré, attirent notre attention sur les possibilités européennes et françaises des traités de paix. La crise présente, dont Paul Bourget, dès 1915, avec sa haute lucidité, assimilait les phases à celles de la lutte de Rome contre Carthage, nous réserve-t-elle prochainement une nouvelle étreinte sanglante, ou bien le duel final se limitera-t-il à des guerres de cabinets, ces guerres haletantes et sourdes dont Duclos disait qu'elles succèdent immédiatement à la guerre sur les champs de bataille? Les deux issues sont possibles.

Les grandes choses que nous allons voir, il ne tient qu'à nous — nous, c'est-à-dire l'opinion européenne orientée vers l'ordre par l'observation du réel — de les organiser d'une façon durable et humaine en restituant à l'économie mondiale les positions françaises jadis traditionnelles sur le Rhin comme en Orient et qui ont fait leurs preuves d'équilibre civilisateur.

En dépit de Bismarck, en dépit de Wilson, la demi-victoire de l'Entente n'a pas pu ne pas remettre au jour, par son seul choc, ces monuments d'un passé vivace. L'avenir des traités de paix, en ce qui nous concerne, en ce qui concerne le bien-être européen, va consister à les restaurer avec amour, à les agrandir avec une ferme patience, de telle façon que, si les traités de Versailles et de Saint-Germain doivent subir en fait ou en droit des revisions quelconques, ces revisions se fassent dans la ligne de notre intérêt, dont la liberté européenne contre tout impérialisme est difficilement séparable. De Moscou à Dantzig, de Cologne à Beyrouth, de Madrid à Fiume, de Munich à Vienne, de Rome à Jérusalem, il y a place pour une très grande politique française, une très grande politique européenne.

Se décidera-t-on à s'y engager sans énervement? L'échange de télégrammes entre le Vatican et l'Élysée, l'initiative de M. Millerand relative à la reprise des rapports diplomatiques, seront-ils ou non, par exemple, les avant-coureurs d'une bourrasque purificatrice? Souhaitons-le. Il y va d'un siècle de torpeur ou d'exaltation française.

Il ne peut s'agir présentement que d'une phase préparatoire à cette action décisive. D'excellentes paroles sont prononcées. Elles ne compteront pourtant qu'à raison de leur efficacité dans l'ordre des réalisations imminentes.

Plus que jamais nous voulons voir clair et que l'on voie clair autour de nous. C'est l'heure où la lumière se lève et permet au chaos de se concevoir tel qu'il est.

Ne faudrait-il pas d'ailleurs une mauvaise foi bien insigne pour fermer les yeux devant les démolitions qui s'accumulent? Mais ne faudrait-il pas une inertie très coupable pour se refuser plus longtemps à l'esprit de repentir et d'entreprise? Depuis deux années, les épisodes les plus significatifs se succèdent outre-Rhin sans que notre diplomatie ose faire un jeu à elle des atouts que la nature des choses lui prodigue. C'est en vain, dirait-on, que les particularismes, tantôt dynastiques, tantôt constitutionnels, tantôt sociaux, s'agitent sous les étendards de Spartacus ou des Prétoriens. C'est en vain que l'Allemagne se dénoue et s'enlace. Nous restons figés de terreur devant ses contorsions, comme le Bandar-log devant les fantaisies trop savantes du gros serpent de la jungle.

Nous n'osons pas penser. Nous n'osons pas imaginer. Nous n'osons pas agir. Nous n'osons pas réaliser par nous-mêmes l'Allemagne disciplinée qu'il faut à l'Europe, au lieu du monstre informe qui s'épuise à solliciter notre énergie. Puis dans le double réseau d'alliances à courte vue et d'inimitiés toujours en éveil, nous semblons n'avoir d'autre office que de recevoir des deux côtés les contrecoups gênants d'une opposition devenue quasi fictive chez certains de nos associés et dont les avantages vont à autrui.

Cette Allemagne qu'il faut à la sécurité mondiale, commençons donc par la définir. Le reste suivra. Du jour où notre diplomatie aura classé parmi ses désirs le spectacle d'une Allemagne désarçonnée et sans unité, flanquée d'une Pologne viable et d'une Rhénanie indépendante, du jour où ce désir primera ses effrois puérils, nous regagnerons parmi nos alliés la place directrice que nous n'aurions jamais dû perdre relativement à la distribution des forces au centre de l'Europe, et ce ne sera plus une question de principe à résoudre, mais une simple question d'opportunité.

De ce jour-là, nous aurons des agents non seulement à Berlin ou à Mayence, mais à Stuttgart, mais à Munich, mais à Dresde, mais à Hambourg, à Munster, à Dantzig. De ce jour-là, nos émissaires recevront enfin, du Rhin à la Vistule, des ordres précis, fondés sur un programme cohérent. De ce jour-là, les difficultés ne disparaîtront pas, certes, mais on aura marqué les lézardes utiles à les disjoindre. De ce jour-là, nous aurons ce qui nous manque, une politique alle-

mande, avec des répercussions convenables à Bruxelles et à Varsovie, à Vienne et à Budapest, à Bucarest et à Rome.

Rien n'interdit de penser que l'Allemagne de 1920, libérale et militariste, soviétiste et autoritaire, ne contient pas les matériaux d'une nouvelle guerre de Trente Ans. En comptât-elle dix fois davantage, cette abondance ne servira de rien, si personne ne songe à en tirer parti. De toute façon, elle sera rétive à la paix de Versailles, à la paix tout court (inséparable des sanctions qui ont accompagné sa chétive renaissance), soit par impuissance, soit par orgueil. Dès lors, ne demandons pas même à nos diplomates d'avoir du génie. Exigeons d'eux seulement de l'esprit de suite et l'intelligence de leurs observations. Que leur initiative se borne à ouvrir l'histoire de France à ses bons endroits. S'ils ne profitaient pas de cette lecture, ce serait à désespérer de notre avenir.

René Johannet.

Vers la liquidation orientale.

La Conférence de Londres a fait un gros effort de travail et de conciliation pour poser les fondements du nouveau statut de l'Orient. Quelques jalons essentiels sont indiqués : maintien du Sultan à Constantinople, avec une tête de pont en Europe d'étendue très incertaine ; désarmement des Détroits sous contrôle international ; maintien nominal de la souveraineté ottomane en Asie-Mineure, mais création d'une enclave hellénique à Smyrne, d'un État arménien, et peut-être d'un Kurdistan, ainsi que des sphères de surveillance et d'influence économique ; enfin, suppression de l'armée turque. Que valent ces premières assises?

Et tout d'abord sont-elles bien définitives? Ceci dit sans aucune irrévérence, personne n'ignore la versatilité des dirigeants. N'a-t-on pas compté jusqu'à six variations de M. Lloyd George rien que sur la question d'Orient? Les écrits les plus précis, les engagements les plus solennels ont été impuissants à fixer des desseins qui suivent les événements au lieu de les diriger. Dans ces conditions, il est prudent d'attendre les actes. On peut admettre cependant que le discours prononcé le 27 février aux Communes par M. Lloyd George, sous le coup d'une campagne d'intimidation de la dernière violence, engage moralement l'Angleterre.

Mais aux conversations de Londres n'ont participé que la Grande-Bretagne, l'Italie et la France. Or, il y a une autre puissance qui occupe une situation tout à fait particulière en marge de la Conférence. Les États-Unis sont sortis de la salle des délibérations, ils ne veulent plus écouter, mais ils prétendent faire entendre leur voix. M. Wilson l'a montré assez nettement dans l'affaire de Fiume. Qui nous dit qu'un de ces quatre matins un ukase de ce genre ne va pas nous annoncer que le maintien des Turcs en Europe est un scandale que les Américains ne peuvent tolérer?

La décision de laisser le sultan à Constantinople répond aux vœux, on peut dire unanimes, de l'opinion française. Il n'y a eu qu'une voix pour sonner l'alarme quand, au milieu de décembre dernier, est apparu brusquement un danger que l'on n'avait jamais voulu envisager tant il paraissait invraisemblable. L'expulsion du sultan créait l'irréparable. Tout craquait. C'était le déchaînement de la curée, un troisième Balkan infligé au vieux monde. La question religieuse du khalifat se posait en même temps que la question militaire des Détroits. Des puissances qui, toutes, reposent plus ou moins sur l'Islam, allaient-elles courir de gaieté de cœur au-devant de la catastrophe d'un effondrement de l'Islam?

La France n'a jamais été plus loin sur la pente fatale que jusqu'à l'indécision de M. Clemenceau en face d'une idée anglaise. Mais M. Lloyd George, entraîné par lord Curzon, cédait au vertige quand les triomphes des Bolcheviks sont venus lui rappeler les sages avertissements de son ministre pour l'Inde. La conversion était déjà accomplie lorsque le Premier britannique est venu à Paris à la mi-janvier. Elle a tenu plus d'un mois avant d'être consacrée. Ce qui nous rassure davantage sur sa durée, c'est qu'elle répond plus encore aux intérêts de l'Angleterre qu'à ceux de la France.

Nous n'avons pas un empire de l'Inde dont la sécurité dépende du loyalisme de 70 000 000 de Musulmans. Pour nous, Français, le maintien de l'intégrité ottomane se recommande avant tout des traditions du passé. Une longue expérience nous a enseigné qu'une collaboration féconde est possible avec un État dont les faiblesses sont dues principalement aux intrigues extérieures et qui a toujours joué un grand rôle comme facteur d'équilibre.

Ces deux principes n'ont-ils pas également inspiré, dominé la politique britannique, jusqu'au jour où les nécessités de la guerre ont amené les Anglais à endosser momentanément le testament de Pierre le Grand? La révolution russe a brisé le drapeau de Saint-André. Elle échappe — pour un temps — au mirage de Sainte-Sophie. Comment l'Angleterre n'aurait-elle pas ressaisi avec enthousiasme sa

liberté d'action, profité de l'occasion pour renforcer le barrage oriental, pour assurer aux maîtres de la mer la haute main sur les portes maritimes de l'Orient.

De fait, l'idée directrice de la politique anglaise est restée très ferme au milieu des flottements qui n'affectaient que les moyens de réalisation. Tirer le parti maximum de l'éclipse russe, multiplier les précautions d'avenir : voilà l'objectif dont la fascination a été telle qu'elle a failli un moment provoquer la plus redoutable des aventures. A la réflexion, les réalités obscurcies par les fautes de la guerre se sont imposées. On a compris les dangers d'une installation à Constantinople, même sous la fiction d'un statut international qui n'a jamais pu fonctionner à Tanger. On a compris qu'aucune autre souveraineté que celle des Turcs ne se prêterait au contrôle nécessaire, et d'ailleurs suffisant, pour assurer la liberté des Détroits. Serait-il possible d'interdire, même à une Grèce, l'usage des mines, des lance-torpilles et des sous-marins? Or, ces engins ont beaucoup plus contribué à l'inviolabilité des *Narrows* que les batteries casematées et ils sont infiniment plus faciles à improviser ! Quoi de plus aisé, par contre, que d'en contrôler l'interdiction absolue dans une Turquie? Ainsi la clef des Détroits passe dans la poche de la puissance qui a la maîtrise de la mer.

Tout cela est très bien. Il ne faut pourtant pas exagérer les résultats acquis. On a enfoncé une porte ouverte. On évite le grand saut dans l'inconnu. Mais on ne ferait que reculer pour mieux sauter, si on prétendait maintenir la Turquie, sans concevoir les conditions indispensables à son existence. Il y a des ajournements de convoitises pires que les amputations radicales.

Qu'adviendra-t-il des territoires européens? Où s'arrête la tête de pont? A la Maritza, à la ligne Enos-Midia? Certains parlent même de la ligne de Tchataldja. Autant vaudrait alors avoir la franchise de rejeter les Turcs en Asie. Si on les garde en Europe, il faut leur laisser les éléments d'une politique européenne. On ne voit pas à quel titre leur seraient enlevés les territoires de la Thrace dont la population est en majorité ottomane.

La thèse de la conservation de l'empire ottoman n'est admissible qu'à condition de faire de cet État une force. Prolonger une faiblesse avec l'illusion d'en profiter serait perpétuer le mal dont nous venons de subir le plus terrible accès que le monde ait vu. Assainir et régénérer : voilà le programme.

Est-ce bien ainsi que l'on a vu les choses à Londres? Il y a quelques raisons d'en douter. L'installation définitive des Grecs à Smyrne, la création de l'État arménien, les sphères d'influence, tout cela ne

rappelle-t-il pas de la manière la plus frappante la combinaison des chimères gladstoniennes et du réalisme bismarckien qui a ouvert au flanc de l'Europe le foyer d'infection des Balkans? Ce n'est pas ainsi qu'on peut prétendre inaugurer une ère de paix en Orient.

Le comble serait le projet de suppression de l'armée régulière turque, c'est-à-dire du seul élément d'ordre dans un pays où l'on n'empêchera jamais tout le monde d'être armé. Les hommes qui ont eu cette belle idée en ont-ils vraiment mesuré les conséquences et apprécié les possibilités d'exécution?

Imaginons un instant le projet réalisé. Il n'y a plus d'armée en Asie-Mineure où Turcs, Grecs, Arméniens, Kurdes peuvent se livrer à toutes leurs fantaisies. Vous voyez d'ici le tableau de cette nouvelle Arcadie. C'est pour le coup qu'on ferait appel aux gendarmes européens.

D'ailleurs, le désarmement est-il possible? Les négociateurs de l'armistice ont reculé devant la difficulté. Et on prétendrait agir maintenant que l'armée d'Allenby s'est dispersée et que les dizaines de milliers de soldats turcs se sont remobilisés après les incidents de Smyrne et à la voix de Moustapha Kemal pour défendre l'intégrité ottomane !

Est-ce que par hasard on ignorerait à Londres ce qui s'est passé depuis huit mois en Turquie? Il y eut une heure où l'on aurait pu tout régler à Constantinople en achevant la déroute des fauteurs de la guerre. Non seulement les Alliés n'ont pas saisi l'occasion, mais ils ont fourni aux chefs du Comité Union et Progrès le moyen de se préparer une brillante rentrée sous le masque du nationalisme. Qu'on le veuille ou non, ces hommes sont devenus les maîtres. Le sultan et ses ministres sont à leur merci. La paix ne peut plus être faite à Constantinople en faisant défiler les compagnies de débarquement de l'escadre anglaise. Elle se décidera à Sivas où la pression militaire serait bien embarrassée de s'exercer.

Jusqu'ici nous avons eu affaire à des gouvernements qui ne pouvaient se soustraire à nos conditions. Pour la première fois, nous allons nous trouver en présence de gens qui n'ont rien à ménager et qui n'hésiteraient pas à faire sauter la chaudière s'ils se sentaient perdus. Commencer par parler de désarmement à une force militaire qui vous échappe serait plus que de la déraison : une méconnaissance radicale de la situation.

Il faut que les hommes qui préparent la liquidation orientale se décident à ouvrir les yeux avant qu'il ne soit trop tard. Une paix sur le modèle de Versailles ou de Saint-Germain n'est pas possible en Turquie. S'engager dans cette voie serait aller au-devant de risques dont la France doit se refuser à assumer les frais. Nous avons vu

en Europe ce que donnent les méthodes nouvelles. En Orient, plus qu'ailleurs, il faut se défier des improvisations théoriques et s'inspirer des leçons du passé.

SAINT-BRICE.

L'esprit allemand a-t-il évolué?

Il serait si artificiel, si peu historique, de séparer l'esprit allemand de la politique allemande, que nous considérerons toujours sous cet aspect national le mouvement des idées en Allemagne. Se demander ce que pensent là-bas les intellectuels, c'est se demander où en est le germanisme et ce que devient l'Allemagne elle-même. A-t-elle évolué? que lui a appris la guerre? Nous voyons à peu près son aspect matériel, l'état extérieur du « corps germanique » : il est encore plus important de savoir ce que médite le cerveau.

Sans doute, il y a du changement, dans la pensée comme dans la forme politique. Pour faire réfléchir une pareille nation, il n'était rien de tel que quelques amputations de territoire, après la saignée de la grande guerre. Quels sentiments peut en éprouver la masse? De la rancœur sans doute, mais presque autant du fait de son abandon que de sa défaite, et, en tout cas, une certaine humiliation. Quels peuvent être, d'autre part, ses projets de lendemain, dans cet état de regret qui n'est pas du repentir? Changer ce qui doit être changé pour que l'Allemagne sorte de ce mauvais pas; et, si l'on s'est trompé, profiter de l'expérience pour mieux réussir une autre fois... Mais en quel sens? L'avenir et l'état de l'Europe le conseilleront.

Ce qui, à la longue, transforme dans une certaine mesure les idées, ce sont les changements de personnel. Dans les milieux pangermanistes, on a signalé quelques pertes d'importance. Pour tous les Rohrbach qui restent, et qui gémissent que la pauvre Allemagne désarmée est maintenant la proie de ses lâches ennemis (*Berliner Tageblatt* du 9 décembre), c'est le petit nombre qui a disparu; mais avec ceux-ci, qui n'ont pas connu la défaite, disparaît aussi un peu de l'Allemagne d'avant-guerre, du temps où l'on ne doutait de rien, et où l'impérialisme triomphant exerçait son attraction sur les penseurs les plus libéraux. Rosegger est mort, à soixante-quinze ans, Rosegger, le rêveur autrichien, un des rares artistes du pangermanisme littéraire, avec ses récits villageois empreints d'un charme

sylvestre (*Waldjugend*, Jeunesse dans la forêt). Il croyait à son art, qu'il exerçait comme un sacerdoce : mais il n'y croyait tellement, ce conteur local, qu'à cause des destinées qu'il prêtait à la race allemande, symbolisée par sa petite patrie. Ah! s'il avait douté, s'il avait pu entrevoir plus tôt la défaite menaçante au seuil de laquelle il a disparu... Et cet autre pangermaniste qui semblait si libéral, si peu fanatique, si épris de civilisation et d'idéal humanitaire, Lamprecht, l'ancien collaborateur de la *Friedenswarte* (quelque chose comme le « Phare de la Paix »), l'historien dont l'exemple passait à lui seul pour une preuve suffisante du pacifisme des intellectuels allemands!

La guerre lui avait tourné la tête : « Il est devenu pangermaniste avec délices », dit de lui dans ses *Souvenirs de guerre*, parus à Zurich l'an dernier, un certain Alfred Fried, qui était allé l'interviewer le 4 septembre 1914, dans le candide espoir de l'entendre flétrir la conduite des soldats allemands en Belgique. Lamprecht, loin de flétrir, admirait et souriait à un avenir de conquête : « Dans le salon où il nous a reçus, il y avait, déployée sur la table, la carte du Mitteleuropa, sur laquelle étaient piqués de petits drapeaux de couleur; Lamprecht (ajoute le témoin) est persuadé de la nécessité de cette guerre, qui doit asseoir la prépondérance de l'Allemagne dans le monde... » Et cet autre pangermaniste de fraîche date, cet ancien libre-penseur presque frappé d'ostracisme par les autorités prussiennes, le darwinien Ernest Haeckel, ce théoricien mystique qui se croyait parti de la science pure, comme le célèbre Ostwald, pour aboutir à une sorte de « morale zoologique » ou apologie du plus fort et du mieux organisé, qui ne pouvait être évidemment que l'Allemagne : encore un de disparu! Et il a disparu aussi, Frédéric Naumann, l'ancien pasteur naguère si « libéral » et qui prétendait bien l'être toujours, l'être d'autant plus qu'il voulait lier l'avenir économique et social de son « Mitteleuropa » à la prédominance de l'Allemagne, empire éminemment démocratique, comme nous l'assurait un autre de ses ouvrages (*Démocratie et empire*). Le pangermanisme de guerre n'avait pas eu de théoricien plus actif ni plus nuisible à la cause allemande : il avait proclamé trop haut, en 1916, dans son fameux livre, le plan d'unification économique qui devait associer à la grande Germanie les Balkans et l'Asie Mineure, sans omettre les annexes de Pologne et de Russie : l'Entente, si bien avertie, se décida à comprendre, et répondit la même année par sa Confédération économique. Trop parler nuit, trop se vanter surtout; mais Naumann ne parlera plus..., sauf par ses livres, que les pangermanistes ne sont pas près d'oublier.

Toutefois, parmi ceux qui ne sont pas morts, tous n'ont pas jugé opportun de s'obstiner. Certains ont « pris le vent », et ne se sont pas trompés sur sa direction : pour ceux-là, il soufflait un vent de défaite, depuis 1917 surtout, malgré les assurances officielles et quelques apparences de victoire. Or, la défaite, c'étaient les inévitables concessions à l'idéal de l'ennemi : en prenant les devants, n'obtiendrait-on pas les « circonstances atténuantes »? On se disait, somme toute, que ces diables d'Alliés, qui disaient combattre pour la liberté du monde, pouvaient bien avoir un peu raison, non pas certes dans leurs exigences vis-à-vis de l'Allemagne, mais du moins dans quelques-uns de leurs principes. Par exemple, l'Allemagne n'aurait-elle pas à gagner, dans l'opinion européenne, en se démocratisant un peu? C'est ce que Rathenau, le dictateur de l'électricité et des « matières premières », s'avisa de se demander un jour..., très peu de temps après avoir exprimé le contraire. Dans ses *Problèmes de l'économie de la paix* (Berlin, 1917), il ne voyait que le principe d'autorité et d'organisation, futur maître du monde au lendemain de la guerre, et, pour le présent, l'étatisme à outrance, seul capable de donner à l'Allemagne la victoire ; soudain, autre livre, autre thèse : *Choses de demain...*, où il n'y a pas assez de mépris pour cette oligarchie puissante, ploutocratie en même temps, « qui détient le pouvoir, dispose du droit et de la Constitution, décide de la paix et de la guerre ».

Ce n'était plus l'apologie du principe d'autorité... Vers le milieu de la même année 1917, Harden déchante : ce bismarckien répudierait-il Bismarck? Nullement : la morale de la force garde à ses yeux toute sa noblesse ; seulement il se trouve que la force a changé de camp : c'est la faute du gouvernement, la faute des « diplomates imbéciles », la faute même des militaires..., c'est la faute de tout le monde, sauf de Harden et de Bismarck, car ce dernier, s'il eût été là... Eh bien ! qu'aurait-il fait? Jugeant la partie mal engagée, sans doute il eût tendu la main à Wilson. Harden, en tout cas, conseillait vivement de la tendre, à l'aube de l'intervention américaine... Quand on ne se sent pas le plus fort, ne pas insister : voilà du « réalisme »! Un autre « réaliste » bismarckien, Hermann Oncken, professeur à Heidelberg, réprouvait, en vertu de la même sagesse forcée, ce qu'il appelait les rêveries « mystiques » du pasteur Naumann : c'était bien le moment de construire en imagination un Mitteleuropa ! Il devenait plus opportun de ménager Alsaciens, Polonais et Danois : car « la force doit être employée où elle est à sa place, mais il y a aussi la justice ». Or, si j'ai bonne mémoire, n'était-ce pas le même professeur Oncken qui écrivait naguère que « les petites nations doivent disparaître, car elles sont des parasites qui s'engraissent de la substance des grandes »?

Ces contradictions apparentes ne prouvaient qu'une chose : c'est que le temps passait, emportant avec lui les chances de succès de l'Allemagne, et que les plus clairvoyants jugeaient inutile d'augmenter les frais. Et l'on voyait des pangermanistes se détourner avec horreur de la « guerre de conquête » ; et des impérialistes forcenés sourire à la démocratie ; et les gros armateurs de Hambourg soupirer « maudite guerre » ! en présence de Guillaume II, en lui montrant les quais mornes et sans vie, sous un ciel que ne noircissait plus « la fumée de mille cheminées d'énormes bateaux à vapeur ». Et un général, le comte de Montgelas (général en retraite, il est vrai), avertissait charitablement ses camarades, dans le *Berliner Tageblatt*, de renoncer à la « paix de violence », de préparer une « paix du droit » avec égalité pour tous les peuples, grands ou petits : car dans la guerre, « telle que notre temps l'a faite, si un parti peut vaincre, aucun ne peut gagner ».

Tel était bien le raisonnement des plus avisés, des « malins », depuis les bons « sociaux-démocrates » qui ne voulaient plus avoir jamais soutenu le militarisme, jusqu'au Kronprinz lui-même, à qui la crainte de perdre sa couronne inspirait tardivement une remarquable prudence. Peu s'en fallait qu'il ne rejetât toutes les intentions belliqueuses sur le compte de son empereur et père : il oubliait, il voulait oublier ses brochures belliqueuses d'avant-guerre, sa préface à *l'Allemagne en armes*, et tout son rôle d'excitateur sournois à la tête de la camarilla militaire. L'heure n'était plus aux rodomontades : il fallait songer aux concessions, concessions à l'opinion des Alliés en même temps qu'à l'opinion publique allemande.

Du reste, le gouvernement y songeait depuis longtemps, par périodes qui correspondaient aux périodes d'échec ou de dépression. Sa politique de guerre était peu compliquée, et se reflétait dans l'attitude de Guillaume II. Deux états d'esprit, deux manières : la guerre semble-t-elle bien tourner? alors grand discours pour annoncer le triomphe de la *deutsche Weltanschauung* (la conception allemande du monde, ou idéalisme) sur le vil matérialisme des marchands anglais ; la guerre tourne-t-elle mal? alors c'est l'autre thème : « Je n'ai pas voulu cela ! »

Et c'est alors que l'on inclinait aux concessions. Elles furent de deux sortes. Concessions aux catholiques d'abord : ainsi, vers l'automne de 1917, la nomination du chancelier Michaelis, homme pieux s'il en fut, un nouveau Bodelschwingh, disait-on. Dans le même ordre d'idées, concessions aux Bavarois : à la fin de la même année, succède

à Michaelis le comte Hertling, ancien second de Windthorst, comme pour faire oublier aux catholiques le Kulturkampf de Bismarck ; du reste, n'avaient-ils pas déjà l'égalité des droits, depuis avril 1917? Enfin, concessions à la démocratie : c'est ce que Hertling (qui servait plutôt de paravent à la monarchie) fut chargé d'annoncer à la commission de la réforme électorale, après l'échec de la suprême offensive de 1918. Devant cette capitulation gouvernementale, l'Allemagne entière, qui connaissait la psychologie de ses maîtres, comprit que la guerre était perdue. Les pangermanistes s'en prirent à la pusillanimité d'en haut ; eux-mêmes, les radicaux de la *Frankfurter Zeitung*, se demandèrent si Hertling avait perdu la raison, pour faire un pareil « aveu » de faiblesse ; quant aux socialistes, ils songèrent à profiter de la situation : à en profiter vis-à-vis du peuple, pour s'emparer du pouvoir, mais aussi vis-à-vis des Alliés, pour réhabiliter à leurs yeux la nouvelle Allemagne « démocratique » ; en un mot, à prendre en main, à l'intérieur comme à l'extérieur, la cause de l'unité allemande.

Vers la même époque, l'Allemagne devint le partisan le plus sincère, le plus « désintéressé », de la « Société des Nations »... Il n'était plus question du fugitif Guillaume II que pour honnir ce « lâcheur », qui avait laissé son peuple en un pareil marasme. Le grand état-major était voué au rebut, puisqu'il ne servait plus à rien. Ludendorff déchu avait tous les torts. Seuls, quelques pangermanistes arrogants montraient le poing en disant : « On nous reverra ! » cependant qu'Hindenburg, vieux routier, s'efforçait de rester au poste le plus tard possible, de sauver la tradition militaire, de « faire le pont » entre l'ancien régime et le nouveau. Aujourd'hui, après un an d'armistice et quelques mois de paix, le « spartakisme » est étouffé, l'unité allemande s'est raffermie, une force militaire subsiste ; Ludendorff, invisible, est toujours présent.

RENÉ LOTE.

LES LETTRES

LA QUESTION DE L'ART POUR L'ART

UNE revue, juvénilement dévouée aux bonnes lettres, *le Buccin*, a ouvert une enquête sur la fameuse question de l' « art pour l'art ». L'art doit-il se prendre lui-même pour sa propre fin, pour son unique et exclusive raison d'être? Ou bien doit-il se proposer, en dehors du plaisir qu'il cause et par le moyen de ce plaisir même, une utilité d'un genre quelconque : politique, morale, sociale? La curiosité de notre confrère n'a pas été laissée sans réponse. Un de ses récents numéros publie de nombreuses opinions, dont certaines ne sont pas sans intérêt, sur ce qu'il désire savoir. Il serait peut-être téméraire d'en conclure que les questions mal posées ne sont pas celles qui provoquent le moins de discours. Ce qui me paraît certain, c'est que nous avons affaire à une question mal posée. Quelques-uns des enquêtés l'ont fait entendre d'ailleurs. Je voudrais le dire à mon tour et chercher la vraie question.

Une première observation, qui semble tout d'abord n'offrir qu'un intérêt de vocabulaire et de grammaire et qui a cependant une portée de doctrine et de fond, c'est que cette expression : « l'art », employée d'une manière absolue et universelle, sans application déterminée à tel ou tel entre les beaux-arts, correspond à une nuance de pensée toute moderne ou qu'il est du moins d'un usage tout moderne d'enfermer sous cette expression.

En grec, en latin, dans la langue des écrivains de la Renaissance, du dix-septième ou du dix-huitième siècle (français) le terme

d'« art » pris de la sorte, au singulier et sans déterminatif exprès ou sous-entendu, a une signification nettement différente : il désigne les opérations de l'artiste à l'œuvre, le plus ou moins d'habileté, de savoir-faire, de talent que l'artiste déploie dans l'exécution de son œuvre, le plus ou moins de perfection qu'il sait y réaliser, quels que soient le genre auquel cette œuvre appartient, les règles et difficultés propres de ce genre. Ainsi Fénelon à propos de l'orateur Isocrate : « L'art se décrédite lui-même, il se trahit en se montrant. » Ainsi Boileau dans ces vers :

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Il est clair que le mot d'« art » étant entendu ainsi, comme un ensemble de moyens et de procédés appropriés, la formule « l'art pour l'art » n'a pas de sens. C'est comme si l'on disait « le moyen pour le moyen ». Le moyen dont il s'agit a évidemment une fin, mais qui ne saurait être raisonnablement nommée du même nom que lui-même. Disons (c'est sans doute ce que tous les artistes et poètes de ces époques classiques eussent accepté) que l'art, ou plutôt que l'ouvrage de l'art, a pour fin de « plaire aux yeux » ou à l'esprit, aux sens et à l'esprit à la fois, en d'autres termes qu'il a pour fin le beau. L'art pour le beau, voilà des mots qui se laissent mieux comprendre. Après cela, on peut se demander si le beau est une qualité qui se suffit, pure du mélange de toute autre qualité et épuisant sa vertu dans la jouissance qu'elle procure, ou bien si elle ne serait pas un composé de plusieurs qualités parmi lesquelles la moralité, ce qui donnerait au beau réalisé une efficacité moralisatrice. Je ne dis pas que la question ainsi présentée n'ait pas ses côtés vagues et obscurs, ni qu'on puisse s'en tenir là. Elle a tout de même quelque chose de plus satisfaisant, de plus naturel que celle du *Buccin*.

Mais quel motif a *le Buccin*, quel motif ont généralement ceux qui nous parlent de l'art pour l'art, de faire violence au sens traditionnel d'un vocable de cette importance, vocable dont, au surplus, ils modifient significativement la physionomie matérielle, quand, par une pratique en désaccord avec tous nos dictionnaires autorisés, ils y mettent une majuscule, un grand A? Quelle notion nouvelle expriment-ils sous cet antique monosyllabe? De quel concept nouveau enflent-ils cette majuscule? Pour s'en rendre compte, il faut se reporter à la philosophie de Kant, en particulier à son ouvrage appelé la *Critique du jugement*, et l'on ne peut vraiment s'en rendre compte qu'en s'adressant à cette source. La notion de l'Art, telle qu'elle figure dans la controverse du *Buccin*, est une notion inventée ou élaborée par Kant, soit qu'il y faille voir l'expression d'une vraie découverte qu'il aurait faite dans le monde de l'esprit, soit qu'il ne s'agisse que d'une entité scolastique destinée à s'évanouir sous une analyse un peu ferme, ou bien d'une fausse idée, produite par la confusion de plusieurs autres idées distinctes. Ceux qui disent : l'« art pour l'art », partisans ou adversaires de cette thèse, se placent à un point de vue kantien, ils parlent, qu'ils le sachent ou non (et d'ordinaire ils ne s'en doutent pas), un langage kantien.

Jusqu'à Emmanuel Kant, ou du moins jusqu'aux théoriciens de l'époque immédiatement antérieure à la sienne, qui firent les premiers pas dans la voie où il allait engager la philosophie des beaux-arts, la question du beau, de sa nature, de ses propriétés, avait été étudiée à deux points de vue fort éloignés l'un de l'autre : l'un universel et métaphysique, l'autre technique et spécial. Platon, les Alexandrins, les philosophes platoniciens et platonisants s'étaient livrés à des spéculations sur l'essence métaphysique du beau, sur le foyer éternel où brûle la flamme idéale du beau absolu, du beau en soi, aspect, entre mille aspects, de la divine et ineffable perfection. Ils trouvaient naturellement dans la beauté sensible des formes de l'art, tel qu'il est donné à l'homme de la rêver avec son imagination, de la réaliser de ses mains, un certain degré de participation très lointaine à cette beauté supra-sensible. Mais de telles spéculations, planant, sinon dans le vide, du moins dans l'éther le plus sublimé, ne touchaient pas à la propre sphère des beaux-arts humains. Elles ne pouvaient fournir au poète, au peintre, au sculpteur, au musicien, aucune lumière sur les règles de leurs arts respectifs, sur les lois d'après lesquelles il convient que les éléments s'en ordonnent pour composer des effets de beauté. Cet ordre de questions faisait l'objet de traités consacrés à chaque art particulier, comme il s'en est produit à toutes les époques policées, dans l'antiquité surtout, et dont les plus illustres concernant les arts littéraires s'appellent la *Poétique* et la *Rhétorique* d'Aristote, le *De Oratore* de Tacite, l'*Art poétique* d'Horace et de Boileau, l'*Essai sur la critique* de Pope, la *Lettre à l'Académie* de Fénelon, le *Discours sur le style* de Buffon.

Entre ces deux genres d'études, il y aurait eu logiquement place pour un genre intermédiaire, consacré, non à la métaphysique du beau, non aux techniques particulières du beau, mais au beau dans les arts en général, je veux dire aux caractères de ressemblance que l'on peut relever entre la beauté de la poésie, celle de la peinture, celle de la sculpture, celle de l'architecture, de la musique. En fait, une telle recherche n'aurait pas été bien intéressante, ni le résultat auquel elle eût pu conduire bien précieux. Je ne dis pas du tout qu'elle eût été sans objet : tant de rapprochements expressifs que les traités classiques des divers arts ne manquent pas de faire entre les effets d'un art ou d'un autre (*ut pictura poesis sit*) suffiraient à prouver l'erreur de cette assertion. Mais autre chose sont ces comparaisons occasionnelles et fugitives, suggérées par un goût averti, autre chose une confrontation systématique entre les belles créations des arts de tout genre en vue d'en extraire une notion générale du beau artistique. A cette sorte d'enquête je ne vois pas qu'aucun esprit supérieur se soit livré avant Kant. Qu'eût-il bien pu en tirer en effet? Rien de plus que des propositions du genre des suivantes, incontestables et assez vaines : que le beau, sous quelque espèce et dans quelque matière qu'il se réalise : langage rythmé, couleurs peintes, sons de la voix ou des instruments, pierre ou marbre, se distingue par une heureuse proportion d'unité et de variété, qu'il concilie l'expression avec l'harmonie, la solidité avec l'éclat, qu'il respire et inspire l'enthousiasme, qu'il a la simplicité dans la grandeur, la vérité dans la noblesse, la gravité dans l'agrément. Toutes choses parfaitement vraies, mais encore une fois peu instructives. Les caractères de la beauté sont tellement liés à ces formes concrètes et sensibles dans lesquelles ils s'incarnent et prennent corps, et d'autre part, ces formes offrent tant de riches et fleurissantes variétés, que lorsqu'on en fait abstraction pour retenir ce qu'elles ont de commun, ce qu'ont de commun, par exemple, une belle tragédie et une belle symphonie, il ne reste plus qu'un résidu vaguement brillant qui n'offre à l'esprit qu'une prise assez molle et dont on peut aisément disserter (surtout si on ne craint pas l'écueil de la phraséologie) mais sans parvenir à en dire rien de substantiel.

Ce sont, à coup sûr, des considérations de cet ordre qui expliquent la sobriété universellement observée par les bons esprits aux époques les plus brillantes des arts sur une question trop théorique et, pour ainsi dire, quintessenciée. Elles n'ont point frappé Kant. Son « esthétique » veut être une science du beau en général. Mais il est vrai qu'il veut envisager le problème à un point de vue nouveau et il s'agit de savoir si, de ce point de vue, le problème prend plus de relief et de consistance. Je dirais, pour me servir de la terminologie kantienne, que Kant transporte la question de l'objet dans le sujet. Voulant définir l'essence universelle du beau, il ne la cherche pas, comme faisaient ses obscurs précurseurs français, le P. André, l'abbé Batteux, Crousas, dans les qualités des objets beaux en eux-mêmes, mais dans le sentiment que la perception de ces objets fait naître, dans l'état de sensibilité qui accompagne les impressions du beau et qui les révèle. Le beau, pour lui, se reconnaît à un sentiment *sui generis*, sentiment de plaisir (et distinct en cela du sentiment moral), mais de plaisir « désintéressé » (et distinct donc du sentiment de l'utile). Cette affection, irréductible à tout autre, est le signe du beau. Le beau est ce dont nous jouissons avec un pur désintéressement. Ce dont nous jouissons avec désintéressement est le beau.

Ce que je viens d'écrire est plus obscur que ce qui précède. Aussi sommes-nous entrés en Allemagne. Le principe de Kant s'entend à peu près en ce qu'il a de négatif : le sentiment du beau n'est ni le sentiment moral ni le sentiment de l'utile. En ce qu'il a de positif, il est inintelligible. L'idée de désintéressement est une idée toute relative qui ne se conçoit que par opposition à la pesanteur des intérêts vulgaires et étroitement individuels. Mais un état d'âme désintéressé par essence est une chose qu'on n'arrive pas à se représenter chez un être vivant. Même la vertu, je dis la plus sainte, la plus prête aux derniers sacrifices, n'est pas désintéressée, puisqu'elle consiste dans l'habitude de ressentir assez profondément comme nôtres des intérêts humains généraux (intérêts de la patrie, de la science, de la civilisation, de l'humanité), pour que tout ce qui lèse ces intérêts nous fasse personnellement souffrir. Que sera-ce quand il s'agit d'états affectifs, de plaisirs ou de peines ! Si ce qu'on appelle le bien n'est que l'ensemble des intérêts les plus élevés, le beau ne doit être lui-même qu'un intérêt de l'ordre le plus élevé et non sans quelque lien avec les autres intérêts du même rang. Kant oublie que le beau nous apparaît toujours dans des objets ou du moins dans les images de ces objets. Indépendamment de leurs qualités de beauté, ceux-ci possèdent, au point de vue moral, au point de vue de l'utilité pratique, au point de vue de l'attrait sensible, un ensemble de qualités qui n'en

constituent point sans doute la beauté, mais qui ne peuvent point n'avoir pas une intime relation avec elle et n'y être pas présentes en quelque sorte. Dès lors, n'est-il pas raisonnable de concevoir le beau comme un achèvement dans le type et la physionomie naturelle des choses, comme une perfection qui s'y ajoute, « ainsi, dit Aristote, qu'à la jeunesse sa fleur ». Remarquons que, si le beau n'est pas l'utile, il ne peut pourtant y avoir un abîme entre eux ; car on citerait mille cas où un défaut d'utilité fait à la beauté même le tort le plus certain. Un palais agréable aux yeux qui le voient du dehors, mais qui ne serait pas logeable, n'est pas beau en cela, du moment que mon esprit est mis mal à l'aise par la part d'impuissance, de déraison ou de futilité de l'architecte qui n'a pas su assembler toutes les convenances. Enfin, il y a utile et utile. Un fauteuil américain est plus utile qu'un fauteuil Louis XV, si le comble de l'utilité, en matière de sièges, est qu'on s'affale dessus. Un fauteuil Louis XV est plus utile, en même temps qu'il est plus beau, s'il est plus désirable qu'un siège commande des postures qui ne soient pas trop abandonnées et qui favorisent les rapports de la sociabilité et de la conversation. Ces Allemands raisonnent comme si les œuvres d'art étaient faites pour le musée ou pour les archives, qui en sont le tombeau ; ils ne songent pas assez qu'elles ne sont nées, en leur temps, que pour ajouter de la noblesse et de la douceur aux usages de la vie.

Le principe de l'esthétique kantienne a eu, au dix-neuvième siècle, sur les idées comme sur les beaux-arts une influence extraordinaire et, à mon avis, déplorable. Son effet le plus caractéristique a été de substituer à la vieille idée du beau, l'idée de l' « art », parce qu'il fait consister l'essence du beau dans une certaine intention de l'esprit, la prétendue intention d'art, la prétendue intention désintéressée. La formule de l' « art pour l'art » n'est exactement que l'expression de ce principe affecté et inconsistant.

Mais dès lors une question se pose, qui sera l'objet de ma prochaine chronique. « L'art pour l'art » ne veut rien dire. Et nous avons eu, dans la littérature française, une école de l'art pour l'art singulièrement fertile et brillante puisqu'elle s'illustre des noms de Théophile Gautier, de Baudelaire, de Flaubert et plusieurs autres, à peine moindres. Il faut que cette école, pour se baptiser de la sorte, se soit trompée sur elle-même et se soit représenté sous un faux aspect l'inspiration dont elle était réellement animée. Il faut qu'elle n'ait pas plus que les autres écoles écrit et créé « pour l'art ». Telle est bien ma pensée. J'essayerai de l'établir et de restituer à l'école de l'art pour l'art son vrai nom.

PIERRE LASSERRE.

Jean Moréas.

Athénien, honneur des Gaules, Jean Moréas est mort il y a dix ans, exactement le 30 mars 1910. La France ne sembla pas se douter de la perte qu'elle venait de faire. Derrière le cercueil, au Père-Lachaise, il ne traîna pas, comme Musset l'avait prédit des funérailles d'Hugo, tous les sots d'ici-bas. Mais deux voix s'élevèrent, l'une devant sa dépouille, l'autre dans la presse, qui mesurèrent la perte et le rang du poète : celles de Maurice Barrès et de Charles Maurras.

Bruno Latin, le maître de Dante, écrivit en français son *Trésor*, parce que notre langue est la plus délectable. Depuis lors, à chaque siècle, la langue française a joui de ce privilège unique : des écrivains étrangers ont abandonné leur langue maternelle, celle qu'ils avaient entendue dans la bouche de leur mère, celle qui leur avait servi pour découvrir la vie et concevoir le monde, et ils ont choisi la nôtre pour exprimer leur pensée. Hommage qu'elle ne partage avec nul autre idiome vivant, signe non seulement de sa force ou de sa douceur, mais de sa vertu civilisatrice et de son pouvoir d'universalité. De nos jours encore, la conquête d'un Anglo-Saxon comme Wilde, d'un Latin comme d'Annunzio, d'un Grec comme Moréas témoigne, par la diversité même de leurs caractères ethniques et littéraires, qu'elle se prête par sa souplesse aussi bien aux caprices du raffinement et aux élans du lyrisme qu'aux strictes démarches de la raison. Si des écrivains français réclament pour leur pays le privilège de proposer au monde les meilleures méthodes pour la recherche en commun de l'action et de l'ordre, ces exemples concrets les assurent dans la certitude qu'ils tiennent de leurs pères le plus éprouvé des instruments de communication, par conséquent d'entente et de concorde entre les hommes.

Contre-épreuve : nous avons vu de nos jours un écrivain abandonner sa langue pour adopter celle d'un autre pays qui n'était pas la France : l'impérialiste Chamberlain a jugé que pour élever la frénésie de conquête à la hauteur d'un système philosophique la langue allemande était préférable à toute autre.

C'est pour traduire la poésie, la jeunesse et la beauté du monde que Jean Moréas choisit la langue française. Il aimait à raconter, rapporte Barrès, que « dans la maison de son père, à Athènes, il y avait une bibliothèque de deux mille volumes de nos poètes, et qu'avant d'avoir atteint sa dixième année, il s'était déjà promis de chanter sur une lyre française ». Il tint sa promesse. Il vint à Paris. On a tout dit sur la manière dont il y vécut, et ceux qui prennent les choses et les hommes par leurs petits côtés se sont donné le ridicule de s'en scandaliser. Moréas longtemps à l'avance avait répondu :

Moi qui porte Apollon au bout de mes dix doigts,
Je suis la fable du vulgaire;
A l'ordre un tel tribut, je l'ai dû, je le dois,
Ce jourd'hui, jadis et naguère.

Remarquons que ce juste orgueil dont on lui fait grief lui est commun avec Malherbe, et que l'un et l'autre vivaient dans une époque dont le goût littéraire n'était pas sûr. Peut-être l'affirmation de leur propre valeur faisait-elle corps avec la leçon qu'ils apportaient, était-elle un complément nécessaire et une sorte de contre-épreuve de leur enseignement. Peut-être aussi faut-il, dans le cas de Moréas, comprendre que l'intelligence se civilise plus vite et plus complètement que l'instinct, et Maurras a remarqué que cet homme qui fut tout intelligence sous certains rapports, fut tout instinct sous certains autres. En même temps qu'il devenait un grand poète français, Jean Moréas restait « un vieux gentilhomme du Péloponèse ». On ne s'arrête à méditer là-dessus qu'à cause de la perfection de son goût littéraire. Et sur ce point, le cas est matière d'étonnement sans fin : ce Grec moderne, né d'un peuple qui n'a plus de littérature depuis la chute de Byzance, venant apporter des leçons au pays de Racine.

Les deux mille volumes avaient fait ce miracle, avec l'aide des dieux. Abordant la France à une époque où le goût poétique flottait à l'abandon, Moréas commença par donner, en traversant les erreurs à la mode, les plus beaux vers libres de notre langue, au sens moderne de cette formule, ceux où il fait chanter la coupable Eriphyle :

Mon époux, c'était un héros,
Il était fils d'Oïclée,
Il avait ramé sur le navire Argo
A côté de Thésée...

Il comprit vite la faiblesse de cet instrument où la mesure et le rythme doivent perpétuellement être inventés, en sorte que l'ouvrier doit recomposer sans cesse son propre outil. N'étant jamais soutenu que par son propre souffle, le poète s'y condamne à avoir sans cesse du génie, à réussir toujours.

Maurras a noté comment le fondateur de l'école romane progressa lentement, en spirale, dit-il, surmontant la tentation de manier tous les rythmes de notre poésie, dont les deux mille volumes lui avaient ouvert les derniers secrets. Au sommet de la spirale, il écrivit *les Stances.*

Il importe de remarquer qu'au moment où parut Moréas la langue française courait à la décomposition. Si le vers cassant des Parnassiens méconnaissait la souplesse de notre instrument poétique, du moins écrivaient-ils encore des phrases françaises. Mais à côté d'eux, les autres contre-courants du romantisme, tout chargés d'impuretés d'origine étrangère, menaçaient, par delà le vers massacré, la syntaxe et le sens. On avait commencé par ne plus savoir écrire en vers, on aboutissait à ne plus savoir écrire tout court. De l'art savant des nuances on descendait à l'impression, des claires idées au symbole, de la ferme langue portant la pensée à un jeu facile qu'on n'avait que trop de raisons d'appeler décadent. Moréas nous réapprit à écrire en vers. Il enraya la chute en nous enseignant d'abord, comme le voulait Mistral, à maintenir notre langue, et son influence ne fut pas moins heureuse touchant la construction, la syntaxe et la période que la matière même de la poésie. En même temps qu'il sauvait nos formes lyriques en démontrant qu'elles étaient les plus propres à reprendre et réussir certains thèmes manqués par le romantisme, il contribuait, comme Barrès l'a dit d'Anatole France, à sauver la langue française.

On connaît le dialogue fameux, Moréas demandant à son ami si Mistral était grand poète. « Oui. — Aussi grand poète que moi? — Oui. — Plus grand poète que moi? — Oui. »

Par l'ampleur de la conception, par le débit et par le jet, par l'abondance dans l'invention, par la grandeur et la variété des sujets abordés, par la simple et pure magnificence de la matière poétique, l'Homère de Maillane dépasse assurément l'auteur des *Stances.* Pierre Lasserre cite comme étant également vrais et se corrigeant l'un l'autre, ces deux jugements portés sur Moréas : « Grand poète » et « Grand petit poète ». Lui-même a dit de Ronsard : « Grand poète en de petits poèmes. » A relire à la suite le choix des *Stances* les plus parfaites, recueillies par Maurras dans son article funéraire, on jurerait toute restriction superflue. Ainsi présentés d'ensemble et lus d'un trait, la somme de ces minces courants si purs donne l'impression d'un fleuve.

Ce que nul ne songera à débattre, c'est la perfection du goût. En une langue non seulement châtiée et infaillible, mais pleine d'audaces, qui par ces deux traits s'apparente à Racine, Moréas, merveilleux grammairien, — par-dessus un siècle où nul ne nie l'abondance du génie et dont on ne conteste que le goût, — a renoué la chaîne avec André Chénier. On connaît sa dernière conversation avec Barrès, cinq jours avant sa mort. « Il n'y a pas de classiques et de romantiques... c'est des bêtises. » Sa vie, son œuvre sont l'illustration et la démonstration de cette formule.

Il n'y a pas d'opposition nécessaire entre des principes. Il y a des écoles. Il y eut des écoles romantique, réaliste, naturaliste, symboliste ; il n'y a pas d'école classique. Les écoles ne se posent qu'en s'opposant, c'est-à-dire en se limitant. Elles procèdent de parti pris, c'est-à-dire de lacunes, d'étroitesses érigées en principe. Elles se définissent négativement et limitativement. On définira romantisme une certaine impuissance à réaliser, à universaliser. Le mot de classique n'a reçu un sens particulier et accidentel que de l'opposition de principe affichée par la doctrine romantique. Philosophiquement, il ne qualifie pas autre chose que la vérité et la tradition uniques de l'humanité jusqu'à la dissidence romantique.

Les hommes de l'École de 1830 ont systématisé un certain nombre de principes : par exemple le caractère individuel de la poésie lyrique ; le lyrisme de Moréas est tout individuel. On compterait celles des *Stances* où il n'emploie pas le ton direct. Dans les premières, — car il court un fil ténu et lâché, sous la liberté de composition des *Stances*, — la plainte personnelle s'exprime sans intermédiaire. En avançant, il tend davantage à confronter sa douleur avec l'univers. Mais c'est toujours elle qui s'exprime. Peut-être même faut-il trouver ici la raison du fait que la poésie de Moréas, si profonde, est cependant étroite.

Deuxième trait qui eût pu conduire Moréas au romantisme, cette poésie individuelle est une poésie de la douleur. Il y a rapport de cause à effet entre les deux termes. Moréas s'est plaint dans les *Stances* et d'une manière d'autant plus proche du romantisme que sa plainte est vague. Il n'évoque pas une douleur précise, mais une sorte d'impossibilité de s'adapter à la vie. On citerait la moitié des *Stances* à vouloir donner des exemples.

Le sentiment de la nature fut chez lui assez particulier et quelque peu littéraire. Il la mêle à sa peine, il l'humanise, ne la sent qu'à travers un sentiment, un souvenir. Il ne l'aime pas pour elle-même. Chanteur de son propre cœur, il ne fut ni un poète du cœur, ni un poète de la nature. Si Moréas a vécu dans la familiarité des formes

poétiques dont la civilisation méditerranéenne a peuplé l'univers, si devant le rivage de l'Océan il a songé

A Néere aux yeux bleus, à Glaucus, à Protée,

il a maintes fois repris des thèmes spécifiquement romantiques :

Chênes mystérieux, forêt de la Grésigne,
Qui remplissez le gouffre et la crête des monts,
J'ai vu vos clairs rameaux sous la brise bénigne
Balancer doucement le ciel et ses rayons.

Ah! dans le sombre hiver, pendant les nuits d'orage,
Lorsqu'à votre unisson lamentent les corbeaux,
Lorsque passe l'éclair sur votre fier visage,
Chênes, que vous devez être encore plus beaux!

N'est-ce pas là un sentiment de 1830, le poète qu'on voit sur les images, cheveux au vent dans l'orage à la manière de René : « Accourez, orages désirés »?

Un romantique eût délayé ce thème, et l'eût assaisonné de quelque lamentation personnelle. Non seulement Moréas condense, mais ici précisément son goût assuré lui dicte d'abandonner le ton direct pour la grande image naturelle. Au lieu de mêler le désordre de l'esprit à celui des éléments, il contemple, traduit et transpose sur le ton dominateur qui convient au maître de la nature.

Alors Moréas, c'est le romantisme? Le romantisme filtré, décanté, dépouillé comme un vieux vin. Moréas est la preuve même qu'il n'y a pas de romantisme, mais seulement une certaine manière inférieure de traduire, de réaliser ou de systématiser. Entre toutes les leçons de goût qu'il nous a données, il n'en est pas de plus forte que celle-là.

On a fait des livres entiers sur le romantisme des classiques. L'exemple de Moréas est plus frappant encore parce qu'il a côtoyé de plus près le danger. Venant après les poètes du dix-neuvième siècle, il a montré comment leurs thèmes pouvaient être transfigurés par un art qu'éclaire et guide un goût supérieur, comment une sensibilité peut s'exprimer sans délirer. Il a administré cette leçon de la même manière que dans ses études critiques, sans l'ombre de dogmatisme, rien qu'en donnant des modèles de la perfection. On ne saurait trouver chez lui un art poétique. Les préceptes y sont comme les modèles, discrets, glissés, d'un ton réservé, un peu distant. Pour les saisir, il

faut une préparation, et c'est pourquoi Moréas est à la fois très célèbre et si peu connu.

Car le seul juste point est un jeu de balance,

a-t-il dit. Et mieux encore, ces vers qui résument la leçon de goût apportée après un siècle de désordre par ce poète venu de la patrie de Minerve :

A ne s'y pas tromper qu'un sot mette ses soins,
Mais la perfection est chose plus célée.

LUCIEN DUBECH.

Georges Duhamel et le Règne du cœur.

A l'exception de M. Pierre Hamp qui traite en technicien des problèmes techniques, les membres du groupe *Clarté* pensent dans un épais brouillard. Interrogez Romain Rolland et Barbusse, vous ne tirerez d'eux que déclamations. De MM. Jules Romains, Charles Vildrac, Georges Chennevière, René Arcos, qui sont poètes, comment exiger des raisons? Il y a longtemps chez nous que la poésie a rompu avec la logique. M. Romains, dans son poème *Europe*, crie au carnage : Arrête ! et ne sait dire que cela. Il somme bien « les peuples » d'y mettre fin, mais il ne précise pas comment. A qui donc s'adresser? A M. Georges Duhamel. Si les autres sont les prophètes, il est l'apôtre et il descend volontiers du trépied pour causer familièrement. Parle-t-il en son nom seulement ou au nom de tous? Peu importe, pourvu qu'il parle. Nous ne demandons à *Clarté* que la charité d'un rayon.

Grâce au succès justifié que lui ont valu ses livres de guerre, *Vie des martyrs* et *Civilisation*, M. Duhamel a acquis un réel prestige. Comme il intéresse, on l'écoute. Comme il possède une conviction forte, il profite de son succès par la faire partager à son public. *La Possession du monde* et *Entretiens dans le tumulte* sont proprement des œuvres de doctrine et de vulgarisation. On dit qu'elles font des adeptes. Raison de plus pour les examiner de près. Pour une fois que la discussion est possible, profitons de l'occasion. — M. Georges Duhamel est un homme bon, et en cela, digne de toute notre sympathie. Ce n'est pas lui qui oubliera la guerre : il avoue qu'il ne peut et ne veut cesser d'y penser. Il en sort déçu, comme tout le monde, mais à proportion de ses illusions qu'on ne saurait mieux qualifier qu'en les disant « wilsoniennes ». Écoutez l'adjuration pathétique

qu'il prête aux morts : « Ce n'est pas avec les vieilles pierres que vous reconstruirez une maison solide. Qu'un seul de vous, au seuil de la paix, parle d'une *vie nouvelle*, qu'un seul de vous parle de *résurrection* et non pas de recommencement, et l'éternité sera douce à nos âmes anéanties. » Voilà déjà qui est inquiétant. Car les vieilles pierres, ce sont les hommes, et pour bâtir à neuf il ne faudra pas moins que des hommes *changés*. Le sont-ils et peuvent-ils l'être? S'ils peuvent l'être, par quel moyen? Suffira-t-il que l'un d'entre eux se lève et parle, fût-ce M. Georges Duhamel? Celui-ci ne s'aveugle pas sur les difficultés qui l'attendent : il constate loyalement que « dans notre malheureux pays, il n'est pas un seul métier où l'on puisse travailler autrement que dans une attitude de combat ». Qu'est-ce à dire? Si l'homme se bat dans la paix, comment espère-t-on qu'il reculera devant la guerre, le jour où ses intérêts seront menacés et où on lui demandera poliment (c'est du moins le souhait de M. Duhamel) « s'il veut se battre »? Cette « résurrection » suppose une révolution, « une révolution *morale* », précise M. Duhamel ; « tout le reste est misère, sang gaspillé et vaines larmes. » Réservant la question des conditions politiques qu'exige tout changement notable dans les mœurs, là-dessus nous tombons d'accord avec lui. Mais est-il dans l'histoire une « révolution morale » que n'ait suscitée une « religion »? Non, et M. Duhamel a devancé notre pensée : « C'est une religion, dit-il, une religion seule qui peut rétablir la paix dans les cœurs, dans la France et dans le monde. » Et il ajoute : « Mais quelle religion? »

En parcourant *la Possession du monde*, nous relevons à chaque pas des formules et des termes comme ceux-ci : « Notre *sainteté*, le *salut* de notre âme... Toujours cherche la *communion*. Pour être heureux, il faut être visité par la *grâce*... » et encore, le conseil d'aimer sa *souffrance* et son *renoncement* ou d'être « un homme de bonne volonté ». Quelque part même, l'auteur avoue qu'il *prie*. Catholique ou protestant, je l'ignore, M. Duhamel est certainement un chrétien. — Détrompez-vous. Dieu est exclu de sa doctrine, avec l'âme immortelle et toute transcendance. Pas un de ces mots précis, consacrés et sacrés, salut, communion, grâce, prière, qui ne soit détourné ici de son vrai sens. De quel droit? direz-vous. La condition première de l'honnête penser n'est-elle plus aujourd'hui l'emploi du mot propre? ou notre auteur prêche-t-il la « confusion»?...

Résumons d'abord sa doctrine. — « Le bonheur est la raison même de notre vie. » Il consiste en la « possession parfaite et profonde de quelque chose ». Ce « quelque chose », ce sera tout d'abord notre âme qu'il s'agira sans cesse d' « enrichir ». De quoi?

Mais de tout ce qui s'offre à elle, de l' « univers matériel, des pierres et des eaux », de ses rêves, des rêves des autres (qu'ils se nomment Gœthe ou Rembrandt), de ses joies, même de ses peines, de ses espoirs, même de ses regrets et au besoin de sa « désespérance ». De la même façon, c'est-à-dire « par l'amour », nous tâcherons de posséder nos frères que « nous inviterons à partager avec nous tous ces biens ». Si leur âme est modeste, « cette petite touffe de verdure » doit leur suffire. Il s'agit, en un mot, d'apprendre à regarder en soi et hors de soi, et à aimer ce qu'on regarde ; de donner à chaque homme une certaine éducation des sens et du cœur (sinon de l'esprit), le goût de la nature, de l'art, de la lecture, de l'amitié et de la rêverie et de favoriser par là un état d'âme bucolique, garant de l'éternelle paix. Maeterlinck, au temps du *Trésor des humbles*, nous a recommandé une gymnastique analogue. Reste à savoir comment les hommes s'y prêteront ; je ne dis pas un certain nombre d'hommes à qui ces conseils, en effet, peuvent être utiles, je dis : les hommes. Comment leur persuaderez-vous de renoncer aux biens matériels qu'ils connaissent et apprécient pour un bien moral qu'ils ignorent? Quel compte tenez-vous là-dedans de leurs passions? « Je fais appel à leur cœur, au nom de l'amour », nous répond M. Duhamel. La bonté de son cœur l'enivre et cette ivresse obscurcit son cerveau. Il voit partout le choc des intérêts, la jalousie et la discorde ; il en conclut qu'il faut désarmer et aimer. Voilà une étrange logique. Mais d'abord qui édictera les commandements de l'amour? Un homme? Il le faut bien : nous sommes dans une religion sans Dieu.

Le point le plus grave de la doctrine n'est point tant, cependant, cette confiance généreuse en la bonté de notre cœur, que l'anathème jeté à la raison, comme faisant obstacle à l'amour et à l'harmonie. Devant les ruines du présent, M. Duhamel proclame que la raison a fait faillite : d'où ce recours suprême au sentiment. Faut-il lui répéter que, du côté français, un peu d'intelligence politique nous eût vraisemblablement sauvés, au moins de la prolongation de la guerre et que nous devons celle-ci à l'aveuglement de notre bon cœur? Il n'en conviendra pas ; mais poursuivant sa marche vers l'abîme, refusera d'admettre, après tant de déceptions, que bientôt tous les cœurs ne deviennent pas égaux en charité au sien et que la fois prochaine ne soit pas la bonne, celle où réussira ce qui n'a jamais réussi, la métamorphose du lion en biche ; auquel cas, en effet, il n'y a plus qu'à rêver dans un coin du parc, à comparer entre elles les couleurs des fleurs et du ciel et à aimer tous les passants en s'interdisant la pensée.

Considérons les choses de plus haut. M. Duhamel vient de nous livrer la clé de son erreur et de celle de ses amis. Les braves gens dont

il est (je ne parle pas des coquins, ni des bateleurs), qui condamnent l'intelligence, qui croient et s'obstinent à croire au nouveau paradis terrestre et se moquent de ceux qui croient encore à l'ancien, rêvent, parlent, agissent dans un état mystique. Ils cultivent en eux, exactement comme au temps de Musset, « le mal du siècle » : c'est-à-dire cette avidité de Dieu, d'autant plus dévorante qu'elle a renié son objet et ne sait où se satisfaire. Il n'est pas un de leurs propos qui ne soit la déformation d'une parole de l'Évangile, pas une de leurs espérances qui ne soit l'ombre des promesses du Christ. Mais leur foi sans règle et sans frein a débordé sur leurs facultés raisonnables et leur cache le ferme sol où ils sont désormais incapables de marcher droit. Ils ont gardé l'appétit du ciel et perdu le sens de la terre. La maladie dont ils devront guérir et qui règne depuis un peu plus d'un demi-siècle en France et dans le monde, se nomme le « messianisme ». Ils ne veulent rien connaître du passé : en art, en sociologie, en morale et en politique, ils attendent tout de demain, et rien pour eux ne compte que « ce qui viendra ». Pour les hommes sains et sensés, ce qui devait venir est venu ; pour les incroyants, la raison, mûrie par le travail des siècles ; pour les croyants, la raison et la foi qu'ils ne savent point dissocier. La religion sans Dieu de M. Duhamel porte condamnation des facultés les plus hautes de l'homme. Car c'est bien une religion que M. Duhamel appelle de ses vœux. « Seule, écrit-il en propres termes, une religion peut ramener la paix en France et dans le monde. » Voilà une affirmation. Ce point capital établi, il nous laisse sans aucune lumière. Quelle religion? Les Français en ont une. M. Duhamel n'en veut pas. Laquelle veut-il? Il ne le dit pas, ne le sait pas, ne peut ni le dire, ni le savoir, son « règne du cœur » n'étant qu'un idéal catholique vidé de toute substance, réduit à l'état d'aspiration, sans raison, sans ressort, sans but défini, comme sans moyens de se réaliser. N'est-ce pas l'occasion de lui rappeler le mot de sainte Catherine de Sienne : « La raison a en elle-même la lumière de la foi : on ne perd pas l'une sans l'autre. » M. Duhamel, cœur sensible et généreux, est médecin des corps et professe la noble intention de s'instituer médecin des âmes. Rien de plus louable. Mais c'est justement à son cas que s'applique la définition proposée par Charles Maurras dans l'ordre le plus général. « Pas de religion d'un côté, et de l'autre phraséologie religieuse sans substance, sans support extérieur, en quoi cela diffère-t-il de cette médecine chinoise qui substitue aux remèdes leur nom inscrit avec de l'encre, sur du papier qui se roule en boulettes et qu'on avale avec onction et componction? »

HENRI GHÉON.

PHILOSOPHIE

LA LIBERTÉ DE L'INTELLIGENCE

Comme je passais hier place de la Sorbonne, je rencontrai mon vieil ami Philonous. Toujours jeune, loyal et noblement chimérique, il n'a guère changé, en somme, depuis qu'il fréquentait chez l'évêque Berkeley, où je le vis pour la dernière fois en 1744, et où il professait l'*immatérialisme* tout en donnant ses soins à la préparation de l'eau de goudron.

— Je voudrais bien, me dit-il sur un ton très excité, que vous m'aidassiez à résoudre le problème suivant : comment est-il possible que des hommes intelligents, et plus particulièrement des hommes qui se réclament sans cesse du primat de l'intelligence, adhèrent au *parti de l'intelligence*, lequel a précisément pour programme l'asservissement de celle-ci? Il affirme en effet de façon manifeste (j'ose le dire) son intention de mettre « l'intelligence nationale au service de l'intérêt national » ; on entend à chaque instant ses fidèles répéter qu' « à aucun prix l'intelligence ne doit se croire dispensée de *servir* », ou toute autre formule semblable devenue lieu commun chez ces gens intelligents ; et M. Maurras lui-même veut interdire à Stendhal la liberté des joies désintéressées et du pur loisir de l'esprit. Votre Aristote cependant pensait que l'intelligence est au sommet de l'être et qu'elle doit être servie, non servir.

— Il se pourrait, lui répondis-je, qu'Aristote et vous n'ayez pas de l'intelligence une notion tout à fait semblable. Il se pourrait aussi que toutes vos difficultés dépendissent d'un malentendu : M. Maurras se plaint, tout en riant de la méprise, qu'on ait entièrement méconnu sa pensée ; et de fait, on a cru qu'il approuvait dogmatiquement, là

où il constatait avec une dure ironie. Quant au « parti de l'intelligence », entendez, je vous prie, que ce vilain mot de *parti* signifie seulement, pour ses adhérents, qu'ils *prennent parti pour* l'intelligence, ou encore qu'ils *prennent le parti de* l'intelligence. Mais vous-même, ne devez pas estimer très haut l'intelligence, depuis que vous êtes devenu bergsonien.

— Je l'estime pour les plaisirs qu'elle nous donne ; pour le reste, je crois qu'elle n'est bonne qu'à faire de nous des géomètres, et à nous jeter dans l'illusion métaphysique... Mais comment savez-vous que je suis devenu bergsonien?

— Cela était facile à deviner. L'âme cachée de votre philosophie, c'est ce postulat que l'esprit de l'homme se comporte comme un esprit pur, et doit connaître comme connaissent les anges, en transcendant à la fois le labeur de l'abstraction et celui du *discursus* syllogistique. Vous avez cru d'abord qu'une telle manière de savoir était possible à l'intelligence humaine, c'est alors que nous vous avons connu platonicien, puis cartésien et malebranchiste ; vous avez ensuite partagé votre sympathie entre Leibnitz et votre grand ami Berkeley, dont les écrits répandirent votre nom dans le public. Mais après cela, lorsque Kant vous eut persuadé que l'intelligence ne pouvait savoir que ce qu'elle fabriquait elle-même, et que l'absolu lui était fermé, pouviez-vous demander à autre chose que l'intuition bergsonienne le sentiment de la vie, ou toute autre sorte de sympathie imaginative, ce que vous renonciez à espérer de l'intelligence?

C'est ainsi que l'*anti-intellectualisme*, d'aujourd'hui, ou plutôt d'hier, est, ou était, la suite normale de l'intellectualisme outré et du rationalisme d'avant-hier.

— Je suis heureux de vous entendre affirmer que la philosophie du changement pur est le fruit actuel d'un long effort ininterrompu de pensée. Cela me console de l'injure qu'on fait souvent aux philosophes modernes en les déclarant étrangers à toute tradition historique.

— Il y a pourtant cette différence entre la « tradition » moderne et la tradition de la *philosophia perennis* que, dans la première, les philosophes se continuent en se contredisant les uns les autres et, dans la seconde, en s'accordant. A cela près, je concède que ceux-là même pour qui le premier devoir de tout penseur honorable est d'apporter aux hommes une *nouvelle conception du monde* ne peuvent avancer d'un pas qu'en s'appuyant sur les résultats de leurs devan-

ciers ; tant il est vrai que le travail rationnel exige par nature la collaboration à travers le temps.

Ainsi MM. Bergson et Le Roy, dans leur critique de l'intelligence, n'ont fait, à vrai dire, que tirer les conséquences théoriques d'un état d'esprit qui, pratiquement, régnait depuis longtemps chez les « intellectuels ». Tout le long du dix-neuvième siècle, ceux-ci, ou du moins les plus malins d'entre eux, n'ont-ils pas professé par leur manière de faire, *in actu exercito*, que l'intelligence n'a qu'une valeur subjective et relative, et qu'enfermée en elle-même et bien cadenassée dans son *cogito*, indépendante de toute mesure objective, elle ne peut que jouir des mille reflets de sa propre excellence, comme un dieu qui s'amuserait de ses calculs et de ses rêves? L'exercice de l'intelligence est alors devenu un pur jeu, une opération de luxe, un plaisir d'oisif, et si je peux reprendre ici un mot de Kant, une finalité sans fin. Libre? En réalité, l'intelligence faussée par la religion du fait brut, subordonnée à la sensation, industriellement mise en œuvre par cette science utilitaire et matérielle qu'on a appelée la « science allemande », était au service des puissances inférieures de l'être humain. De là le dépérissement souvent constaté de cette faculté, exaspérée dans son activité mais ne s'exerçant plus pour sa fin naturelle, et qui, se refusant à être fécondée par l'être, ne produit plus son fruit.

Eh bien ! c'est contre un tel usage et une telle notion de l'intelligence que portent les formules qui vous scandalisent, et qui veulent députer la raison de l'homme au service du bien humain. C'est une telle manière d'entendre le loisir de l'esprit qui est aujourd'hui devenue impossible (au moins pour un temps). Parce que, non seulement le bien de la nation, mais tous les biens sacrés de l'homme, y compris la vie même de l'esprit, exigent despotiquement la mobilisation de toutes nos forces intérieures.

Vous vous souvenez de ce curieux dialogue, récemment rappelé par M. Chevrillon dans sa belle étude sur Chesterton : « Mais, monsieur Taine, comment sauvez-vous le monde? *How do you save the world?* » demandait un jour une Anglaise, à voix haute, dans un dîner auquel assistait l'auteur des *Notes sur l'Angleterre*. « Mais, madame, je ne sauve *pas* le monde », répondait M. Taine...

— C'est que M. Taine n'était pas Anglais.

— C'est aussi qu'il ne vivait pas en 1920. Aujourd'hui il nous faut, si pauvres ouvriers que nous soyons, il nous faut « travailler avec

Dieu » à *sauver le monde*, travailler de tout notre être au bien commun de l'univers.

Malheur à nous, cependant, si nous demandions à l'intelligence d'abdiquer ses droits, de renoncer à sa liberté et à son divin loisir !

— Halte-là ! s'écria à ce moment Philonous tout enflammé, vous allez vraiment trop fort. Comment pouvez-vous parler de la liberté et du loisir de l'intelligence, quand vous voulez l'employer tout entière à l'action pratique, et la faire travailler sans répit pour le bien commun?

— Nous voilà au nœud du malentendu, répliquai-je. C'est pourquoi je vous demande d'user, quelques instants, de patience avec moi. J'ai dit que l'intelligence doit travailler au bien commun de l'univers ; je n'ai jamais dit qu'elle doit s'employer tout entière à l'action pratique. J'ai dit que la fausse liberté et le faux loisir d'une intelligence égoïste, subjectiviste, quiétiste, ont fini leur temps ; je n'ai jamais dit que la vraie liberté et le vrai loisir de l'intelligence ont fini leur temps qui est éternel. Toute la question est de savoir *comment* l'intelligence travaille au bien commun.

Il y a pour l'intelligence une manière d'agir que j'appellerai, si vous voulez, *opérative*, et dans laquelle, en effet, elle s'ordonne à un résultat pratique à produire ; telle est en particulier l'action intellectuelle que les anciens rapportaient d'une façon générale à l'art de l'orateur, et qui cherche à obtenir dans l'âme d'autrui un certain effet de persuasion.

Mais il y a pour l'intelligence une autre manière d'agir, qui consiste dans le pur connaître : action *spéculative*, qui est tout *immanente*, comme disent les philosophes, c'est-à-dire qui a pour nature non pas de produire un terme, mais seulement de parfaire en qualité l'agent lui-même, lequel en connaissant devient, d'une certaine manière, toutes choses ; action vraiment propre à l'intelligence, et qui fait sa vie, et même la vie par excellence, et qui importe avant tout, car sans elle toute autre action périrait, l'intelligence ou la raison étant *le principe de tous les actes proprement humains*.

Notez bien maintenant que dans cette opération vitale du connaître, notre intelligence est *dépendante* d'autre chose qu'elle. Ce n'est pas un pur jeu subjectif, c'est un acte d'assujétissement et de soumission à l'objet ; car si l'intelligence divine est cause et mesure de la vérité des choses, la vérité de notre intelligence à nous est causée et mesurée par les choses. Et c'est dans cet acte d'assujétissement

à l'objet qu'elle a sa liberté. Elle est faite pour l'être en effet, elle est tout entière tendue vers l'objet, vers *l'autre en tant qu'autre*, et si elle a besoin du contact dominateur de l'objet, c'est pour s'enrichir de lui, dans une action victorieuse qui sort de sa spontanéité vivante et si vous voulez de son autonomie, puisque devenant immatériellement l'objet lui-même, c'est d'elle seule en vérité, mais fécondée par l'être, mais docile au réel, qu'émane l'acte de connaître qui la parfait. (Voilà ce que Kant n'a pas vu, et que saint Thomas voyait bien.) Il n'y a ainsi de repos et de joie pour elle que lorsqu'elle est totalement vaincue (con-vaincue) et maîtrisée par l'objet, parce qu'alors seulement elle est vraiment libre et active. Il n'y a ainsi de véritable loisir pour l'esprit que dans le loisir actif de la contemplation de *ce qui est.*

Or, du seul fait qu'elle adhère à l'être, l'intelligence travaille pour le bien commun des hommes. Car les hommes se nourrissent de l'être; comme leur corps vit de pain, leur esprit vit de l'être, de la vérité, de la beauté; ils ont un besoin immense qu'on les ravitaille en transcendantaux.

S'il en est bien ainsi, mon cher Philonous, c'est dans la mesure où l'intelligence travaillera d'une façon *désintéressée*, — non pour se complaire en elle-même, certes! mais pour s'assujétir à l'être, — qu'elle servira le mieux l'intérêt national et l'intérêt universel. Il faut qu'il y ait des hommes qui tendent toutes leurs forces intellectuelles vers le salut immédiat de la cité. Honorons-les, n'ayons pas la vilenie de les payer d'ingratitude. Mais il faut aussi qu'il y ait des hommes qui tendent toutes leurs forces intellectuelles purement vers l'être. Aimons leur loisir, qui est nécessaire à la cité, exigeons qu'il soit respecté d'un monde envahi par la barbarie de l'utile. Ils sauvent un dépôt sacré. Poètes ou philosophes, artistes ou savants, quelles que soient les amours et les haines dont ils peuvent, et doivent, être animés, les exigences de la vérité à connaître ou de la beauté à produire doivent seules régler immédiatement leur œuvre. Vous voyez qu'il ne s'agit pas, Jean Schlumberger avait bien raison de le dire, « d'empêcher Descartes de s'enfermer dans son poêle pour chercher la vérité ». Vous voyez aussi qu'il ne s'agit pas d'abandonner la grande idée aristotélicienne de la royale liberté de l'intelligence spéculative.

— Cette grande idée paraît bien oubliée de nos contemporains.

— Cela ne prouve pas qu'elle soit fausse. Mais nous n'avons fait

aujourd'hui que l'effleurer. Pour la bien pénétrer il nous faudra revenir un jour sur la théorie, comment pourrais-je dire? sur la théorie du *surhomme selon Aristote.*

JACQUES MARITAIN.

Descartes et la philosophie française [1].

Il faut le reconnaître, l'effort que firent les représentants officiels de la pensée française, pendant la guerre, pour être véritablement français dans leur manière de penser, dans leur enseignement, dans leurs admirations, cet effort fut sincère et méritoire. Il est toutefois permis de regretter qu'il ne se soit pas manifesté plus tôt, et qu'apparaissant comme déterminé par la guerre, il ait par là même donné l'occasion au public de se demander si ce brusque changement d'orientation intellectuelle était dû au patriotisme et au sentiment national (qui sont de bien faibles *lieux* philosophiques), plutôt qu'à l'évidence de la vérité. Il est difficile d'ailleurs, à un philosophe, de transformer d'un coup toutes ses méthodes, parce qu'elles sont allemandes, et de renier soudain tous ses dieux, parce qu'ils sont d'outre-Rhin. Avoir essayé de le faire, c'est très beau. Mais ce n'est peut-être pas suffisant.

C'est ainsi que M. Delbos, historien scrupuleux, catholique sincère et kantien convaincu, dont le souvenir restera comme celui d'une intelligence probe et profondément respectable, a bien pu entreprendre pendant la guerre (en 1915) une série de cours publics sur l'histoire de la philosophie française. L'année suivante, il reprenait pour les étudiants de licence son explication de Kant, de Fichte, de Schelling, de Hegel, et on le sentait plus à son aise. Sa pensée s'exerçait avec plus de brillant, plus d'aisance, parmi les abstruses constructions, à lui si familières, de l' « analyse transcendantale », qu'autour du maigre *cogito* de Descartes. Et l'on ne pouvait se défendre d'un sentiment d'émotion quand on l'entendait confier à ses élèves, pour leur expliquer son inaltérable fidélité à la pensée de Kant, que son admiration pour celui-ci était mêlée de reconnaissance personnelle, et que le philosophe de Kœnigsberg l'avait sauvé dans sa jeunesse de l'emprise de Schelling, dont il lut les œuvres, nuit et jour, pendant une année entière. Il ne faut pas oublier cepen-

(1) Victor DELBOS, *la Philosophie française* (Plon). — Louis DIMIER, *Descartes* (Nouvelle Librairie nationale).

dant que cet événement personnel masquait à ses yeux, — et l'empêchait de montrer à ses auditeurs, — le lien logique qui a fait naturellement passer la philosophie allemande de la critique kantienne au moi pur de Fichte.

Le patriotisme de M. Delbos, joint à sa culture toute pénétrée de germanisme, formait un assemblage bizarre et douloureux, — et qui paraît aujourd'hui quelque chose de très ancien. La nouvelle génération, — celle de la guerre, — n'avait-elle pas renié déjà les maîtres germaniques, maudits depuis et comme à regret par la génération précédente? Bientôt le règne des « méthodes allemandes » ne sera plus guère qu'un souvenir historique. Au reste, si les Allemands ont affirmé des vérités philosophiques, qui nous empêchera de le reconnaître? S'ils ont fait avancer la connaissance, pourquoi le nier? Mais la question est de savoir si leurs philosophes l'ont fait, et si la bonne vérité, avant toute espèce de conflit militaire, ne nous avait pas avertis que Kant, le sauveur de M. Delbos, fut le plus grand maître d'erreur des temps modernes.

Encore faut-il savoir pourquoi. Certes, M. Delbos, affirmant sa volonté de « garder notre âme », avait raison d'ajouter que c'était « pour la conscience que nous avons par elle de ne regarder comme tout à fait étranger que ce qui est inhumain ». La pensée française aspire à l'universalité. Aucun de nos grands philosophes, disait encore M. Delbos à la Sorbonne, n'a admis qu'il y eût un peuple élu de la philosophie, tous ont voulu philosopher pour la conquête d'une vérité universelle. Très juste, mais, en fait, ont-ils réussi? On se sent contraint d'en douter lorsqu'on parcourt *la Philosophie française* de M. Delbos, musée de gloires nationales où il nous promène sans rien juger, triste revue cinématographique où les sytèmes se succèdent en se détruisant. A vrai dire, ce qui se dégage de cet exposé historique, ce n'est pas une *tradition philosophique et doctrinale* qu'on pourrait appeler française, c'est simplement quelques caractères qui tiennent aux dispositions matérielles de la race, et qui se résument, on pouvait s'y attendre, en une tendance générale à la clarté rationnelle.

S'il s'agit, au surplus, de discerner dans l'esprit français les traits qui l'ont de tout temps rendu propre à bien philosopher, est-il adroit de signaler en premier lieu ce fait que l'esprit français est retenu par le « bon sens » sur les voies de la logique, tandis que « *l'esprit allemand a maintes fois manifesté l'ambition* de poursuivre jusqu'à l'extrême détail ou jusqu'aux conséquences les plus lointaines les principes qu'il avait posés »?

En vérité, voilà une ambition qu'on s'étonnerait de ne pas trouver chez un philosophe! Et si les Allemands la possèdent seuls, on s'explique que le professeur ait retrouvé sa joie de dialecticien en reprenant l'explication des auteurs allemands de la licence. Quel est donc ce « bon sens » qui s'oppose à la logique? Quelle est donc cette logique qui s'arrête pudiquement de tirer les conséquences, après qu'elle a posé les principes? « C'est, dit M. Delbos, l'art de discerner jusqu'où la logique doit aller et où il faut qu'elle se retienne. » Un tel intellectualisme semble de qualité douteuse. Et si ce n'est par l'intelligence, par la hardiesse logique que brillera l'esprit français dans l'univers, par quoi brillera-t-il donc? Car on ne voit pas ce qui peut prendre une valeur universelle, si ce n'est l'intelligence.

En faisant la singulière constatation dont nous venons de parler, M. Delbos pensait sans doute au seul Descartes, puisque, pour affirmer la valeur de notre pensée philosophique, il fait gloire à l'auteur du *Discours de la méthode* d'avoir été un précurseur de Kant : « Le cartésianisme, c'est presque déjà le kantisme. » Compliment maladroit! Ainsi, Descartes, ce serait Kant avec la logique en moins. Il y a du vrai. Mais si Descartes s'est arrêté en route dans ses déductions, retenu par son bon sens français, n'est-ce pas nécessairement parce que ses principes étaient faux et parce que l'individualisme qui les lui avait inspirés était une première faute contre l'esprit?

Descartes fut à la mode pendant la guerre. Ce n'est pas seulement M. Delbos qui crut devoir le louer d'avoir été illogique par bon sens, et d'avoir posé des principes dont il éluda les conséquences. D'excellents esprits crurent pouvoir exalter le même philosophe pour des raisons contraires et le défendre contre les éloges dont précisément l'historien kantien l'avait gratifié. Le *Descartes* de M. Dimier procède de cette préoccupation. C'est un livre qui témoigne de beaucoup d'érudition, d'une remarquable vigueur intellectuelle et d'un grand talent d'exposition. Il a, sur celui de M. Delbos, l'avantage de n'être jamais ennuyeux. La volonté d'apprécier qui le caractérise suppose une doctrine ferme ; on a plaisir à discuter avec un interlocuteur aussi net et aussi franc. M. Dimier veut réhabiliter Descartes en prouvant qu'il n'est point le père des erreurs modernes. Pour cela, il commence par distinguer les *intentions* du philosophe, les motifs qui l'ont poussé à philosopher. A la vérité, on peut avoir les meilleures intentions du monde et aboutir à créer une œuvre dangereuse. Les « fautes considérables » que M. Dimier avoue trouver chez son auteur sont excusables peut-être historiquement ; elles n'en sont pas moins des fautes.

La première intention de Descartes, expose M. Dimier, est une intention scientifique. Il fut savant autant que philosophe et avant même d'être philosophe. Cette idée est centrale, elle permet d'ex-

pliquer toute l'œuvre du père de la philosophie moderne, et M. Dimier a bien raison de la mettre en valeur. Non seulement Descartes fut un très grand savant, mais encore il ne philosopha que pour fonder la science. C'est un fait. Est-ce un sujet de le louer? M. Dimier note que « nos écoles de philosophie » ont abandonné les problèmes scientifiques et se sont réduites à n'étudier que la théorie de la connaissance. D'où le scandale d'une « profession philosophique que personne ne prend au sérieux : ni la Faculté des sciences, ni les cours d'histoire... »

Certes, il n'y a rien de plus étrange que nos « écoles de philosophie », qui ne distribuent que des enseignements purement historiques, quand on n'y débat pas selon des méthodes vaines le sacro-saint problème de la connaissance. Mais n'est-ce pas précisément parce qu'elle a trop bien suivi Descartes que la philosophie moderne en est arrivée là? Le but de la métaphysique, d'après Descartes, est de fonder la science, et ce travail une fois fait, Descartes est d'avis qu'on n'y revienne pas. « Il serait très nuisible d'occuper souvent son entendement à les méditer (les vérités métaphysiques) ». Mais s'il en est ainsi, qui ne voit que la philosophie n'a plus d'intérêt propre? La science fondée, les *Méditations* écrites, il n'y a plus de place que pour les savants. S'il reste des philosophes, ils devront se contenter ou de cataloguer les sciences, ou de creuser le problème de la connaissance, ou de faire de l'histoire. En subordonnant la philosophie aux sciences, Descartes risquait de laisser passer en métaphysique des « fautes considérables »; en outre, il ôtait à la métaphysique son objet, faute bien plus considérable encore. Mais ce n'est pas tout : la science elle-même, pour Descartes, a un but purement pratique et utilitaire. « Les anciens, dit M. Dimier, prenaient la nature comme un objet de science descriptive qui n'en avançait pas la *possession*... (Avec Descartes) nous serons maîtres de la nature. » Ainsi la science enchaînée à l'action et à la civilisation matérielle, la métaphysique soumise à la science, voilà la bonne intention qui doit excuser les « fautes considérables » du philosophe. Cette intention ne saurait être dite intellectualiste : elle nous paraît être l'inverse de l'intention contemplative qui domine la tradition philosophique gréco-médiévale.

Il y en a une seconde : l'intention religieuse ou apologétique; mais elle est subordonnée à la première. « Dans sa philosophie, l'établissement de la science exigeait ce commencement (l'existence de Dieu). » C'est donc une apologétique bien incidente. Mais peu importe. Ce que nous voulons souligner, c'est que l'intention se lie à une méthode. Or, entre la méthode qui part des vérités naturelles pour aboutir aux vérités métaphysiques, et celle qui part des vérités

métaphysiques pour aboutir aux vérités naturelles, il nous semble qu'il y a une opposition irréductible, et qu'aucun essai de conciliation entre la philosophie antique et la philosophie cartésienne ne comblera ce fossé-là. « Aristote et les scolastiques procédaient de la physique à la métaphysique, Descartes procède de la métaphysique à la physique », a très bien écrit M. Delbos.

Pour les anciens, « il faut procéder des choses qui sont plus connues et plus claires *pour nous*, aux choses qui sont plus claires et plus connues par leur propre nature ». Utile distinction à introduire dans la doctrine des idées claires! « L'ordre de la connaissance, dit dans le même sens saint Thomas, est inverse de celui des choses. » Et voilà pourquoi, aux yeux des Anciens, il était très important de partir de la connaissance sensible. Que M. Dimier veuille bien n'en pas douter : ce n'est pas obstination de la part des scolastiques que de tenir à ce point de départ et de le préférer à tout autre. Si nos sens nous trompent, s'ils n'atteignent point des qualités réelles, rien ne peut être connu, et l'idéalisme ne saurait être évité.

M. Dimier tient précisément avant tout à laver Descartes du reproche d'idéalisme. Au point de vue historique, il n'est pas douteux que Descartes ait cru à la réalité du monde, qu'il l'ait affirmée avec énergie. Mais c'est un des points sans doute où, comme dirait M. Delbos, le bon sens français a arrêté à point la logique. Les principes cartésiens, si on les approfondit, — ce que Descartes n'a point fait parce que la métaphysique ne l'intéressait pas en elle-même —, les principes cartésiens conduisent logiquement à l'idéalisme.

Qui ne voit que l'évidence psychologique du *je pense, donc je suis*, a un caractère tout particulier pour lequel Descartes l'a choisie entre les autres, et que ce caractère est la conscience, c'est-à-dire l'identité du sujet et de l'objet qui ne se réalise que dans la connaissance du moi? Là est l'idéalisme en germe. Et rien ne saurait excuser Descartes d'avoir admis « le doute hyperbolique » qui englobe l'évidence des premiers principes objectifs de la raison, pour remplacer cette évidence par celle des états de conscience. Retrouver ensuite la première par l'appel à la « véracité divine », autre danger. Car comment prouver l'existence de Dieu, si les premiers principes sont mis en doute? La véracité divine, dit M. Dimier, n'intervient que pour assurer les raisonnements? Soit, mais si resserré que soit le raisonnement qui prouve l'existence de Dieu, si « courte » que soit la « chaîne », c'est un raisonnement encore ; à moins que la connaissance de Dieu ne soit évidente *a priori*. Descartes n'a point osé le dire ni le penser, mais il cherchait à se rapprocher d'une telle évidence. L'importance qu'il accorde à la preuve ontologique le montre

bien. M. Dimier, toujours désireux de concilier le dix-septième siècle avec le treizième, dit que « la notion (sinon la preuve) ontologique de Dieu est dans saint Thomas ». Certes, ce n'est point Descartes qui a inventé que Dieu est l'Être même et sans restriction! Et ailleurs l'auteur cite le P. Pègues : « Si vous avez vu Dieu, vous avez vu que l'être est inclus en lui. » Soit, mais nous n'avons point vu Dieu. Et nous n'arrivons à connaître la nature de Dieu qu'une fois son existence démontrée par ses effets. Ici encore, l'ordre de la connaissance est inverse de celui des choses.

Kant, quoi qu'en dise M. Dimier, doit plus à Descartes qu'à Berkeley. « Je comparerai Descartes, dit-il, à un ingénieur attentif à quelque invasion de l'ennemi, pressé d'élever des ouvrages nouveaux et qui négligerait les anciens, qui même ne craindrait pas de faire des brèches afin d'y placer ses engins. Les scolastiques d'aujourd'hui ne s'appliquent qu'à regretter les brèches... l'intérêt de la défense demande qu'on se fortifie d'abord sur les nouveaux... » Les nouveaux, ceux du dix-septième siècle? S'il s'agissait d'art militaire, nous les trouverions mal adaptés aux progrès de l'artillerie. Mais il s'agit de principes, et ce que nous prétendons, c'est que Descartes a sapé les retranchements naturels sur lesquels il aurait fallu poser la forteresse. Celle qu'il construisit n'a point de fondements. Quatre siècles de guerre l'ont rasée et reconstruite mille fois. C'est donc vers la nature qu'il faut nous tourner de nouveau ; ce sont les défenses naturelles qu'il faut une fois encore utiliser.

Descartes a agi comme l'homme pressé qui coupe l'arbre pour en cueillir les fruits. Quels fruits, d'ailleurs? M. Dimier raille en attribuant toute la fécondité du dix-septième siècle à Descartes. Si Montaigne cesse d'être réédité et si Bossuet paraît, c'est en partie grâce au rythme qui fait que scepticisme et dogmatisme se succèdent avec les générations. C'est surtout parce que la France fut restaurée dans l'ordre politique par la monarchie à son apogée, dans l'ordre religieux par les grands mystiques contemporains dont la secrète ardeur menait le monde, tandis que Descartes, caché en Hollande, étendait diplomatiquement sa gloire philosophique.

Comme l'écrivait récemment le P. Blanche : « Quand on parle de philosophie française, s'arrêter à Descartes, c'est imiter ceux qui, dans l'ordre politique, font commencer la France à la Révolution. Puisque l'on n'hésite pas à reconnaître qu'une grande partie de notre génie littéraire est héritée de Rome et de la Grèce, pourquoi ne pas l'admettre quand il s'agit de philosophie? »

N. Maurice-Denis.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. PAUL DESCHANEL

Né en exil, après le 2 Décembre, d'un père ardemment républicain, entré dans la vie politique au moment où la République, après une lutte de six ans, triomphait de ses adversaires, M. Paul Deschanel est bien ce qu'on nommait, en style d'autrefois, un « fils de la démocratie ». C'est du moins le fils d'un démocrate pur, à la mode de 1848. Comment pensait le père? Demandez-le à Sainte-Beuve qui, avec un sourire, appelait Emile Deschanel apostolos, *un apôtre. Demandez-le à Emile Deschanel lui-même qui croyait tant au romantisme qu'il voulait en trouver chez les classiques, et qui, jusqu'en littérature, professait qu'il n'y a de salut que dans les révolutions.*

Les fils ne s'opposent pas aux pères. Les fils sortent des pères, mais ils ajoutent leurs propres épreuves à ce qu'ils ont hérité et appris d'eux. La génération d'Emile Deschanel était légère parce qu'elle avait été trop heureuse. Pour elle, la catastrophe de 1870 n'avait été qu'un fait divers tard venu. Pour la génération de Paul Deschanel, qui en subissait les conséquences, 1870 avait été le principe de nouvelles réflexions. Et, le 17 janvier 1920, au Congrès de Versailles, ces réflexions ont porté leur fruit.

Ce n'est pas qu'à aucun moment le nouveau chef de l'Etat ait entrepris de reviser les idées qu'il avait trouvées à son berceau. Il a vécu sur elles sans que son esprit fût troublé d'un doute. Au dix-septième siècle, il eût parlé du prince et de la religion avec autant de sécurité qu'il a toujours parlé de la République et de la démocratie, mises par lui en dehors de tout examen. Ces idées, après avoir été neuves et fraîches, ont passé au rang d'idées reçues et elles ont perdu, par conséquent, une partie de leur vitalité. Des hommes qui les admettent, qui estiment superflu de les discuter, poursuivent, avec une entière liberté de l'esprit,

des études qui les mènent à des conclusions à peine orthodoxes. Emile Deschanel, qui aimait le cliquetis des mots, eût appelé cette disposition le classicisme des romantiques, en retournant sa formule connue.

M. Paul Deschanel, parmi nos contemporains, est de ceux qui font penser à ces matérialistes et à ces athées du temps jadis qui, selon Jules Soury, continuaient, dans la paix de leur âme, à aller à la messe et même à la dire. Pour son nouveau président, — comme aussi un peu pour l'ancien, car M. Poincaré est du même temps et de la même école, — la République est un fait. Elle n'est pas un dogme qui commande toute les recherches que peut tenter l'esprit humain, même dans le champ de la politique.

A peine osons-nous dire que, démocrate par son vocabulaire, M. Paul Deschanel offre les signes de l'aristocratie, tant nous avons peur qu'on se trompe sur notre pensée et qu'on nous prête une allusion à cette élégance, même littéraire, dont il a toujours eu le soin. Quel est le premier de ces signes auxquels se reconnaît l'aristocrate? C'est que l'aristocrate voit plus loin que la foule. Sa marque est d'avoir le souci du lendemain et de l'avenir, de penser à la chose publique, aux destinées de la nation. On peut être un homme politique très habile et ne pas avoir ces nobles préoccupations. On peut les avoir sans être entré dans la politique ou, si l'on a essayé d'y pénétrer, sans y avoir obtenu de succès.

Tel avait été le cas de l'homme très distingué à qui M. Paul Deschanel succédait, il y a juste vingt ans, à l'Académie, — car l'usage a pris vigueur de choisir le président de la République à l'Académie. Le 1er février 1900, M. Paul Deschanel prononçait sous la coupole l'éloge d'Edouard Hervé. A ce monarchiste, qui avait été un des plus brillants publicistes de son temps, M. Deschanel rendait plus qu'un hommage pour sa clairvoyance en politique extérieure : il lui apportait son adhésion. Car il avait tout dit, tout prévu, Edouard Hervé. Sous l'Empire, avant et après Sadowa, lorsque tant d'autres restaient aveugles, il avait essayé de prévenir, en les annonçant, les malheurs qui se préparaient. Après le traité de Francfort, il avait encore averti les Français qu'il fallait être en garde, s'occuper du péril extérieur, consulter les leçons de l'expérience et celles de notre histoire. Edouard Hervé, justement admiré par M. Paul Deschanel, a été un guide et un prophète. Pourtant, ayant brigué les suffrages de ses concitoyens, il ne réussit jamais à obtenir plus qu'un siège de conseiller municipal. Serait-ce un signe des temps? Pour avoir repris les mêmes études, pour s'être inspiré comme Edouard Hervé de la diplomatie traditionnelle, M. Paul Deschanel a été élu à la plus haute charge de l'Etat.

Ce n'est pas que d'autres dons n'aient contribué à l'y porter. Mais il est parfois une heure dans la vie des hommes où cequ'ils ont fait de mieux donne le dernier coup de pouce à leur destinée. Celle du nouveau président de la République est une illustration de la fable de La Fontaine. « Laissez dire les sots, le savoir a son prix. » Si M. Deschanel n'avait pas lu beaucoup de livres, avant d'en écrire, s'il n'avait pas étudié Frédéric et Marie-Thérèse, l'Allemagne et l'Autriche, Richelieu et Talleyrand, serait-il à l'Elysée? Assurément, il n'y serait pas. Pendant la guerre, au moment où les pensées allaient aux grands souvenirs et aux grands sujets de notre vie nationale, il n'eût pas prononcé des paroles qui le distinguaient du commun des mortels et du commun des parlementaires. Après la paix, il n'eût pas paru, dans l'inquiétude et la déception générales, comme celui des deux candidats qui avait la connaissance la plus mûrie de la politique étrangère. Ce n'est que de bien peu de voix qu'il l'a emporté sur M. Clemenceau. Ces voix, il les a obtenues parce qu'il n'a jamais dédaigné la science ni l'expérience, ni même cette tradition que la vieille école appelait « la sagesse des autres ». Quinze suffrages éclairés et lettrés, au Congrès préparatoire, ont sacré président de la République un historien.

Au moment où M. Paul Deschanel était entré dans la vie politique, un vieillard, après un mémorable échec, s'en retirait. Vaincu, le duc de Broglie devait terminer sa carrière en se livrant à ces travaux historiques qui, pas plus qu'à Edouard Hervé, ne lui avaient valu la reconnaissance des foules. Frédéric et Marie-Thérèse ont mieux réussi à M. Deschanel. Il peut emporter ses livres à l'Elysée avec reconnaissance.

***

Le Parlement que nous avons.

Nous ne rappellerons pas dans quelles conditions se sont faites les dernières élections. Le Parlement, subissant les leçons de la guerre, ne voyait pas sans inquiétude approcher, non le terme de son mandat, car ce mandat était largement dépassé, mais l'heure où il ne serait plus raisonnablement possible d'espérer un nouvel ajournement des élections.

Cependant, aucun parti ne pensait à s'attribuer clairement une part des responsabilités dans l'impréparation générale, et surtout dans l'absence de contrôle et dans le crédit consenti aux divers cabinets de la guerre qu'on n'avait pas su contraindre à tendre leur énergie unanime et désespérée vers le seul but de la victoire. Tous les partis paraissaient craindre plutôt des mécontentements d'arrondissement et des critiques individuelles. Voilà pourquoi les députés

de l'ancienne Chambre crurent sauver le plus grand nombre d'entre eux par la réforme électorale.

Ils n'en sauvèrent aucun par ce moyen. Car les leçons de la guerre, dans le pays, avaient porté essentiellement sur les principes, et, par voie de conséquence seulement, sur les personnes. Elles aboutissaient sans doute à porter contre tel ou tel individu une lourde condamnation, mais elles aboutissaient surtout à désavouer, outre les méfaits de la politique pure et de la camaraderie, les mécomptes de l'étatisme et les erreurs de l'orgueilleuse tutelle socialiste.

Les résultats de la consultation nationale furent conformes à cette leçon. Les partis d'avant-guerre, ceux qui avaient le plus participé au pouvoir, furent particulièrement vaincus. Les autres se transformèrent sans que les aspirations du pays répondissent bien clairement à aucune formule politique d'avant-guerre.

Le parti socialiste ne fit aucune des conquêtes qu'il espérait. Si le jeu du nouveau mode de scrutin lui coûta pas mal de sièges, il ne perdit guère de voix dans le pays, ayant groupé autour de lui un certain nombre de mécontents d'extrême gauche. Mais le parti radical, dont les formules et le personnel assumaient toutes les responsabilités d'avant guerre, disparut presque totalement, car on reconnut clairement qu'il est, avec sa doctrine, une simple préparation aux enseignements collectivistes, et, sans sa doctrine, un simple syndicat de camarades.

La nouvelle Chambre se trouva constituée tout d'abord par une immense agglomération d'hommes de bonne volonté, passionnés pour les idées nationales, et, en majorité, très étrangers aux choses de la politique qu'elle fait profession de mépriser. Tendance assez d'accord d'ailleurs avec le sentiment du pays. C'était là une force.

Mais il est bien difficile à un Parlement de ne plus être un Parlement, à une Assemblée de ne plus être une Assemblée politique : cette difficulté parut dès l'abord, lorsqu'il s'agit de la constitution des groupes. L'absurdité eût consisté à n'admettre aucun classement parmi les nouveaux élus. La Chambre n'eût été alors qu'un immense troupeau de bonnes volontés confuses, et cette confusion eût empêché tout travail.

La Chambre, qui avait commencé, avec le zèle un peu excessif et maladroit des néophytes, par prétendre tout réformer dans le règlement, comprit très vite que si les abus du règlement avaient abouti à une caricature parlementaire, le fonctionnement défectueux des institutions était plus mauvais que les institutions elles-mêmes, et qu'il y avait beaucoup à garder tout en réformant. De même en ce qui concerne les groupes. Ce que le pays voulait, c'était moins la suppression et la disparition des groupes que la transformation de ces groupes et le reclassement sur de nouvelles bases. Les problèmes, en effet, se posaient différemment, de nouvelles questions avaient surgi ; il y avait donc lieu de créer de nouveaux cadres. Que fit-on?

La précédente Chambre, on le sait, comprenait quelques groupes de droite assez discrédités qui étaient : la droite pure, l'action libérale, les indépendants et la fédération républicaine (progressistes). La gauche démocratique et les républicains de gauche venaient ensuite. Tel était alors le prestige de l'étiquette radicale qu'un fort groupe de républicains de gauche, appartenant en majorité à l'Alliance démocratique, s'étiquetait « gauche radicale ». Il y avait enfin le formidable groupe des républicains radicaux et radicaux socialistes (groupe de la rue de Valois). Les républicains socialistes et les socialistes unifiés complétaient le cycle.

Notons que, de la fédération des gauches avait survécu (mais qui se souvient de la fédération des gauches?) un tout petit groupe d'une quinzaine de députés qui porta le nom bizarre d'Union républicaine radicale et socialiste. M. Tardieu y siégeait. M. Millerand aussi.

Dans la nouvelle Chambre, le groupe des unifiés subsiste tel quel, bien entendu : Vaillant-Couturier siège aux côtés de Groussier, et Sadoul, si Sadoul avait été élu, y eût été le voisin de Varenne.

Les autres groupes se sont transformés. Plus de droite, plus d'Action libérale, plus de progressistes. Un immense groupe de centre droit, dans l'axe de la nouvelle majorité passée des Valoisiens aux libéraux progressistes, s'intitule l'Entente républicaine démocratique. Il comprend l'Action libérale, les progressistes et une grande partie des républicains de gauche. Il va de M. le général de Castelnau et de M. Chassaigne-Goyon à MM. Arago et Pierre Dupuy, et même à MM. Charles Leboucq et Gaborit.

Cela n'est pas si ridicule. Certains ont trouvé mauvais que des hommes considérés comme de purs droitiers prissent l'étiquette démocratique et fussent inscrits au même groupe que d'anciens radicaux assagis. Mais oublier des formules anciennes pour ne plus vouloir connaître que l'union des bonnes volontés dans la liberté la plus large, n'est-ce pas justement avoir trouvé la plus heureuse expression des désirs du pays?

A la suite de cet immense groupe, que flanquent à droite les trente conservateurs intitulés « indépendants », devait logiquement se former un groupe également compact composé d'éléments plus avancés, depuis les Valoisiens assagis jusqu'à l'Alliance démocratique. Le

groupe constitué, répudiant l'étiquette désormais peu enviable de radical, s'appelait Gauche républicaine démocratique. Mais il ne comprit pas seulement les Valoisiens assagis, ni tous les modérés de l'Alliance. C'eût été trop demander. Cela n'eût pas fait assez de présidents ni de bureaux, ni permis assez de dosages. Et puis cela n'eût pas permis à certains modérés, élus comme tels, de dire qu'ils étaient « hommes de gauche ». Une soixantaine de députés reconstituèrent donc le groupe des républicains de gauche. Ce groupe comprend, sur soixante membres, une trentaine de progressistes, qui croient politique de bouder l'entente et la promiscuité indésirable de M. Barrès et du général de Castelnau. Ce sont M. Daniélou et ses amis, M. Amodru qui ne veut faire à M. Tardieu nulle peine, M. Paul Coutant qui est laïque à l'instar de M. Dariac, M. l'abbé Lemire qui l'est pareillement et qui aime M. Loucheur comme M. Amodru aime M. Tardieu, M. Noblemaire qui redoute fort le droit divin, M. Dignac qui craint de passer pour un ami de M. Ballande. Ces hommes craignent une compromission « réactionnaire » avec MM. Pierre Dupuy, Ouvré, Isaac ou Leredu. En un autre sens, pourquoi MM. Eynac, Saumande, Leygues ou d'Etcheparre trouvaient-ils trop avancés MM. Théveny et Emmanuel Brousse, Léon Bérard, Sibille et Stanislas de Castellane et n'ont-ils pas voulu les suivre à la gauche républicaine? Autre mystère ! Présidence et dosage.

De même lorsque les radicaux socialistes d'avant-guerre, ayant reconnu que plusieurs d'entre eux n'avaient de radical-socialiste que le nom (j'ai nommé M. Puech), faisaient profession de détester et de combattre l'étatisme (j'ai nommé M. Petitjean), se prétendaient assagis (j'ai nommé M. Klotz), ou guéris du sectarisme anticlérical (j'ai nommé M. Anglès), pourquoi, au lieu de venir grossir le parti de la gauche républicaine démocratique, s'en allèrent-ils à l'ancien groupe radical et radical-socialiste? Ce groupe se trouve ainsi compter environ quatre-vingts membres, alors qu'il eût dû être réduit à deux douzaines de ses adhérents qui sont véritablement, profondément, irréductiblement radicaux-socialistes : F. Buisson, Daladier, Eugène Lefebvre, Escoffier, Justin Godart, Durafour, Dezarnaulds, Margaine, Roux, Pierre Robert? Étiquette et camaraderie. Présidence et dosage encore ! Qu'on nous cite un cas, un seul, où M. Puech votera avec M. Durafour?

Le groupe républicain socialiste ne put se tenir de se reconstituer aussi. Groupe étrange où siègent, à côté d'hommes qui sont presque des socialistes unifiés, des hommes qui sont très éloignés des doctrines collectivistes, et d'autres enfin, dont les noms font un assemblage bizarre : MM. Aristide Briand, Viviani, Morinaud, Hennessy, Gaston Vidal, Rhul, Painlevé et de Moro-Giafferi. Quelle cohésion puissante de la doctrine et des tendances !

Cependant, de la tentative de regroupement dont il avait d'abord été question, un résultat demeure acquis. Il y a à la Chambre un nouveau groupe, dit groupe de l'Action républicaine et sociale, qui répond bien aux nouvelles tendances. Ce groupe est composé d'hommes issus d'anciens partis qui ont eu le courage de briser les cadres de ces partis, et de constituer un groupe qui répondît vraiment aux problèmes nouveaux d'une époque nouvelle.

Des hommes de droite pure, ou réputés pour tels, ou encore élus comme tels, comme Guy de Montjou ; bonapartistes d'hier, comme Le Provost de Launay, Taittinger et Villeneau ; catholiques, comme MM. Pouzin et Defos du Rau ; libéraux et progressistes, comme MM. Manceau, Périnard, Frouin, le colonel Picot ; radicaux-socialistes d'hier, comme MM. Faisant, Valude, Antoine Blanc, Bokanowski ; socialistes indépendants, comme MM. Landry, Erlich, Reymonenq, et même socialistes unifiés de la veille, comme Nectoux : ceux-là donnèrent un intéressant exemple d'hommes renonçant résolument aux classements et aux préjugés d'avant-guerre et ne voulant plus voir que des problèmes nouveaux.

Cette Chambre, ainsi constituée tant bien que mal, avec trop de groupes, mais, en somme, assez clairs, est placée en face d'un triple problème économique, social et politique. Comment va-t-elle le résoudre?

Politiquement, la Chambre est nationale et libérale. Économiquement, elle est conservatrice et libérale, c'est-à-dire nettement opposée à l'étatisme dans le domaine industriel, à la fiscalité personnelle et de doctrine dans le domaine financier. Socialement, elle est décidée à sortir du malaise continu, de la menace incessante des grèves, à imposer une politique ferme et à appliquer le statut du travail.

Cette orientation apparaît avec une clarté parfaite par l'attitude de la majorité, à l'avènement du ministère Millerand, le choix acclamé des ministres Isaac et François-Marsal, les applaudissements qui ont accueilli le discours de M. Noblemaire et les déclarations du président du Conseil au moment de la grève des cheminots, tout cela est parfaitement clair. Mais cela ne suffit pas.

Comment cette Chambre réalisera-t-elle pour le pays ses aspirations et son programme? Il semble bien ici que la bonne volonté unanime, l'entente incontestable sur les formules, soit un peu impuissante et qu'il y ait dans le Parlement une certaine confusion et une certaine timidité lorsqu'il s'agit de réaliser. Ce Parlement, composé

de trop de jeunes qui s'ignorent encore, de trop d'hommes nouveaux, court un double danger :

1° La difficulté de ne pas oser de solution positive. Économiquement, il est excellent d'être contre l'étatisme et le radicalisme fiscal. Mais il faut à la vie chère, au déficit, à la crise des changes, au gâchis économique et financier, une solution positive et claire, qui doit être exprimée et imposée. Il ne faut pas que la carence gouvernementale, qui s'aggrave de façon tragique, s'autorise auprès du pays et du monde de la carence du Parlement ;

2° La crainte de la politique. Il ne faut pas au Parlement craindre la politique. Elle est l'essence même du régime parlementaire. Si on la craint, si on y répugne, si on la tient pour néfaste, il faut avoir le courage de condamner le régime : sinon, il faut en faire. Ceux qui s'en méfient et s'en écartent, fussent-ils la presque unanimité, sont les jouets et les dupes de ceux qui en font, ne fussent-ils qu'une douzaine. C'est une erreur de passer l'éponge et de ne pas demander de comptes parce qu'une campagne de couloirs se dessine dans le sens où l'on voudrait soi-même aller. Un Parlement doit savoir ce qu'il veut. Il est fâcheux, après les belles déclarations de M. Millerand et de M. Noblemaire, après les sentiments exprimés du Parlement et du pays, qu'aucune politique sociale ne s'affirme. Il est fâcheux qu'aucun budget ne soit voté encore, inspiré de vues claires et décisives. Il est fâcheux qu'aucune politique étrangère ne soit déterminée nettement, suivie et contrôlée de même. Si l'« empirisme » à la façon de M. Clemenceau continue, à quoi sert que le pays ait parlé?

Enfin, au point de vue politique pur, la faiblesse d'une Chambre conservatrice qui a remis ou laissé le pouvoir à des hommes de gauche, risque de paralyser tout effort et de neutraliser toute bonne volonté utile. On juge les hommes à leurs actes, dit-on. Coupable niaiserie. Le personnel politique d'avant-guerre est discrédité, usé, fini. N'y pensons plus. Quant aux déclarations conservatrices de tel ou tel ministre radical, les nouveaux, si naïfs soient-ils, ne le sont pas au point d'ignorer que, dans la république de gauche, dite république des camarades, on concédera tout ce qu'on voudra sur les principes. L'essentiel est de laisser passer l'orage, et de conserver en place les hommes qu'on y retrouvera au bon moment. Avoir ignoré ceci me paraît la faiblesse essentielle de ce Parlement, et toute son œuvre de quatre ans en sera entachée. Il n'a pas marqué avec un suffisant courage que beaucoup d'électeurs attendaient la scission avec le passé, l'avènement d'une époque nouvelle avec des hommes et un personnel nouveaux.

Ce avec quoi le pays a voulu rompre à tout jamais, lui il l'a conservé, encouragé, rajeuni. Il faut craindre que ce ne soit pour longtemps.

TRYGÉE.

Le bolchevisme au théâtre.

On s'est beaucoup demandé où irait le théâtre après la guerre. Comme on pouvait s'y attendre, il va à hue et à dia. Les directeurs amis des doux loisirs ont repris une à une les pièces qui avaient réussi jadis et qui devaient retrouver leur succès, les déclassements sociaux résultant de la guerre ayant en grande partie renouvelé le public. Quant aux auteurs connus, ils ont continué. Pas un n'a changé sa manière, bonne ou mauvaise. S'ils ont parlé de la guerre, M. Bernstein a fait un mélodrame, M. Bataille de la littérature truquée et M. Brieux un prêche. Seul, à l'écart, M. de Curel méditait sur l'âme en folie, tandis que M. Donnay entreprenait le premier de peindre au naturel la société d'après-guerre et donnait dans *la Chasse à l'homme* une comédie profonde sous des apparences légères.

L'élan de la guerre avait fait naître des pièces patriotiques pavées, comme l'enfer, de bonnes intentions. On y voyait d'aimables fripouilles se muer en héros sublimes. Sans doute, mais les honnêtes gens sont encore plus intéressants. La désillusion d'une victoire stérilisée et saccagée vient de faire naître une série de pièces dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles ne sont pas précisément patriotiques.

La désillusion, dis-je, les a fait naître. Sans doute, dans un pays gardant un haut sentiment de sa victoire, M. Bourdon n'eût pas osé écrire *les Chaînes*, ni M. Méré *la Captive*. Et, à coup sûr, le public les eût accueillies de telle façon qu'elles n'eussent pas atteint une troisième représentation.

Leur premier tort a été d'introduire une discussion touchant des points qui n'ont rien à voir avec le théâtre. M. Méré a le droit de dire ce qu'il veut à propos de la guerre parce qu'il s'est battu, M. Bataille ne l'a pas pour la raison inverse. Voilà au moins une question qui ne se pose pas quand il s'agit de pièces patriotiques : tout le monde peut abuser du droit d'en écrire, tandis qu'il est nécessaire de s'être battu pour pouvoir prêcher l'internationalisme. Et, sous l'apparente contradiction, c'est le sens commun qui se venge. Mais que de complications ! Pour reprocher à des auteurs dramatiques d'être sortis de leur terrain, les critiques à leur tour sortaient du leur. Sans doute, ces derniers avaient une bonne raison : ce n'était pas eux qui avaient commencé ; mais enfin, le désordre existait et l'affaire tournait à la réunion

publique. On en était même venu à aller chercher, pour l'opposer aux excès anti-guerriers, la pièce lamentable de M. Brieux, *les Américains chez nous,* une des plus faibles choses que nous ayons vues sur la scène ; c'était le bolchevisme dans son abomination.

Le mot a souvent été employé ; sans doute, y aurait-il lieu de nuancer, et je me refuse par exemple à dépeindre le couteau entre les dents M. Méré, pour qui j'ai de l'estime. Mais enfin, sans préjuger des intentions de cet auteur, il est clair que le parti politique qui se réclame du bolchevisme, puisque bolchevisme il y a, a organisé autour de ces trois pièces un véritable complot, une tentative pour s'emparer du puissant instrument de propagande qui est la scène française, l'utiliser pour une prédication antinationale et antisociale et pousser par tous les moyens à un état d'esprit qui n'est pas précisément le règne de l'amour entre concitoyens.

Pourquoi ces messieurs ont-ils choisi cette tribune pour leur propagande? D'abord pour une raison matérielle : la plupart des théâtres de Paris sont aux mains des Israélites, leurs alliés naturels. Et puis, pour une raison à laquelle on ferait bien de réfléchir, car le nœud de l'affaire est là.

Le bolchevisme se réfugie au théâtre parce qu'il s'y trouve fort bien. Nulle part, il ne peut mieux piper la douce et l'innocente proie. A la lecture de l'imprimé, du journal même, on peut réagir. Tandis que des spectateurs qui ont payé pour être émus, tendent le col et disent merci. Une foule avale pour mille raisons, dont cinq cents pour le moins sont obscures, des cuisines auxquelles chaque individu qui la compose répugnerait isolément. Le théâtre singe la vie et tout le monde n'est pas armé de l'intelligence critique. On se dit : « Après tout, ça a bien pu arriver comme ça. » On a déjà tendance à accorder du crédit à une phrase sitôt qu'elle est imprimée ; à plus forte raison, à une théorie assénée avec ce double prestige : l'illusion de la vie et l'autorité du théâtre. Incapable de résister à un examen sérieux, même de la part du premier homme de bon sens venu, comme il y en a trente-huit millions en France, le bolchevisme s'est réfugié à la scène parce que c'était le seul endroit où il pouvait faire illusion.

J'appelle ici bolchevisme le corps des théories qui gravitent autour de l'idée internationaliste, ne fût-ce que pour éviter ce mot affreux. Si M. Méré me fait le reproche de lui appliquer l'un ou l'autre mot, je lui répondrai : « Voyez qui vous applaudit. »

Les idées humanitaires viennent de recevoir le plus épouvantable des démentis. De l'Oural aux Montagnes Rocheuses, tout dans le monde atteste qu'elles sont la doctrine non seulement la plus controuvée, mais la plus sanguinaire. Un livre qui voudrait prouver le

contraire par raison démonstrative ferait rire. Au théâtre, pour braver la raison, il suffit de faire appel au sentiment.

M. Méré a cherché à nous émouvoir en montrant une mère de qui les fils se battent les uns contre les autres : plus d'une mère alsacienne a connu ce martyre, sans qu'il ait été besoin du subterfuge d'un double mariage imaginé par M. Méré. Dans une telle situation, que peut la mère déchirée? Rien que sangloter, et les spectateurs sont touchés. Mais j'ai parlé des mères d'Alsace ; leur cas, à elles, est vrai, leurs sentiments ont une racine dans la réalité nationale. Au contraire, la mère de *la Captive* se trouve dans une situation tellement exceptionnelle et complexe qu'il est impossible d'en déduire aucune loi générale ni à l'usage du théâtre, ni dans le domaine des idées. Une des scènes capitales de l'ouvrage montre la rencontre des frères ennemis qui se réconcilient. Qu'est-ce que cela prouve? Ils auraient aussi bien pu s'égorger comme Etéocle et Polynice. M. Méré a flotté, indécis comme le cercueil de Mahomet, entre la tragédie, la pièce à idées et le mélodrame. Mais la loi de la pesanteur l'attirait perfidement dans cette dernière direction.

Le théâtre ne prouve rien et ne peut rien prouver, parce que l'auteur est libre de nous chanter ce qui lui plaît. Il est seul à parler, il peut conduire le débat à sa guise. Les apparences de l'impartialité sont les plus dangereusement artificieuses ; avec le moins du monde de tour de main, on glisse tout ce qu'on veut. Tout le monde sait que l'impartialité n'existe pas. Quand on est impartial sur une question, c'est qu'on s'en moque et alors on ne fait pas une pièce là-dessus. Il n'est pas plus de théâtre neutre que d'école neutre. Il y a des moyens dramatiques comme il y a des méthodes d'enseignement. Une réflexion très simple et à la portée de toutes les intelligences montre le néant de l'argumentation bolcheviste : renversez les rôles ou les situations. Les deux frères de M. Méré prouvent en faveur de la fraternité des peuples parce qu'ils s'embrassent. Faites-les se tuer, vous prouverez le contraire et ça ne vous coûtera pas cher.

Enfin, la pièce de M. Bataille peut tout entière être retournée comme un gant. Je vais vous la raconter : un journaliste royaliste commet une indélicatesse, abusant de la confiance de son conseil d'administration. L'infâme socialiste qu'il vient d'attaquer se venge lâchement en lui révélant que sa fille n'est pas sa fille. Le pauvre royaliste nous touche beaucoup. Il perd sa situation, sa fille le remonte, il va triompher... Pan, une balle tirée par un séide de l'infâme socialiste supprime cette belle âme à jamais.

Faut-il ajouter que j'ai raconté la pièce à l'envers? Quoi d'étonnant. Le théâtre de M. Bataille est proprement cette Ile des change-

ments de couleur, où aborda le héros Maël-Duin dans le poème celtique, et où tout ce qui est blanc devient noir. Le premier acte qu'il fait commettre à son héros est une indélicatesse. Trait courant dans son œuvre : tous ces êtres plus sublimes que nature font des canailleries sans même avoir l'air de s'en douter. M. Bataille professe un si intrépide mépris de la pensée humaine qu'il n'hésite pas à se contredire, ne fût-ce qu'en peignant dans son *Animateur* un héros selon son cœur, un aboulique, une loque molle que sa fille remonte à tout instant, de telle sorte que c'est elle l'Animatrice qui anime cet Animateur. Mais comment peut-on bien prendre au sérieux cet auteur? Je reconnais du talent à qui l'on voudra, au brutal M. Bernstein, à l'ondoyant M. Tristan Bernard, sans parler de M. de Porto-Riche qu'il faut traiter avec sérieux, celui-là. Mais je demeure convaincu que le succès de M. Bataille sera aux yeux de nos neveux un des scandales de notre époque. M. Bataille a fait dans sa vie une pièce vraie, *la Femme nue*. Toutes les autres sont un ramassis d'invraisemblances qui ne sont même pas présentées avec l'habileté scénique qui, de nos jours, court les rues. Rien n'est plus grossier que les moyens avec lesquels M. Bataille obtient l'émotion : c'est la cage à serin de *la Marche nuptiale*, le bouquet sur le lit des *Sœurs d'amour*. Le talent dramatique de M. Bataille est une légende et une farce. C'est un faux talent littéraire, et rien de plus.

Le corps des pauvres idées que nous avons appelé, d'une manière mi-sérieuse, mi-plaisante, le bolchevisme, révèle son infirmité en montrant qu'il a besoin de tous les artifices du masque et du manteau. Il en viendra, je pense, à passionner le public pour ou contre les opinions politiques de Chimène ou d'Iphigénie. Ce sera un nouveau progrès pour l'esprit humain. Il est grossier, il est ridicule, mais n'allons pas nous endormir. Rappelons-nous que tous les désordres sociaux depuis un siècle ont commencé par être prêchés sur le théâtre, depuis *le Mariage de Figaro* jusqu'à *Madame Caverlet*. Il s'agit de ne pas laisser le désordre, battu sur tant d'autres terrains, reprendre sur celui-là des avantages truqués.

LUCIEN DUBECH.

La misère de l'École Normale.

Un soir de décembre dernier, M. Lavisse convoqua ses desservants de la rue d'Ulm et leur déclara que, résolu à consacrer le reste de ses jours à méditer sur le néant des grandeurs humaines, il allait déposer une à une ses charges séculaires. On fut ému, comme il convient lorsqu'un vieillard cède au poids des ans. On rendit hommage au directeur d'hier, et l'on attendit le maître nouveau.

Un changement de règne, c'est toujours grave. Dans l'état d'anémie où est réduite l'École normale, c'était peut-être décisif. M. Lanson a fait savoir qu'il ne réformerait pas d'emblée le régime de la maison, mais qu'il voulait d'abord l'étudier en détail. C'est de la meilleure méthode scientifique. Encore faudrait-il que l'état du malade permît ce délai. Rien n'est moins sûr, et voici que M. Lanson lui-même a dû parer au plus pressé.

Le plus pressé, c'est la misère matérielle de l'École. Qu'on ne s'indigne pas d'entendre parler de légumes et de gros sous, quand il s'agit de ce qu'un ministre appelait, l'an passé, « le capital intellectuel du pays ». La chose est inouïe, peut-être, mais elle n'est que trop vraie. Il faut voir ces couloirs où la crasse et la poussière règnent sur un badigeon décoloré, sans que le budget de l'École permette la moindre contre-attaque. Il faut voir, au-dessus de l'escalier nord-est, ce toit qui, pourri jusqu'aux moelles des poutres, ne se soutient que par un échafaudage de fortune. Et je ne parle pas de l'aménagement, de l'hygiène si chère à nos contemporains. Je laisse dans leur mansarde les deux couples d'appareils à douches dont disposent les deux cents élèves. M. Lavisse avait coutume de répondre aux réclamations qui montaient jusqu'à lui qu'il faudrait 300 000 francs pour rajeunir l'École, et qu'il était chimérique d'espérer une somme pareille. Encore si les crédits permettaient de vivre au jour le jour ! Mais la nourriture de trois ou quatre promotions est un problème insoluble sur lequel pâlit l'économe. Les solutions approximatives qu'il en donna l'été dernier, à l'époque où les normaliens officiers touchaient encore leur solde, eurent un résultat imprévu : tous les restaurants des environs, de la rue Rateau à la rue de Médicis, virent s'abattre, par popotes de quatre ou cinq, une nuée de fugitifs affamés. Il ne restait à l'École que les civils, et parmi les autres, quelques philosophes ascètes. Seule la démobilisation ramena les Normaliens au pâturage officiel. Mais le plus grave, c'est que les élèves ne peuvent même pas compter sur leur bourse. Déjà celle de septembre n'avait été versée qu'avec un mois de retard, et à la fin janvier, l'on attendait encore celle de novembre. Ce n'est pas un secret que M. Lanson s'est ému de cette choquante irrégularité. Non seulement il est intervenu auprès des ministres pour hâter l'envoi des fonds, mais il a su lui-même trouver par avance les sommes sans lesquelles les externes ne pouvaient plus vivre.

Ce n'est pas une gêne momentanée, phénomène que la guerre a créé un peu partout. L'École polytechnique n'éprouve rien de tel,

et quand les élèves y rentrèrent, en mars dernier, ils trouvèrent leur grande caserne fraîchement repeinte, propre, saine, habitable. La misère de l'École normale n'est que la suite logique de son histoire pendant les vingt dernières années. Au début du siècle, elle formait dans l'Université française une pièce originale et nécessaire. Des maîtres y faisaient travailler des élèves. Le monde officiel s'intéressait à sa prospérité. Bientôt, comme si quelque malin démon se fût ingénié à raréfier l'air autour d'elle, on l'a vu s'étioler, se vider de sa substance. Peut-on s'étonner, maintenant qu'elle n'est plus que l'ombre d'elle-même, si le démon lui envie encore son pain quotidien?

Certes, l'École sera reconnaissante à M. Lanson de ses efforts généreux pour lui permettre de vivre. Mais, pour être efficace, la réforme doit être plus ambitieuse. Un des maîtres qui s'occupent, à Paris, des futurs Normaliens s'étonne tous les ans qu'il y ait encore des candidats à une école qui n'existe plus. Le mot est cruel. Il est même assez dangereux. L'École existe. Tant qu'on trouvera chaque année vingt ou trente « littéraires », quinze ou vingt « scientifiques » en état d'y entrer par la porte actuelle du concours, l'École existera, parce que la vie et le travail en commun, les échanges constants d'idées entre les sectateurs des études les plus diverses la sauveront du néant. Mais, si ce n'est point négligeable, il n'est pas moins vrai que l'École n'a plus rien d'un organisme intellectuel. Les Normaliens ne constituent qu'une espèce particulière parmi les étudiants en Sorbonne. Ils ont mêmes cours, même travail, mêmes professeurs. Tout ce qui les distingue des boursiers de licence, tels que les connaissent les facultés de province, c'est qu'ils ont au bout de la rue d'Ulm un club, une bibliothèque, une pension de famille. Le jour où la maison des étudiants aura pris un peu d'envergure, le seul avantage des Norliens sera d'ordre pécuniaire.

Cependant, il y a le concours d'entrée. Quoi qu'on puisse lui reprocher, ce n'est pas une formalité sans valeur. Ce concours suppose une culture générale et des habitudes d'esprit que l'on n'acquiert point en s'égarant de livre en livre, au lendemain du bachot. Ne pas exploiter cette supériorité de préparation intellectuelle, ne la sanctionner que par un maigre privilège matériel pendant deux ou trois ans, c'est à la fois proposer aux jeunes gens un marché de dupes et gaspiller le bon grain à plaisir. Pour peu qu'on y réfléchisse, on voit que ni les Normaliens, ni le pays n'y trouvent leur compte. On s'étonne même que les choses en soient venues là. C'est que jusqu'à présent, nous n'avons considéré qu'un côté de la question, à vrai dire essentiel : l'intérêt de la culture individuelle et nationale.

Mais, le régime de l'École normale est un compromis entre cet

intérêt évident et les exigences d'un état de fait nouveau dans l'Université. L'Université n'est plus ce qu'elle était il y a trente ans. A côté de l'École, les facultés se sont mises à fournir des professeurs à l'enseignement secondaire et à les fournir en grand nombre. Dès lors, pourrait-on maintenir deux modes différents de préparation à une même tâche? Comment éviter le risque du double emploi? Voilà le problème qui s'est posé en 1902 et qui se repose aujourd'hui parce que, à ce moment-là, il fût résolu à contresens. Par bonheur, on n'est pas allé jusqu'au bout de l'erreur, et l'on peut encore, nous tâcherons de le montrer, refaire l'avenir à la lumière du passé, à moins qu'on ne parle tant de reconstruction que pour laisser tomber en ruines les maisons illustres, et de la civilisation française que pour en négliger les anciennes institutions.

G. Dumézil.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

L'attention a été retenue, pendant cette quinzaine, par les grèves et la reprise des relations avec le Vatican, à l'intérieur, et, au dehors, par les événements de Berlin. Commencée le 25 février, la grève des cheminots a pris fin le 1er mars, sur un arbitrage de M. Millerand. Mais, les mineurs du Pas-de-Calais, le 8 mars, puis ceux du Nord, allaient décréter à leur tour la grève et obliger le gouvernement à annoncer de nouvelles restrictions dans l'éclairage et l'alimentation.

Le 11 mars, le ministère a déposé un projet de loi portant ouverture de crédits additionnels en vue du rétablissement de l'ambassade de France au Vatican, Son dernier titulaire, M. Nisard, avait été rappelé, le 21 mai 1904, sous le ministère Combes.

En Allemagne, les événements se sont précipités. Tandis que le Conseil suprême de Londres rédigeait un memorandum *sur la reconstitution économique de l'Europe* (*où le « Reich » se voyait promettre de nouveaux délais de paiement et de nouvelles concessions*), *tandis que le président Wilson, dans sa lettre au sénateur Hitchcock, s'élevait contre l' « impérialisme » des Alliés, de la France en particulier, représentée comme placée sous le contrôle du « parti militariste », se déroulaient toute une série de faits révélateurs d'un état d'esprit caracté-*

ristique. Le 6 mars, deux officiers de la mission française à Berlin étaient assaillis, injuriés et frappés, à l'hôtel Adlon, par un groupe de civils et de militaires allemands dont faisait partie le prince Joachim de Prusse, fils du prince Albert. Puis, on apprenait, coup sur coup, l'assassinat d'un Français, à Wernitz, par des paysans armés de fusils de guerre, des manifestations et des agressions contre des officiers alliés, à Brême et à Prenslau.

Le 12, le procès Erzberger-Helfferich, dont les révélations avaient déjà abouti à la déconsidération et à la démission d'Erzberger, prenait fin par la condamnation d'Helfferich à 300 marks d'amende pour injures, mais avec un jugement comportant pour Erzberger les considérants les plus fâcheux. Cet homme d'Etat, en qui on avait voulu voir le Thiers du nouveau régime, se trouvait définitivement enterré.

Le gouvernement lui-même était chassé de Berlin le lendemain. Une révolution militaire amenait sans coup férir, dans la capitale, les troupes de la marine et la division de la Baltique, balayait le gouvernement d'Ebert, de Bauer et de Noske, et installait à leur place le pangermaniste Kapp et le général de Luttwitz.

1er mars. — *En Hongrie, l'amiral de Horthy est nommé régent par l'Assemblée dernièrement élue, en immense majorité monarchiste.*

En Portugal, grève de cheminots et des postiers, et changement de cabinet.

5 mars. — *En Suède, constitution d'un ministère socialiste homogène sous la présidence de M. Branting. Les socialistes suédois ne sont cependant qu'en minorité à la deuxième Chambre.*

6 mars. — *Note des Alliés à la Turquie lui enjoignant de prendre des mesures contre des massacres qui se seraient produits en Cilicie et la menaçant de revenir sur la décision précédemment prise de lui laisser Constantinople. Les Alliés renforcent leurs troupes d'occupation.*

13 mars. — *On annonce que deux « congrès nationaux » réunis à Damas ont proclamé l'émir Fayçal roi de Syrie et de Palestine, et son frère, l'émir Abdullah, roi de l'Irak (Mésopotamie).*

A. M.

Le Gérant : Ch. Magué.

PARIS — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 24654.

Tome I. N° 2 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Avril 1920

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

La Mort de Syveton

Le 4 novembre 1904, je me trouvais à la Chambre, dans la tribune des journalistes, guettant la chute du ministère. La séance se traînait en vains discours et, vers les cinq heures du soir, au moment où le plafond lumineux s'allumait, désespérant d'un incident décisif, je quittai le Palais-Bourbon et me rendis chez Mme de Loynes, avenue des Champs-Élysées. Il y avait là mon oncle Ernest Daudet, Paul Olagnier, l'avocat bien connu, fort intelligent, ardent et sympathique, Henry Houssaye, Vandal et Ernest Judet. Je n'étais pas assis depuis un quart d'heure que la sonnerie du téléphone retentissait. Un ami avertissait Lemaître — non encore arrivé — que Syveton venait de gifler le général André, au milieu d'un formidable tumulte, et qu'il était consigné au petit local. Olagnier et moi déclarâmes aussitôt que c'était admirable, parfait, qu'il n'y avait qu'à tresser une couronne à Syveton, briseur d'un cabinet infâme et libérateur du pays. Mon oncle, Houssaye et Vandal firent quelques réserves, tirées de l'âge du général André, — considération, à mon avis, secondaire.

Quant à Judet, il haussa ses vastes épaules, déclara que c'était « bsurde, bsurde, touckiadpluzimplitique » — tout ce qu'il y a de plus impolitique — et que la vie dans ces